Il est mort, Jim

Un roman de Marc Boisson

ISBN: 978-2-9552899-0-7

McCoy: "He's dead, Jim."

Kirk: "Bones, do something!"

McCoy: "Sorry, Jim, there isn't anything I can do."

KirK: "Why?"

McCoy: "Because he's dead."

Kirk: "How do you know he's dead?"

McCoy: "Because there's nothing I can do."

Kirk: "Because he's dead?"

McCoy: "That's right."

Kirk: "But I was talking to him just one minute ago!"

Extrait de Startrek

1966-1969

1	4
2	
3	
4	
5	
6	
7	
8	
9	152
10	166
11	189

Je m'appelais Jim, Jim Rosso. Je suis mort à l'âge de 83 ans, au pied d'un arbre, sur une place de Lima, au Pérou. Avant de décrire le tableau peu conventionnel de la situation, j'aimerais dire, et sans jeu de mots, quelques mots sur mes racines. Ma famille est d'origine italienne. Aldo Rosso, mon grand-père, n'avait pas émigré pour des raisons politiques. Que peut l'amour du pays contre les nécessités économiques ? J'étais né Jérémy puis, je ne sais par quel hasard familial ou scolaire, on avait pris l'habitude de m'appeler Jim. Ça me plaisait.

Le journal La República du samedi annonça mon décès. Le lundi, ma compagne, Hedda D'avila, n'apparut pas à l'Alliance Française. C'était très inhabituel. Ses collègues purent l'avoir au téléphone le jeudi matin. Elle était digne mais manifestement très affectée. J'allais pourtant très bien! Je n'étais pas mort dans mon sommeil, non. C'était affreux. Le vendredi précédent, j'avais sans doute voulu promener le chien. Le soir vers 17H, la police avait constaté ma mort. J'étais assis à côté d'un large palmier. Mon corps s'était affaissé et reposait contre l'arbre. L'examen médical avait conclu à une mort naturelle, entre 9H et 10H. Toute la journée, des passants virent un homme qui semblait somnoler, sans se douter que j'étais décédé. Le chien avait fini par donner l'alerte, désireux de regagner la maison.

Non, il n'était pas possible de se rendre à mon enterrement. Il avait eu lieu le lundi et encore, « c'était bien tard ». Je sais que c'étaient les mots

qu'Hedda avait employés. En Amérique Latine, on a l'habitude de mettre les corps sans attendre dans leur dernière sépulture.

Ma dernière compagne n'avait pas l'air commode. Ses cheveux roux flamboyants fusillaient les serveurs de restaurants paresseux au moment de la salutation. Au volant de sa vieille voiture, elle se faufilait parmi les chauffards, sûre de son bon droit. A sa majorité, dans les années 90, bien avant que je la connaisse, elle avait acquis une autre particularité : elle devint fermement fujimoriste, du nom du Président qui avait choisi le rôle de dictateur en 1992. Le Pérou avait fini par l'incarcérer et, jusqu'à sa mort - celle de Fujimori - Hedda réclamait son retour au pouvoir.

A la fin de ma vie, j'habitais avec elle sur la Pointe du Callao, que nous gagnions, à chaque fois que nous nous rendions à Lima, en une petite heure de sa conduite experte. Une fois poussées les grilles de la petite maison mitoyenne, on entrait dans un vestibule sombre. Plus loin, il y avait une salle dont la lumière provenait d'une baie donnant sur une cour intérieure parsemée de plantes vigoureuses, écrasées de la poussière liménienne. Dans un fauteuil, on trouvait un homme âgé, grand et amaigri, qui paraissait perdu dans ses pensées. Votre serviteur.

Hedda devait par la suite souvent regarder l'arbre près duquel on m'avait retrouvé, Plaza Matriz, qui se trouvait face à une petite cafétéria où pour cette raison, elle prit ses habitudes.

Dans ma jeunesse, à une époque où ce n'était pas très courant, j'étais un peu le globe-trotter de ma famille. En 1976, j'avais quitté Paris pour Lisbonne, où j'avais obtenu un Master d'histoire. Ensuite, j'étais allé à Barcelone, où j'avais travaillé comme serveur, puis m'étais retrouvé à Sydney où j'avais trouvé un emploi de répétiteur auprès des enfants d'un diplomate.

A Lima, je devins professeur d'histoire. On me disait assez populaire auprès des étudiants et quelque peu atypique pour les canons de la Pontífica Universidad del Perú, la PUC. J'avais choisi, auparavant, pour mon doctorat, de travailler sur le Sentier Lumineux. On était à la fin des années 1980 et c'était un fait d'actualité.

Le mouvement maoïste, dirigé par l'énigmatique professeur Abimael Guzmán, le « camarade Gonzalo », ensanglantait le Pérou. Les habitants de Lima vivaient au rythme des annonces d'attentats et des nouvelles de massacres dans les zones reculées du pays. La ville interdisait la circulation dès une heure du matin et jusqu'à l'aube. Invariablement, le couvre-feu amenait les patrouilles militaires. Au détour d'une rue, au milieu des places, les piétons attardés tombaient nez à nez avec des tanks et des militaires peu engageants, menaçants avant l'heure et dangereux ensuite. Les sentiéristes étaient si infiltrés dans la ville qu'ils parvenaient à la plonger dans l'obscurité quand bon leur semblait. Aux alentours de Lima, sur les collines désertiques, de grands feux s'embrasaient soudain, dessinant le marteau et la faucille. Les chauffeurs de taxi récalcitrants aux

couvre-feux qu'ils décrétaient dans leur bras de fer avec l'état péruvien étaient sauvagement assassinés. Tout avait commencé à Lima de sinistre et de bizarre façon. Un matin de brume, la population s'était retrouvée nez à nez avec des cadavres de centaines de chiens. Ces bêtes errantes avaient été pendues aux poteaux électriques et leurs corps se balançaient avec des pancartes qui annonçaient la lutte armée et la mort aux traîtres. Quand je déclarai à mes collègues de la PUC que je cherchais un directeur de thèse pour un travail consacré au Sentier Lumineux, on me regarda de travers. Il y avait un professeur d'histoire contemporaine, Luis Galván, qui avait la réputation d'être un homme ouvert et indépendant d'esprit et qui me reçut dans son bureau. C'était une année environ après mon arrivée à l'université.

Il accepta d'être mon directeur de thèse et se montra d'une très grande exigence sur la méthodologie et les délais.

En 2012, vingt-cinq ans après mon doctorat, je commençai une dernière recherche, que je dédiais... à la mort.

Elle débuta par une rencontre.

Les rapports entre la mort et le Sentier Lumineux sont étroits. Maintenant que j'observe la quête que devint petit à petit ma dernière recherche, je me dis que la décision de l'entreprendre fut mon premier acte de liberté.

Plus je vieillissais, plus j'aimais me promener sur le bord de mer. J'allais régulièrement sur le Malecón¹ Císneros, à Miraflores, où, du haut des falaises, on embrasse l'océan Pacifique. Il faut dire que j'avais, au fil des années, et après un divorce, réussi à acheter un appartement dans le quartier de Miraflores, avenue Pardo, à deux *cuadras*² du *malecón* et face à l'ambassade du Brésil, pays qui a sa place dans cette histoire.

Un vendredi après-midi de la fin du printemps, j'avais quitté l'université vers midi et étais directement parti me promener. J'avais acheté une *empanada*³ dans une boulangerie dont je me contenterais avec une bière *cuzqueña*⁴. Je dînai frugalement sur un banc du parc du Phare. Ce n'était pas l'habitude des Liméniens mais je réintégrai vite le mode de vie local lorsque j'achetai une glace de *lúcuma*⁵ au vendeur ambulant marchant à côté de son triporteur jaune.

Lorsque je repartis en direction de Larcomar, l'après-midi finissait. Les promeneurs avaient disparu. Les vieilles dames blanches de Miraflores étaient rentrées dans leurs immeubles, certaines en fauteuils poussés par des employées métisses en uniforme. Je ne croisais que des joggeurs.

¹ Malecón : la jetée, en hauteur à Lima

² Cuadra : pâté de maison, unité de mesure en ville.

Empanada: chausson généralement farci de viande et d'œufs.

⁴ De la ville de Cuzco

⁵ Lúcuma : fruit andin particulièrement apprécié dans les glaces et les gâteaux

Voyant arriver un beau coucher de soleil, je m'arrêtai de nouveau sur un banc, au plus près des falaises. Je ne remarquai pas tout de suite l'homme qui était sur celui d'à côté. C'est son ronflement qui attira mon attention, un bruit irrégulier qui me fit douter de son état de santé. C'était un homme d'un certain âge qui ne ressemblait pas à un indigent. Dans le cas contraire, je ne me serais sans doute pas approché. Les mendiants, en Amérique Latine, sont encore plus invisibles qu'ailleurs, et après plus de vingt-cinq ans, j'étais intégré à l'environnement. On me dit toutefois qu'en France, on en parle plus mais qu'on ne s'en occupe guère mieux. Il avait la tête reposée en arrière. Sans ses ronflements, on aurait pensé qu'il s'était évanoui. Je le secouai doucement puis plus fortement. Sans succès. Comme l'indécision ne m'a jamais caractérisé, je m'employai à le secourir. J'appelai le médecin généraliste chez qui je me rendais en général et lui expliquai le problème. Lorsqu'il arriva, 30 minutes plus tard, et que je lui montrai l'homme, il l'ausculta puis, rassuré sur son immédiat état de santé, me demanda pourquoi je n'avais pas appelé une ambulance. Il l'amena tout de même à son cabinet. Tandis que nous roulions en direction de Surco, il me dit qu'il supposait que l'homme était diabétique. Effectivement, lorsqu'il revint à lui, il indiqua la dose qu'il devait s'injecter. Une piqûre plus tard, comme il parlait encore difficilement, je décidai de le ramener chez lui. Il fallut que j'insiste pour qu'il me donne son adresse. Il se débrouillerait bien tout seul, que je ne m'inquiète pas. Je sus dans le taxi qui nous amenait à Lince qu'il s'appelait Eduardo Pastor.

- Que vous est-il arrivé ? Vous vous promeniez et vous vous êtes senti mal ?
- Non, non. Je ne m'aime pas me promener. Je repartais chez moi.
- Et vous vous êtes senti mal?

- Non, non, j'allais très bien. Je sortais d'une réunion. Je me suis assis un moment et j'ai dû m'assoupir. Il n'y a pas de problème. Vous n'auriez pas dû vous inquiéter.

Pas dû s'inquiéter, un homme qui paraissait agoniser! Avait-il oublié que la piqûre l'avait remis sur pied? A ce qu'il dit pendant le trajet, il s'avérait qu'il se retrouvait tous les jeudis avec des amis militaires. Je ne sus pas très bien ce qu'ils y faisaient, bien que l'homme était bavard et que je me serais volontiers intéressé aux discussions politiques qu'ils devaient avoir. Apparemment, il aimait parler mais n'écoutait pas les questions. Je compris tout de même que les discussions des vénérables retraités étaient arrosées.

Une femme inquiète attendait Eduardo. Rassurée, elle se confondit en remerciements et se présenta. Elle s'appelait Gertrudis.

- Vous devez absolument revenir, dit Eduardo.
- Oui, renchérit sa femme. Venez déjeuner avec nous dimanche.

Je me laissai surprendre par l'invitation et n'eus pas la présence d'esprit de refuser. Et comme je pensais que mon hôte pouvait avoir des choses intéressantes à me raconter, en tant qu'ex-militaire, je conclus, en rentrant chez moi dans un bus improbable, que j'avais bien fait d'accepter.

Le repas dominical ne me déçut pas. Je m'attendais à me retrouver en compagnie d'une grande famille. Il n'y avait en fait qu'une dame de l'âge environ d'Eduardo.

 Ma sœur Elsita, dit-il en présentant la petite femme ratatinée et que l'extrême discrétion devait caractériser au cours des heures suivantes. Je crus qu'on allait manger à la cuisine quand ils m'invitèrent à les y rejoindre. C'était un festival d'odeurs. Les oignons crépitaient dans une poêle tandis que dans le four, Eduardo, affublé d'un tablier, mijotait des coquilles Saint Jacques au parmesan tout en préparant un Pisco sour. Il ne cessait de parler et ne s'interrompait que lorsque sa voix était couverte par le bruit du mixer qui battait jus de citrons, glaçons, sucre et pisco en attendant le blanc d'œuf.

Comme j'avais vu, sur le meuble de la salle à manger, des photos de ce qui semblait une grande famille, je leur demandai s'ils avaient des enfants.

- Deux et trois petits enfants, dit Eduardo. Mon fils est à Orlando.
- Il y est installé depuis longtemps?
- En fait, il a étudié à l'Ecole militaire de Chorrillos mais est parti travailler aux Etats-Unis à 25 ans. C'était en 92, au pire moment de la guerre contre le terrorisme.
- Dieu merci, dit Gertrudis, il est parti à ce moment-là.
- Oui, cette période était terrible, dis-je. Moi aussi, j'étais à Lima. Et que fait votre fils maintenant ?
- Il a monté une entreprise de transports qui fonctionne très bien. Ils ont trois camions qui traversent le pays. Sa femme travaille avec lui.
- Elle est péruvienne elle-aussi?
- Oui, de Lima.
- Vous ne devez pas voir souvent vos petits-enfants?
- Glauco nous invite tous les ans, dit Gertrudis, mais comme Eduardo n'aime pas voyager, je profite souvent des billets d'avion seule.
- Ils viennent aussi régulièrement au Pérou, ajouta Eduardo. Et je n'aime pas quitter mon pays. On est bien au Pérou. Où je vais trouver la même cuisine ailleurs, dis-moi, Jim ?

Effectivement, il était marié à un cordon bleu, à moins que ce ne soit Elsita la silencieuse l'auteur des très bons plat créoles que nous mangeâmes ensuite dans la salle à manger, dont on dressa la table après avoir bu l'apéritif à la cuisine. *Ají de gallina*⁶, *lomo saltado*⁷ et poisson à *la chorrillana*⁸ composaient le menu dominical. J'avais noté que le couple avait mentionné l'existence de deux enfants mais qu'ils n'avaient pas du tout parlé du deuxième.

Eduardo ne gardait plus aucune trace apparente de son problème de santé. Il aimait raconter des histoires et le faisait avec un certain talent. Ses nombreuses anecdotes, liées au pays dont il était fier, le sien, étaient agréables à entendre.

A la fin du repas, nous restâmes seuls. On entendait sa femme et sa sœur débuter une longue vaisselle. C'est là qu'il fit allusion à ce qui lui était arrivé sur le banc à Miraflores.

- Peut-être que j'aurais pu mourir, dit-il, mais je n'ai pas peur de la mort. Ou plutôt, je n'ai plus peur de la mort. Depuis que j'ai failli mourir à deux reprises. C'était il y a six ans. C'est arrivé bêtement; je n'aurais jamais pensé qu'une piqûre d'araignée aurait pu me faire ça, en pleine ville. Je sais pourtant qu'on en a de dangereuses ici. Je pense que c'est arrivé alors que je garais ma voiture dans le parking en face d'ici. A cette époque, nous avions deux voitures, Gertrudis et moi, et la sienne restait dans notre cour. Après, je me suis rappelé que j'avais senti une piqûre à la jambe. Mais sur le moment, je n'y ai pas prêté attention. Le soir, j'avais un peu mal. Et la nuit, j'ai été réveillé par de bizarres cauchemars. J'étais en sueur, j'avais de la fièvre et quand j'ai soulevé mes draps, ma jambe avait doublé

⁶ Plat créole (péruvien de la côte Pacifique) pimenté à base de poulet.

⁷ Plat créole pimenté à base de viande, de tomates et d'oignons.

⁸ Poisson créole pimenté à base de tomates et d'oignons.

de volume. Je ne pouvais plus mettre le pied par terre. J'avais l'impression qu'un fer incandescent me brûlait la jambe. Heureusement qu'un cousin de Gertrudis est administrateurs de l'hôpital Ricardo Palma. Il m'a trouvé un lit au Cayetano Heredia, qui est spécialisé dans les maladies tropicales. J'y suis resté 23 jours. Sans cela, je serais sûrement mort. Et même comme ça, j'ai failli mourir deux fois. Et les deux fois, cela s'est passé de la même façon... J'étais dans une chambre où il y avait trois lits. Mais avant de le raconter, je crois qu'il est important que je te précise que lorsque je suis arrivé dans cette chambre, le lit était pratiquement encore chaud. C'est une façon de parler, bien sûr, car ils avaient quand-même changé les draps. On venait de retirer le corps d'un jeune homme qui y était mort. C'est arrivé comme ça. Vers 10H, je me suis endormi devant la télé. Mon voisin a appelé une infirmière. Je m'étais mis à ronfler de façon bizarre! Je me souviens parfaitement de ce que j'ai senti pendant tout le temps que l'infirmière essayait de me réveiller. J'avançais dans un tunnel. Précisément, mon corps glissait à l'horizontale dans ce tunnel. Il y avait une lumière verte, pas trop forte, autour de moi. Je sentais que quelque chose me frottait le corps. Comme une brise mais en même temps ce n'était pas le vent. C'était une sensation complètement inconnue et agréable. Un plaisir pas connu dans cette vie. Je me rappelle aussi que j'étais très calme, très relaxé. Au milieu du tunnel, tout d'un coup, je me suis réveillé et petit à petit, j'ai vu l'infirmière qui me parlait. Et au même moment que je me réveillais, j'ai nettement senti que quelqu'un se levait de mon lit. Quelqu'un qui a soulevé les draps et s'est levé. Ça, ça m'a fait peur. Et deux jours plus tard, il s'est passé la même chose, pratiquement à la même heure, encore une fois devant la télévision. Le garçon du lit d'à côté a encore une fois appelé l'infirmière parce que je ronflais comme si j'allais m'étouffer. C'est une autre infirmière qui est venue me réveiller. Elle ne l'a pas dit mais j'ai compris à son air que j'étais en train d'agoniser. Et juste avant de me réveiller complètement, j'ai encore une fois senti que quelqu'un se levait à côté de moi. Maintenant je vais te dire : après avoir vécu ces deux expériences, je n'ai plus peur de la mort. Pour moi, ce sera un plaisir. Ce qui me fait peur, c'est la vieillesse et la maladie. La mort, plus du tout.

« La mort, plus du tout », songeai-je, quelques heures plus tard, chez moi, alors que je fumais une cigarette assis à la table de la cuisine. J'en étais encore bien loin en ce qui me concernait. J'avais commencé à lire les journaux du dimanche, que j'avais trouvés sous ma porte en rentrant, puis mon esprit était revenu vers les paroles d'Eduardo. J'avais déjà entendu parler d'histoires semblables mais n'y avais pas prêté attention. Sans doute qu'à ces autres moments de ma vie, j'étais moins enclin à les écouter. Mais cette fois, le témoignage avait été direct et Eduardo paraissait croire en ce qu'il racontait. J'étais à peu près dans l'état d'esprit suivant : si cela pouvait être vrai ! Mon incrédulité était fortement ancrée. A ce sujet, dans *Le livre tibétain de la vie et de la mort*⁹, que je rencontrerai plus tard dans ce récit, le bouddhiste Sogyal Rinpoché écrit : « Le doute n'est pas une maladie, mais seulement un symptôme de l'absence de ce que, dans notre tradition, nous appelons 'la Vue' - c'est-à-

_

⁹ Ce best-seller a été édité dans de nombreuses langues et sur plusieurs formats en France.

dire la réalisation de la nature de l'esprit, et donc de la nature de la réalité. »

Cette après-midi changea-t-elle ma vie ? Pas dans l'immédiat mais ce fut le début d'une série de coïncidences qui m'amenèrent à m'intéresser à la question de l'au-delà. Quelques semaines après le repas chez Eduardo et Gertrudis, je participai, pour la PUC, au Salon International du Livre de Lima. Alors que je me promenais dans les allées de la Foire, je vis un stand qui m'arracha un sourire. C'étaient des publications aux couvertures criardes consacrées aux sciences occultes. J'en souriais mais étais un peu agacé qu'elles puissent occuper un espace dans un salon international. Au moment où je saisissais un livre pour voir l'étendue des dégâts, une dame de mon âge environ, avec un chignon, et l'air affable, s'approcha:

- Voulez-vous des informations sur nos publications? Ce sera un plaisir.
- Non... je passais simplement. Je suis exposant moi aussi, sur le pavillon de l'Université catholique.
- Vous êtes professeur?

Je confirmai.

- En général, les professeurs n'aiment pas beaucoup nos publications.
 Et encore moins ceux de la Puc. Nous le savons bien. Vous n'avez sans doute pas ce genre de préjugés parce que vous êtes étranger.
 Moi aussi, vous savez, j'ai été professeure, maîtresse d'école en fait.
- Et vous avez arrêté pour vous consacrer aux publications ésotériques ?

- Oui, mais en fait, il m'est arrivé quelque chose quand j'étais jeune.
 Je n'ai pas enseigné longtemps. Je peux vous en parler si vous voulez.
- Je vous écoute. Moi, vous savez, tout ce qui est nouveau m'intéresse.

Cela me parut peu crédible qu'elle me parle aussi de but en blanc de son expérience. Je l'interprétai comme une volonté de prêcher et en l'occurrence de vendre. Ensuite je le mis sur le compte des rencontres qui m'attendirent tout au long du voyage spirituel que devint ma recherche.

- A 26 ans, j'ai été victime d'un accident de la route. On m'a amenée à l'hôpital dans un état de quasi mort cérébrale. Je ne me souviens que de ce qu'on m'a raconté après. Pendant tout le temps où j'étais inconsciente, j'ai vécu une expérience inoubliable.
- Vous étiez dans un tunnel lumineux ? Je vous dis ça parce que j'en ai entendu parler il n'y a pas longtemps.
- Oui, ce que j'ai vécu porte un nom. C'est même étudié scientifiquement. Cela s'appelle « expérience de mort imminente ».
 Nous avons des livres qui en parlent. Ce dont je me souviens, c'est d'une lumière forte qui me faisait un grand bien. J'aurais voulu y rester mais je suis revenue.
- Pourquoi?
- Je ne sais pas exactement. En tout cas, un moment donné, je ne sais pas combien de temps après le début des visions tout ce que je sais, c'est ce qu'on m'a dit après, que j'ai été inconsciente pendant près de 23 heures j'ai vu une petite fille que je ne connaissais pas. Elle s'est adressée à moi. C'est la seule fois que je voyais quelqu'un et que j'entendais une voix. Elle m'a dit que je ne pouvais pas

entrer, que je devais repartir. Elle a ajouté que mon heure n'était pas venue. J'ai senti une grande tristesse. Et après, je me suis réveillée. Ma vie a changé. On ne sort pas indemne d'une expérience pareille. J'ai décidé, à partir de là, d'aider les gens à s'approcher de ce monde. C'est dommage que tant l'ignorent ou doutent de son existence.

J'étais malgré moi attiré par ce récit, d'autant plus qu'il y avait coïncidence avec celui qu'avait tenu Eduardo Pastor peu de temps auparavant.

- Je veux bien voir un des livres dont vous parliez.
- Je vous conseille, si vous découvrez le sujet, le livre du Dr Raymond Moody. C'est un psychiatre américain. Il a publié un livre, il y a déjà près de 35 ans. Ça s'appelle « La vie après la vie »¹⁰. Il m'a beaucoup aidé. Son approche est scientifique. Il a recueilli pendant plus de vingt ans des témoignages de patients qui avaient vécu une expérience de mort imminente.

Je revins chez moi avec le Dr Moody. J'étais presque honteux de l'avoir acheté et m'étais surpris à jeter des regards furtifs autour du stand au cas où une connaissance de l'université serait passée par là. Cela me gênait comme lorsque, dans ma jeunesse française, j'achetais une revue pornographique et que le rouge poussait jusqu'à la racine de mes cheveux du bureau de tabac jusqu'à ma chambre.

Je l'entrepris presque aussitôt que j'arrivai à mon appartement. Je retournai le livre et l'examinai avec curiosité et le recul bien-pensant devant un objet kitsch... Il narrait apparemment des cas de ce qui était

-

¹⁰ Editions J'ai lu, 2003

traduit en français par « mort imminente » ou « mort rapprochée ». Il devait y avoir une nuance entre les deux.

Je ne me décidais pas à entamer la lecture du livre. Je tapai le nom de Raymond Moody sur Internet. Naturellement, le résultat affiché était celui de Wikipedia. C'est à ce moment-là que le téléphone sonna. Le numéro qui apparaissait était le même que celui de l'appel laissé en mon absence. C'était Roberta, mon ex-femme. Elle m'appelait encore de temps en temps... Elle s'inquiétait, je ne sais pas vraiment pourquoi... Elle semblait penser que j'avais du mal à vivre sans elle. On s'était quittés en bon terme et je n'en étais pas fâché. Je la soupçonnais de se sentir coupable de la nouvelle vie qu'elle menait avec le compagnon chez qui elle venait d'emménager. Elle laissait entendre que je devais faire de même.

Les paroles de Roberta résonnaient quelque peu dans ma tête avant de s'effacer tout à fait pendant que je reprenais la lecture de la page consacrée à Raymond Moody. L'article disait que selon lui, il existait des caractéristiques communes à toutes les expériences de mort imminente. « Il [l'individu] se sent emporté avec une grande rapidité à travers un obscur et long tunnel. Après quoi il se retrouve soudain hors de son corps physique, sans quitter toutefois son environnement immédiat ; il aperçoit son propre corps à distance, comme en spectateur (...) d'autres êtres s'avancent à sa rencontre, paraissant vouloir lui venir en aide ; il entrevoit les esprits de parents et d'amis décédés avant lui. Et soudain, une entité spirituelle, d'une espèce inconnue, un esprit de chaude tendresse, tout vibrant d'amour - un être de lumière - se montre à lui. Cet être fait surgir en lui une interrogation, qui n'est pas verbalement prononcée, et qui le porte à effectuer le bilan de sa vie passée. L'entité le seconde dans cette

tâche en lui procurant une vision panoramique, instantanée, de tous les évènements qui ont marqué son destin. Le moment vient ensuite où le défunt semble rencontrer une sorte de barrière, ou de frontière, symbolisant l'ultime limite entre sa vie terrestre et la vie à venir (...) Par la suite, lorsqu'il tente d'expliquer à son entourage ce qu'il a éprouvé entre temps, il se heurte à différents obstacles. En premier lieu, il ne parvient pas à trouver des paroles humaines capables de décrire de façon adéquate cet épisode supraterrestre. De plus, il voit bien que ceux qui l'écoutent ne le prennent pas au sérieux, si bien qu'il renonce à se confier à d'autres. » L'expérience décrite par Eduardo Pastor était plus épurée. Il avait insisté sur le tunnel et dit que sa vie avait changé car il n'avait plus du tout peur de la mort. La femme au chignon de la Foire du livre avait vécu une expérience plus proche de celle décrite par le psychiatre nord-américain. Mon mur d'incrédulité n'était pas encore bien ébranlé. Il faut dire qu'il avait de l'épaisseur.

J'accédai ensuite à un documentaire¹¹ avec des témoignages recueillis par Moody, peut-être ceux que l'on retrouvait dans son livre. Pendant 20 ans, il avait regroupé ces récits. L'un avait été victime d'une électrocution et avait dû au seul fait de porter des chaussures avec des semelles en caoutchouc, celui de ne pas avoir été volatilisé. La deuxième était une jeune infirmière qui s'était suicidée. La troisième, une dame d'une soixantaine d'années, avait subi un traumatisme post-opératoire. Le quatrième était lui-même psychiatre et victime d'une double pneumonie. La cinquième avait eu une fin originale : manager d'artistes, elle avait été attaquée par des abeilles. Le sixième était un Russe, comme on en voyait dans les films des années soixante-dix : un cerveau dissident, docteur en

_

¹¹ https://www.youtube.com/watch?v=dDNjSRhbwxg

psychologie. Alors qu'il partait à l'étranger, une voiture, conduite par le KGB, l'avait laissé pour mort. Dans son expérience de mort imminente, il avait rencontré ses parents. Ceux-ci lui avaient appris qu'ils ne l'avaient pas abandonné mais qu'ils avaient eux-aussi été exécutés par le KGB. Cela ne s'invente pas.

Ces six personnes parlaient de ce qui est qualifié de « décorporation ». Elles assistaient à ce qui devrait être le dernier diagnostic les concernant. « Il s'en va », « On la perd », « C'est fini ». Elles voyaient leur corps et les médecins qui s'affairaient autour d'elles. Après un moment, elles éprouvaient « un indicible sentiment de félicité ». Le Russe se sentait « l'âme et le corps parfaitement libres ». Il percevait les pensées des personnes s'agitant dans le bloc opératoire, « pouvait tout voir, tout sentir ». L'homme électrocuté était heureux de s'éloigner de son corps : « ils pouvaient le garder ». « Je voyais mon corps et le détestais. Je ne voulais pas y retourner » disait la victime du KGB. La sexagénaire, qui avait souffert de l'accident post-opératoire, avait ensuite rendu visite à ses sœurs, qu'elle avait rejointes à la vitesse d'une pensée. Elle les avait retrouvées dans la vie réelle, dans ce qu'elle a de trivial : toutes les deux faisaient leurs courses. Après son retour à la vie, elles lui avaient confirmé qu'elles étaient bien en train de les faire à l'heure qu'elle leur avait indiquée. Le Russe était rentré en contact avec des enfants (vivants) qui ne parlaient pas encore, via « une communication spirituelle ». « Une petite fille avait la hanche cassée. Elle pleurait très fort. Ses parents et le médecin ne comprenaient pas pourquoi ». Le troisième jour, lorsqu'il avait réintégré son corps, il avait pu expliquer les souffrances du bébé. Le diagnostic était bon.

A ce moment du reportage, une réfutation apparaissait, qui plut à mon bon sens. L'interviewer de Raymond Moody lui demandait si les gens ne décrivaient pas des lieux où ils étaient déjà allés.

Ce n'était apparemment pas le cas du Dr Richie, victime de la double pneumonie. Il s'était rendu à Pittsburg, dans le Mississipi. Il avait vu un homme entrer dans « un bar de nuit avec une façade blanche dans un coin de rue. » Dix mois après, il était allé réellement à Pittsburg et avait reconnu le café. En 1944, le fameux docteur suisse Carl Jung avait même quitté la terre et observé ses continents et ses mers. La crise cardiaque avait remplacé la fusée, qui n'avait pas encore été inventée au moment des faits.

Le docteur Moody, bien carré dans un fauteuil dans un environnement cosy, avec une bonne tête de médecin de campagne, expliquait ensuite qu'après ces déplacements, les individus passaient dans un tunnel et qu'au bout, il y avait une lumière intense. A ce moment-là, ils comprenaient qu'ils étaient en train de mourir. Un tunnel pas très large, « qui ne laissait place qu'à une personne à la fois ». Dans la lumière brillante, la sexagénaire avait trouvé « une magnifique vallée pleine de fleurs ». L'électrocuté avait entendu un carillon avant le tunnel. Tous insistaient sur la sensation d'amour qui irradiait. J'avais vraiment du mal à prendre ces mots au sérieux. Je m'étais rappelé avec effroi un film brésilien que j'avais vu une ou deux années plus tôt sur le sujet qui était encore plus sirupeux que les télénovelas locales 12. Ils assistaient ensuite au film de leur vie, « de leur naissance jusqu'aux événements les plus récents ». Il leur était donné de la repasser dans ses détails mais « ils ne voyaient pas nécessairement ce qu'ils s'attendaient à revoir ». Deux

-

¹² O nosso lar, https://www.youtube.com/watch?v=3EcOGAxYPHo

d'entre eux signalaient qu'ils étaient à la fois les acteurs et les spectateurs des images. Enfin, aucun n'avait fait demi-tour par plaisir. « Généralement, ils disent qu'on leur laisse le choix » commentait le Dr Moody. Ils revenaient en général parce qu'ils savaient qu'on avait besoin d'eux.

Je devais me référer souvent, dans les années à venir, à ce reportage et au livre de Moody. Le fait qu'il soit un médecin, comme celui qui va apparaître dans les lignes suivantes, et la variété des personnes rapportant des EMI m'amenèrent à conclure qu'elles ne pouvaient être écartées comme de simples balivernes.

Il y avait bien quelque chose, quelque part.

Il était tard lorsque je terminai de visionner le documentaire. Mais comme je n'avais pas sommeil et dormais de plus en plus mal au fil des années, je continuai mes recherches. Elles m'amenèrent vers un nouveau personnage, apparemment récurrent dans le domaine des morts rapprochées, et cette fois un Français, le Dr Jean-Jacques Charbonier. Médecin anesthésiste de son état, il affirmait que la science avait maintenant les preuves qu'après la mort physique, il y avait un état de conscience. Il avait l'air parfaitement normal et d'une intelligence largement au-dessus de la moyenne, si ce n'est un accent du sud-ouest un peu prononcé, réflexion qui ne va pas me faire que des amis dans cette région de France. Des millions de personnes dans le monde avaient vécu une expérience de mort imminente. La conscience, d'après lui, ne serait pas secrétée par le cerveau. « Le siège de la conscience est ailleurs et un jour, on arrivera à le prouver. Le jour où on greffera des cerveaux, on s'apercevra que l'individu au cerveau greffé n'est pas un individu nouveau. Il aura l'intégralité de sa mémoire et de sa conscience ». Le cerveau n'était

plus le seuil de la conscience mais le récepteur d'une impulsion extérieure, à la manière d'un téléviseur, d'une radio ou d'un téléphone. C'était vraiment original.

La bande-annonce d'un film mentionné par l'anesthésiste-réanimateur, Faux départ¹³, expliquait que 15 à 20 % des personnes ayant frôlé la mort vivaient le fameux phénomène. Ces « expérienceurs » seraient donc 20 millions en Europe et 12 millions aux Etats-Unis. Dans une autre vidéo, un individu témoignait au bord d'une route française où, en 1989, le soir de la Saint Sylvestre, avec de l'alcool dans le sang et de mauvaises conditions climatiques, il avait été victime d'un très grave accident. Sa voiture s'était littéralement envolée de l'autre côté de la route. Au début il s'était cramponné à son volant puis avait tout lâché et pensé « enfin! ». Un homme jeune parlait d'impression « d'amour inconditionnel », d'un ange qui lui était apparu, avec une voix grave et un air sérieux qui contrastaient avec ses paroles. Lui avait été amené par l'ange à un endroit où il avait pu voir sa vie future, s'il décidait de retourner sur terre. Une docteur essciences affirmait dans le même reportage suisse que le fait que les neurones déterminent la conscience, et que donc elle s'arrête à leur mort, n'était pas prouvé scientifiquement. On revenait ensuite sur le pourcentage de personnes qui avaient vécu cette expérience, qui était cette fois estimé à 30 %. Mais pourquoi pas plus ? L'auteure d'un livre sur le sujet expliquait que ces phénomènes concernaient aussi ceux qui s'étaient approchés de la mort sans aller jusqu'à un début de mort cérébrale ou qui même avaient cru s'en approcher. « Il se peut que tout le monde vive une NDE¹⁴ à l'approche de la mort mais il se peut que tout le monde ne s'en souvienne pas ». Un point de vue intéressant. Elle était

http://www.filmsdocumentaires.com/films/1030-faux-depart
 Near Death Expérience : en anglais, l'Expérience de Mort Imminente (et donc EMI en français).

arrivée à la conclusion qu'il ne fallait surtout pas prendre ses récits au premier degré. « Ce sont souvent des récits enfantins décrivant une situation paradisiaque. » Il s'agirait d'images terrestres sublimées, d'une mise en scène par des images familières, « afin que l'expérienceur puisse donner un sens à ce qu'il est en train de vivre ». Elle ne parlait pas d'audelà mais d'une autre dimension « ressemblant beaucoup à la dimension calculée par les physiciens quantiques ». La docteur es-sciences renchérissait sur les notions de métaphore, de réalité sublimée pour « rendre compte de quelque chose qui n'a rien à voir avec notre quotidien ».

Il était déjà plus d'une heure du matin mais je poursuivis ma navigation sur Internet. C'était une heure tranquille. Le téléphone ne risquait guère de sonner pour annoncer une mauvaise nouvelle venant de France. Je revis une vidéo plus longue¹⁵ avec le médecin anesthésiste réanimateur, Jean-Jacques Charbonier, qui déclarait : "Mon métier fait de moi un professionnel averti de l'Expérience de Mort Imminente ou NDE, car voilà maintenant plus de 20 ans que je m'occupe de personnes en état de mort imminente ; des comateux qui, plongés dans les limbes d'une dimension inconnue, parviennent parfois à revenir à la vie après avoir traversé une expérience bouleversante, ou encore des opérés qui sortent de leurs corps pour traverser les murs des blocs opératoires. [...]Tout ce qui existe n'est pas nécessairement expliqué ou explicable. En revanche, ce n'est pas parce qu'un phénomène paraît illogique ou aberrant qu'il faut nécessairement nier une existence, et, à mon avis, c'est faire preuve d'un sérieux manque d'humilité que de vouloir prétendre le contraire. Le paranormal d'aujourd'hui sera, de toute évidence, le normal de demain. »

¹⁵ https://www.youtube.com/watch?v=6PPzQd6E01M

D'après lui, et il citait d'autres scientifiques, les NDE sont des dissonances cognitives, c'est-à-dire que nous faisons fi de ces phénomènes malgré l'existence de preuves, car ils dépassent l'entendement. Il relatait également l'expérience involontaire réalisée par un neurologue. Celui-ci avait provoqué chez une patiente, pendant une opération, un phénomène de décorporation en plantant une aiguille pointue à l'endroit du lobe temporal droit. « Ça y est », me dis-je aussitôt, le phénomène allait être expliqué scientifiquement. J'étais un peu déçu. La patiente se mit à parler au chirurgien alors qu'elle était sous anesthésie, lui disant qu'elle était audessus de lui et qu'elle le voyait très bien. Au lieu de ramener ces phénomènes à une simple réaction physique, le médecin y voyait la preuve que la décorporation, c'est-à-dire le fait de s'éloigner de son corps et de percevoir encore, était un phénomène réel. Je devais reconnaître que le fait de voir en dehors de son corps était assurément étrange. Charbonier racontait aussi le cas d'un de ses collègues, cardiologue, qui avait eu un accident de bateau (décidément, la science s'intéressait de très près aux EMI ou c'étaient elles qui s'étaient pris d'affection pour les scientifiques). Le canoë à bord duquel il rejoignait des amis sur un autre bateau avait été retourné par une grosse vague. En se noyant, la vision d'une femme lui était apparue. A son réveil, il se souvenait de ses traits et la chercha. Elle existait bel et bien. Il la rencontra et ils firent leur vie ensemble.

Je me sentais attiré par ces histoires. Mon horreur du kitsch m'en éloignait pourtant. Trop d'amour, de fleurs, de retournements romantiques.

Dans la même interview, le médecin discutait l'argument que les personnes ayant vécu une mort imminente pouvaient être des schizophrènes. Le patient atteint de cette maladie a un comportement

habituellement normal, entrecoupé de délires hallucinogènes. Cela lui paraissait ne pas tenir car les schizophrènes ont généralement un délire paranoïaque qui ne ressemble pas du tout aux EMI. On dirait qu'ils s'opposeraient plutôt. « Alors pourquoi pas une épilepsie provoquant une hallucination suite aux stimuli dans ce fameux lobe temporal droit?», avouait Charbonier. Avant de la rejeter car il ne s'agit pas d'une hallucination. J'espérais qu'il ne se lancerait pas dans une longue explication scientifique qui aurait le don de m'endormir. Je passai les termes de la suite, effectivement abscons pour moi, avant de m'intéresser à l'histoire d'un accidenté de la route. Victime d'un chauffard, il avait plané au-dessus de l'accident. L'homme percevait les sentiments du chauffard qui avait très peur et pensait l'avoir laissé pour mort. Comme cela arrive sans doute souvent, et qu'il n'y avait pas de témoin visible, il s'enfuit. Mais la victime avait pu décrire, en sortant de son EMI, une Ford Fiesta rouge et même donner la plaque d'immatriculation.

Le docteur Charbonier avait lui-même échangé par télépathie. Intéressant qu'il ne soit pas que témoin! Une patiente comateuse s'étouffait et son équipe se demandait ce qui l'empêchait de respirer. Brusquement, l'anesthésiste sentit qu'elle lui adressait un message, qui disait qu'elle avait une boule prise dans la trachée artère. L'infirmière refusa cette hypothèse, assurant qu'elle avait pris toutes les précautions pour que ce soit impossible. Et pourtant, Charbonier sauva la malade en extrayant effectivement le bouchon qui l'empêchait de respirer. A son réveil, alors qu'elle ne l'avait jamais vu, elle savait que c'était lui qui l'avait opérée.

A mon réveil à moi, en fin de matinée, je ne savais pas grand-chose. La séance café dura plus que de coutume. Je pouvais me le permettre car je n'avais cours à l'université que le soir. Serait-il possible qu'il faille prendre la vie après la mort comme une hypothèse? Après tout, statistiquement, on pouvait considérer qu'il était improbable que les témoignages soient tous des hallucinations. J'avais beau avoir démontré au fil des années un solide bon sens et un scepticisme avisé, je faisais partie de ces gens qui s'interrogeaient depuis l'enfance sur le sens de la vie. Elle n'était probablement qu'une étape avant le néant. A quoi servaient alors ces années où l'être humain respirait, se remplissait et se vidait, aimait et souffrait puis mourait? Et comment imaginer le néant?

L'inconvénient de cette recherche, que j'avais débutée consciemment même si je ne l'énonçais pas clairement, était majeur. Il était intrinsèquement impossible d'établir les faits. Ceux qui étaient revenus de la mort n'étaient par définition pas décédés. Je ne pouvais, en tout cas à l'époque, me rendre chez les véritablement morts pour les interroger.

Quelque temps plus tard, je repris contact avec Eduardo et Gertrudis. Un peu parce que je les trouvais sympathiques mais aussi parce que je voulais parler avec Eduardo de mes nouvelles recherches.

- Viens à la maison, me dit Gertrudis. Tu sais, nous, on ne sort pas beaucoup, à part Eduardo quand il va dans son club.
- Mais je voulais vous inviter. C'est mon tour. Un petit dîner à Larcomar, avec vue sur la mer, ça ne vous dit pas ?
- Si, ce serait très bien. Mais tu sais, Eduardo... Qu'est-ce que tu dirais de manger des *tamales* dimanche prochain? J'avais justement l'intention de les préparer samedi. Ils seront prêts dimanche et je t'assure qu'ils sont délicieux.

Je dis à Gertrudis que je n'en doutais pas. Puisque je n'arrivais pas à les convaincre de venir, c'était entendu.

Je repris avec plaisir le chemin de Lince, le dimanche suivant. L'avenue Pardo de Miraflores, vers midi trente, se vidait de ses joggers et commençait à se remplir de ses promeneurs. Lorsque je passai devant l'ambassade du Brésil, un nom me vint à l'esprit : Allan Kardec. J'avais été interrogé pour la première fois à son sujet lors d'un séjour à Ouro Preto, quelques années auparavant. J'étais resté plusieurs semaines dans la ville coloniale à l'invitation d'une tante, la jeune sœur de ma mère. Son parcours rappelait le mien, à moins que ce ne soit l'inverse, et elle s'appelait Valentine. Partie s'établir au Brésil après une longue pérégrination dans le monde, elle avait travaillé comme professeur d'histoire dans l'université locale. Désormais à la retraite, elle menait une recherche sur l'Inconfidência mineira. Elle en parlait volontiers mais je la soupçonnais de ne pas dire ce qu'elle cherchait vraiment. Je me souvenais bien du moment où elle m'avait expliqué ce qu'était l'Inconfidência. Il y avait un garçon avec elle qui s'appelait Enrique, et qui revenait à peine de France.

- Si tu l'avais vu il y a deux ans, dit Valentine en le désignant. Il avait les cheveux longs et n'était pas parisien, comme maintenant.

La tante Valentine avait travaillé sur l'Inconfidência. Ce terme signifie « infidélité, déloyauté », spécialement avec l'état ou le gouvernement. Au 18^e siècle, un groupe de rebelles, mené par un petit officier de l'armée, appelé Tiradentes, car il était aussi dentiste à ses heures, avait voulu se débarrasser des Portugais. Dans cette région riche en mines d'or et de diamants, ils puisaient à pleines mains pour entretenir le faste de la cour

de Lisbonne. Mais l'Inconfidência mineira et la passion de Tiradentes sont une autre histoire.

A Ouro Preto, un jour que j'étais à la Librairie centrale, la patronne m'avait interrogé sur Allan Kardec. J'étais assis dans la salle du bar attenant. J'avais particulièrement apprécié cet endroit, où j'étais allé plusieurs fois pendant mon séjour, même si ma méconnaissance du portugais m'empêchait d'y acheter des livres. Ce concept de bar-librairie avait toujours attiré mon attention. Chaque fois que j'en avais vu un — il y en avait un nouveau dans la *Diagonal* à Miraflores, je m'étais dit que c'était le seul commerce que j'aimerais tenir.

La patronne, une femme jeune et avenante, parlait un peu français. Pendant que je buvais un express bien meilleur qu'à Lima, elle avait engagé la conversation. Je l'avais félicitée sur la qualité du lieu. Elle avait repris le commerce depuis peu suite à la mystérieuse disparition de la propriétaire précédente. Quelque chose me disait que ma tante avait bien connu cette dernière. Et je ne m'étais pas trompé.

- Dommage que vous n'ayez pas de livre en français. Il semble qu'il y ait pas mal de touristes français pourtant à Ouro Preto.
- On aimerait bien éditer quelques traductions, c'est vrai.
- Ah bon, vous êtes aussi éditrice?
- Moi, non, mais mon ami oui. D'ailleurs, il a publié il n'y a pas longtemps un roman écrit à quatre mains par Valentine et Enrique. Et il existe aussi en français.
- Et comment s'appelle-t-il ce roman?
- La passion de Tiradentes.

Ah, oui, bien sûr.

La jeune femme, qui s'appelait Pollyanna, ajouta :

- Mais vous avez pu voir qu'on a des classiques de la littérature française : Jean-Paul Sartre, Júlio Verne...
- Jules Verne.
- Oui, c'est ça.

Et c'est à ce moment-là que j'entendis parler pour la première fois de Kardec.

- Mais l'auteur français le plus célèbre, c'est sans doute Allan Kardec et nous n'avons pas de livre de lui.
- Allan Kardec !!? Jamais entendu parler.

Pollyanna semblait extrêmement surprise.

- Allan Kardec. Le fameux spirite. Il est très célèbre ici. On le trouve plutôt dans des librairies spécialisées mais tout le monde le connaît.

Valentine avait confirmé que le père du spiritisme, qui s'était développé au 19^e siècle, était bien un Français qui se faisait appeler Allan Kardec. Il était enterré au Père Lachaise et sa tombe était plus visitée que celle de Jim Morrison. Ce n'était pas un illuminé toutefois mais un homme du siècle du positivisme qui avait posé les bases du spiritisme sur des expériences qu'il disait avoir réalisées.

J'avais aussitôt oublié l'homme tant une vision scientifique de l'au-delà, à ce moment-là, me paraissait absurde. J'aurais pu dire comme l'humoriste Pierre Dac, que je préférais « le vin d'ici à l'au-delà ».

A cet instant, des mois plus tard, en passant devant l'ambassade du Brésil, je repensai à la démarche scientifique de cet Allan Kardec dont je découvrirais qu'elle n'était pas sans rappeler les réflexions des Docteurs Moody et Charbonier à propos des expériences de mort imminente.

Lorsque j'arrivai à l'avenue Arequipa, je m'arrêtai pour prendre un colectivo. Tous ceux qui passaient se rendaient à Lince et ils étaient peu remplis en ce dimanche matin. La General Córdova était, quant à elle, parfaitement vide. Cela m'amusait qu'Eduardo Pastor habite dans une rue au nom militaire. Ce fut d'ailleurs la première chose que je lui dis. Je savais que je devais faire attention avec l'humour républicain français et que les Sud-Américains goutaient peu l'ironie à l'endroit de l'armée ou du clergé. Mais il ne fallait pas non plus aller complètement contre sa nature. Je demandai donc à Eduardo, en guise de salut, s'il avait acheté sa maison en fonction du nom de la rue. Il ne releva pas ou plutôt ne comprit pas l'association avec son ancien métier. Il était tout occupé à sa jovialité hospitalière et à présenter son cher Pérou.

- As-tu déjà goûté, Jim, au cau cau¹⁶?
- Oui, Eduardo, je ne suis pas un touriste. Cela fait longtemps que j'habite au Pérou.

Il le savait, depuis notre première rencontre, mais, pris par ses idées fixes, n'avait pas l'habitude d'écouter les autres.

- Mais je ne doute pas une seconde, ajoutai-je, que je n'ai jamais goûté un *cau cau* aussi bon que celui de Gertrudis.

Il ne manquait plus que ce soit un *cau cau* de tripes! Je n'étais pas loin d'avoir les abats en horreur.

- Oui, d'autant plus que c'est un *cau-cau de mondongo*¹⁷, annonça triomphalement mon hôte.

Je me servis plusieurs *tamales* afin d'avoir l'air de bien manger. Je dus quand même goûter le *cau cau* et ma foi, je n'aimais pas mais il était bon.

¹⁶ Plat créole pimenté à base de tripes ou de petits morceaux de poulets avec notamment des dés de pomme de terre et des petits pois.

¹⁷ Tripes.

Dès que l'occasion se présenta, j'abordai le sujet de mes recherches sur les EMI avec Eduardo.

- Je ne savais pas qu'il y avait autant de témoignages sur ces expériences de mort imminente.
- Mais bien sûr, Jim. Je peux te présenter des gens à qui c'est arrivé.
- Des millions de gens, disent-ils. Cela reste à démontrer, tout de même. Et, évidemment, c'est une statistique impossible à prouver.
- Tu as vu les émissions sur Discovery qui en parlent ?
- Euh, non, en fait, je n'ai pas la télé.

Gertrudis, qui avait écouté distraitement jusque-là, me regarda avec étonnement. Je me sentis étrange. Le fait de ne pas avoir de télévision est une singularité plus grande en Amérique du sud, encore, qu'en Europe. Une grande partie des constructions précaires dans les bidonvilles y sont couronnées d'antennes. J'espérai ne pas devoir expliquer à Gertrudis combien je trouvais que la télévision péruvienne et les programmes du câble, partout dans le monde, étaient indigents. En France, au moins, il restait une télévision publique. Ne pas aller sur ce terrain-là toutefois car il ne fallait pas heurter le nationalisme d'Eduardo et l'éloigner du sujet qui m'intéressait.

- J'ai toujours aimé les sciences, dit Eduardo, comme plongeant en lui-même. Discovery, tu sais, ça vaut vraiment la peine. Hein, Gertrudis?
- Oui, plus ou moins, dit celle-ci. Quand tu ne m'empêches pas de dormir avec tes programmes nocturnes.
- La semaine dernière, ils ont passé une émission sur les expériences de mort imminente, justement. Des savants anglais ont un programme qui s'appelle *Aware*, je crois.

Dans la bouche d'Eduardo, cela donnait *Euwerre* avec un R roulé. Je ne compris pas.

- En fait, en Angleterre, et aussi aux Etats Unis, ils prennent ces phénomènes au sérieux. Ils vont faire des enquêtes sur une série de patients qui ont été réanimés dans des hôpitaux anglais, américains et européens. Tu vois bien que ça va devenir un phénomène scientifique. Ils commencent à admettre qu'il y a une conscience quand le cerveau est mort.

Le sujet semblait avoir la faculté de donner soif à Eduardo. Sous l'œil interrogateur puis courroucé de Gertrudis, il vida son verre de vin, un Tacama rouge que j'avais amené; il y avait une promotion au Wong de l'óvalo¹⁸ Gutierrez de cet assez bon vin péruvien, quasiment inconnu à l'extérieur. Et il le remplit aussitôt sans s'inquiéter de resservir les autres.

- Le médecin qui dirige l'expérience, reprit-il, en montant la voix d'un degré, Sam Quelque chose, a dit dans l'émission que contrairement à ce que tout le monde croit, la mort n'est pas un moment particulier. Il a dit exactement que « c'est un processus qui commence quand le cœur s'arrête de battre, quand les poumons s'arrêtent de travailler et quand le cerveau s'arrête de fonctionner ». La question, pour moi, c'est quand ce processus s'arrête.
- Les témoignages que j'ai lus ou visionnés sur Internet, dis-je, expliquent qu'à ce moment-là, on entre dans une autre dimension, pas encore explorée. Ça serait celle que tu as vécue, les deux fois à l'hôpital.
- Et qu'ils vont étudier, j'espère. Mais tu sais, Jim...

¹⁸ Rond-point

Il vida de nouveau son verre.

- Moi, j'ai des preuves qu'il y a d'autres dimensions.
- ??
- Les esprits. Les esprits des morts. Si tu savais toutes les histoires qui me sont arrivées. Tu peux être sûr qu'ils existent. Pour moi, ça ne fait pas de doute.
- Tu ne vas pas raconter l'histoire de ma mère ? intervint Gertrudis,
 qui revenait de la cuisine où elle avait discrètement rapatrié la bouteille de vin.
- Pour convaincre ceux qui n'ont pas vécu une expérience comme la mienne, je dis qu'il doit bien y avoir une vie après la mort puisqu'il y a des esprits. Pendant que je mourais, je pense qu'il y avait un esprit à côté de moi, qui s'est levé, les deux fois.
- Je me souviens bien que tu as parlé de ça, dis-je. Et tu as laissé entendre qu'il devait s'agir du garçon qui était mort dans ce lit avant que tu ne l'occupes. C'est comme ça que je l'ai compris en tout cas.
- Mais oui, je pense que ce doit être lui. Ce doit être une âme en peine parce que j'ai senti une douleur les deux fois avec cette impression que quelqu'un se levait.
- Tu avais parlé de peur.
- Oui, en tout cas, quelque chose de désagréable. Encore plus désagréable parce que je revenais d'un endroit où je m'étais senti bien comme jamais je ne m'étais senti. Et il y a une chose que sûrement tu n'imagines pas, Jim! Et, Gertrudis, je ne t'en ai jamais parlé non plus. Depuis que j'ai vécu ces expériences à l'hôpital, je

n'ai plus jamais revu des apparitions. Mais avant, si, souvent. Gertrudis est témoin au moins d'une, tu veux que je te la raconte ?

- Avec plaisir, si cela ne dérange pas Gertrudis.
- Non, non, ce n'est pas celle avec sa mère. Mais ton verre est vide,
 Jim!

Il s'éloigna en direction du buffet du salon dont il ouvrit le compartiment à liqueurs avec une clef qu'il avait dans la poche. Il revint avec la même bouteille de Tacama que celle que j'avais amenée et sa femme escamotée, mais pleine, celle-là.

- Donne-moi ton verre, Jim.
- Je te remercie. J'ai gardé cette habitude française de ne pas boire de vin après le repas.

C'était un peu rude mais je me souvenais de l'état dans lequel je l'avais trouvé lors de notre première rencontre.

- Bon, je ne vais pas le boire seul. Gertrudis?
- Non, dit-elle brusquement. Et toi, tu ne devrais pas en boire.

Eduardo manifesta encore une fois le don de n'écouter que ce qui l'intéressait.

- Cela se passait dans la montagne. J'avais une « camionnette » à l'époque et avec Gertrudis et Julia, on allait chez mon compadre¹⁹ à Huancayo.
- Julia?
- Julia, notre fille. D'ailleurs, elle est comme moi. Elle voit des choses. Il y eut un blanc puis il reprit brusquement.
 - Alors, c'était la tombée de la nuit. Au beau milieu de nulle part, j'ai vu un chien à côté de la voiture. C'était un grand chien, une sorte de

¹⁹ Le "compadre" désigne le parrain de l'enfant de celui qui parle.

chien-loup, mais blanc. Il courait à côté de nous. J'ai accéléré, un peu pour m'amuser et aussi parce que les routes sont dangereuses, près de La Oroya et je ne voulais pas qu'il provoque un accident. Le clebs pouvait bien mourir si ça lui chantait mais un accident en pleine nuit, à 4.000 mètres d'altitude, il vaut mieux éviter. Et à l'époque, les enfants étaient petits, on n'avait pas de portable. J'ai accéléré, tu te rappelles Gertrudis ? Et je vous ai dit « C'est bizarre, le chien est encore à côté de nous ». Julia a commencé à pleurer. Elle m'a dit : « Va plus vite papa ».

- Elle tambourinait avec ses petits poings sur la vitre, les yeux rivés sur le chien, dit sa mère.
- J'ai accéléré encore et à chaque fois que j'accélérais, il accélérait lui aussi. Il a couru à côté de nous pendant au moins cinq minutes et chaque fois que je le regardais, il était à la même place, bien à côté de moi. Heureusement que nous n'avons croisé aucun véhicule. Il n'aboyait pas, il ne me regardait pas, il n'avait pas la langue qui pendait; il courait. Et tout à coup, il a disparu.
- Il a disparu ? Tu l'as semé ?
- Non, à aucun moment, je ne l'ai dépassé. Tout à coup, en pleine ligne droite, en pleine course, il a disparu. Son corps blanc s'est éteint dans la nuit. Pfitt.
- Il y a des chiens qui courent vite, remarquai-je. C'était un grand chien. Il devait avoir de la résistance.
- Allons donc, Jim. Un chien qui court pendant longtemps, à la vitesse d'une voiture, dans la montée de La Oroya, au beau milieu des Andes. Et qu'est-ce qu'il faisait là, si c'était un chien ? Nous étions à

des dizaines de kilomètres d'un village. Je connais très bien cette route et je t'assure que je sais ce que je dis.

- C'est troublant, c'est vrai.

Egayé par ses paroles et l'alcool, il enchaîna d'autres histoires.

- Une nuit, Julia, qui dormait à l'étage au-dessus, a senti qu'on lui touchait les cheveux. Et quand elle a ouvert les yeux, il y avait une petite vieille à côté d'elle qui se levait. Elle lui a souri, lui a encore touché les cheveux puis elle a disparu.
- Elle l'a reconnue ?
- Elle nous a dit qu'elle ne l'avait jamais vue mais qu'elle n'avait pas du tout eu peur. Mais moi, j'ai vu quelqu'un, une fois, que je connaissais et c'était effrayant. Nous dormions, Gertrudis et moi. Tout d'un coup - il était deux heures trente du matin - je m'en souviens parce que j'ai vu l'heure à la pendule de la cuisine quand je me suis levé, j'ai entendu qu'on frappait à la porte d'entrée. A l'époque, il n'y avait pas de mur extérieur comme maintenant. Les enfants étaient encore petits; il n'y avait pas autant de cambriolages. Mais évidemment, le pays était tenu : Morales Bermúdez, ce n'est pas Ollanta Humala!²⁰ Les coups à la porte d'entrée m'ont réveillé. Mais je ne savais pas si c'était dans mon sommeil ou en réalité que je les avais entendus. Une fois réveillé, je les ai entendus encore, réguliers, comme s'ils ne devaient jamais s'arrêter. Gertrudis s'est réveillée elle aussi. Elle m'a dit : « Tu entends. Qui ça peut bien être à cette heure? Lève-toi, va voir ce que c'est! ». J'y suis allé et je n'ai pas eu besoin de sortir. Depuis la

²⁰ Franciso Morales Bermúdez : militaire président de la république péruvienne de 1975 à 1980. Ollanta Humala fut élu président de la république péruvienne en 2011.

fenêtre de la cuisine, j'ai vu une femme qui me regardait. Elle était appuyée sur ma camionnette, que je garais toujours dans cette petite cour. Et cette femme, je la connaissais! Mes cheveux se sont hérissés sur ma tête! J'en ai vu des choses mais je jure que ça a été la peur de ma vie. J'ai couru dans ma chambre et j'ai dit à Gertrudis: « Devine qui j'ai vu! ».

Sa femme confirma:

- Il était blanc comme un linge. Je ne l'avais jamais vu comme ça.
- J'ai dit : « Gertrudis, il y a ta mère dehors ! ». Elle m'a dit : « Impossible, tu sais bien qu'elle est à l'hôpital et qu'elle ne peut pas bouger ». Il faut dire qu'elle était en fin de vie. Elle était soignée pour un cancer depuis des mois et elle allait mourir. C'était donc impossible qu'elle se déplace. J'ai insisté: « C'était bien ta mère. Elle était en robe de chambre, comme dans les hôpitaux, justement, et elle avait un foulard bleu avec des carreaux violets». « Ah, tu vois bien que ce n'était pas elle, me dit Gertrudis, elle n'a jamais eu ce foulard! ». On s'est recouchés; le lendemain matin, moi-même, je ne croyais plus avoir vu ma belle-mère. Deux jours plus tard, on est allés la voir à l'hôpital. Elle allait très mal; quelques semaines après, elle est morte. Elle ne pouvait donc pas s'être levée, effectivement. Mais les cheveux ont failli se hérisser sur ma tête une deuxième fois. Parce qu'elle portait exactement le foulard que j'avais décrit. Et Gertrudis et moi, on ne pouvait pas connaître ce foulard parce que les sœurs de Gertrudis venaient de lui acheter, pour couvrir sa tête devenue chauve avec la chimiothérapie.

Gertrudis était rentrée dans l'histoire, elle aussi, malgré ses réticences premières.

- C'est comme si ma mère était venue nous dire au revoir.
- Elle n'a pas choisi la manière la plus douce.
- Tu sais, dit-elle en baissant la voix pour que son mari n'entende pas, elle n'aimait pas Eduardo. Je l'imagine bien lui faire ce coup-là.

Il n'avait rien entendu. D'ailleurs, il ne semblait plus nous écouter. Son regard était fixe.

- Je pense qu'elle est venue nous dire au revoir parce qu'après sa mort, j'ai su que les employés, chez elle, l'avaient entendu balayer dans sa cour juste la nuit où elle est décédée. Ils ont entendu quelqu'un qui balayait très distinctement. Elle avait l'habitude de faire ça elle-même. Et les chiens n'ont pas aboyé. On dirait qu'elle voulait laisser les choses en ordre avant de partir.

J'imaginais parfaitement la scène. Le fait que Gertrudis en parle lui donnait plus de crédibilité que si c'était Eduardo, qui semblait un conteur né. Qui était pourtant resté étonnamment silencieux depuis quelques minutes. Nous nous retournâmes vers lui en même temps, comme saisis de la même surprise. Il était affaissé sur la table. On ne voyait plus son visage. Il avait dû s'endormir, à moins que... Gertrudis comprit aussitôt. Elle se précipita en s'écriant « Je lui avais bien dit de ne pas boire autant. Il est en train de faire une crise diabétique! ». Je m'approchai et l'entendis marmonner:

- Je me sens mal! Faites quelque chose, par pitié. C'est grave, c'est grave.

Tout alla très vite. Il semblait qu'une piqûre administrée par sa femme n'aurait pas suffi pour qu'Eduardo se remette. Elle se débrouilla pour qu'un médecin vienne, qui fit le nécessaire. Une heure plus tard, Eduardo était au lit, je faisais la bise à Gertrudis et rentrai chez moi.

Une fois arrivé, je m'interrogeai sur la réaction d'Eduardo. Pour quelqu'un qui disait ne plus avoir peur de la mort, il semblait paniqué. Peut-être dirait-il que la souffrance avant la possibilité de la mort l'avait inquiété. L'angoisse avant le grand plongeon devait être naturelle, quelles que soient les croyances des individus.

Je me souvins du livre de l'historien Philippe Aries, L'homme devant la mort²¹. Sa conception romantique dans les arts au 19e siècle l'avait-elle rendue plus acceptable qu'au 21e, où l'on mourait cachés dans les hôpitaux, à un âge canonique ? On ne parlait plus de la mort, elle ne faisait plus partie de la vie et était devenue une anomalie. J'étais bien placé pour parler de la peur de la mort. Un peu avant quarante ans, j'avais vécu la crise du même nom. Elle avait commencé avec l'impression que je pouvais avoir un malaise à n'importe quel moment. Puis étaient venues les difficultés de respiration. Ou plutôt, je m'étonnais que la respiration puisse être naturelle et devais veiller constamment à ce que la mienne ne s'interrompe pas. J'y repensais avec les techniques de méditation, où il fallait l'écouter. Je crois maintenant que cette période, que je considérais alors comme noire, avait été bénéfique. Elle m'avait replongé dans mes interrogations sur l'existence et avait contribué à m'amener à me pencher sur l'au-delà.

Une tasse de café plus tard, j'étais devant mon ordinateur. Ma sœur Cleo m'avait envoyé un mail. Elle me disait à combien c'était difficile pour elle que son fils soit de nouveau renvoyé de son travail. J'avais le souvenir d'un

²¹ Tomes 1 et 2, Seuil, 1985

garçon attachant même s'il avait toujours été turbulent et accaparait toujours l'attention. Après avoir écumé de nombreux établissements scolaires de la région, il allait d'un petit boulot l'autre. Peut-être que ma sœur et ma mère ne l'avaient pas assez encadré. Elles vivaient toutes les deux. Ma sœur était ce qu'on appelait encore il y a peu une « fille-mère », devenue « mère célibataire ». Je l'appellerais le lendemain et lui demanderais de mettre notre mère hors de portée. C'était peut-être la plus lucide de nous tous mais nous préférions lui épargner les aventures de Sergio.

Je refermai le message de ma sœur et me souvins de ce médecin dont avait parlé Eduardo Pastor. Il n'avait dit que son prénom. Je tapai « Sam » et Aware sur Google. Il s'appelait Parnia, Sam Parnia, et était de l'université britannique de Southampton. Il avait écrit What happens when we die ?²² Bonne question en effet! Le projet qu'il avait lancé avec d'autres scientifiques s'appelait Awareness during resuscitation. Apparemment, le dernier mot signifiait tout simplement « réanimation ». Il s'agissait donc de la « conscience pendant la réanimation ». L'étude avait commencé en 2009. En 2011, une information sur leur site disait qu'il disposait désormais d'une base de 1000 patients qui avaient eu une crise cardiaque. Le projet devait durer quatre ans. Peut-être que les résultats seraient plus tangibles en 2013.

Les arguments des détracteurs de l'explication surnaturelle des EMI vinrent s'immiscer via Internet dans ma recherche. Ils s'ajoutaient à la réaction contradictoire d'Eduardo. J'arrivai à un blog où l'auteur, tenant de l'explication rationnelle, déroulait ses arguments à la manière d'un réquisitoire. Il prenait tout d'abord à contrepied l'information selon

-

²² Que se passe-t-il lorsque nous mourons?

laquelle des millions de gens avaient vécu une EMI, affirmant qu'au contraire « une majorité de personnes ayant eu leur pronostic vital engagé n'avaient pas connu cette expérience »²³. De plus, il rapportait que des visions similaires étaient survenues dans d'autres circonstances, lors d'un accouchement, d'un rapport sexuel ou de la prise de kétamine, un médicament anesthésique utilisé dans les soins des dépressions.

Secundo, il affirmait que les « expérienceurs », ces personnes qui ont vécu une EMI, avaient une appétence à l'ésotérisme. Ce n'est pas ce qui m'avait semblé lorsque j'avais visionné le reportage sur Raymond Moody. Il y avait des hommes et des femmes de tous âges, de toutes catégories et à la personnalité apparemment très variable. Ce qui n'allait pas dans le sens de cette affirmation était également le fait que j'avais lu ou entendu, déjà à plusieurs reprises dans cette première phase de mes recherches, que beaucoup d'expérienceurs avaient honte de parler de leur EMI et parfois taisaient cette expérience pendant des années. C'était bien la première fois que je me rangeais contre les incrédules. C'était le cas de ce Jean Morzelle que citait le même bloggeur, disant « qu'il était devenu fort bavard sur ces vieux jours, après s'être tu pendant des décennies ». Dans un autre site, figurait l'information qu'il n'avait rien révélé pendant 40 ans, de peur qu'on se moque de lui.

C'était en juin 1949, le 9 exactement, il avait 20 ans et effectuait son service militaire. Lors d'un exercice, une balle lui traverse la poitrine. La balle est en bois, mais cause de terribles ravages... Les médecins sont pessimistes. A l'hôpital Larrey de Toulouse, il sombre dans un "trou noir" tandis que le chirurgien s'affaire. " Brusquement, je me suis retrouvé, tout en haut, dans l'angle de la pièce. Je me sentais merveilleusement bien.

_

²³ http://scepticismescientifique.blogspot.com.br/2009/07/petite-mise-au-point-sur-les.html

J'étais en paix avec moi-même... " Jean Morzelle voit son corps, en bas, sans être conscient qu'il s'agit du sien ; il voit " avec une vision de 360° " le chirurgien soupeser son foie d'une main et l'infirmière qui s'évanouit ; il entend les phrases avant même qu'elles ne soient prononcées... Il traverse les murs, note qu'il y a une plaque indiquant "Armes et cycles de Saint-Etienne" sous la table d'opération, et observe un garage à vélos à l'extérieur. Puis il traverse un tunnel " un trou cotonneux avec, ondulant au-dessus de moi, comme un voile bleuté " et s'approche d'une " lumière vivante qui me parle, un amour infini, inconditionnel, presque pesant, j'avais une impression de puissance, de savoir absolu, un sentiment de bonheur inouï ". Enfin, il sent qu'il s'éloigne de cette lumière et réintègre " avec une immense tristesse " son corps, par le sommet du crâne, au niveau de la fontanelle comme une main épouse un gant... " Plus tard, remis d'aplomb, il évoque avec son chirurgien la fameuse plaque de la table d'opération. Le chirurgien en ignorait l'existence, or elle est bien là, vissée et dissimulée sous un drap. Il parle de son foie qui passe de main en main, et de l'infirmière qui s'évanouit ; il s'enquiert de l'existence du garage à vélos. Tout coïncide : il n'a pas rêvé! ».²⁴

Jean Morzelle avait apparemment déclaré que les religions disaient n'importe quoi. Cette impression d'amour universel n'était pourtant pas sans rappeler les discours catholiques. La page du site que je consultais se terminait sur ces mots : " C'est une certitude, il y a un au-delà ; mais en attendant, il faut vivre ici... " J'aurais aimé pouvoir prononcer ces premières paroles.

En faveur de la contre-argumentation du bloggeur – David Rossini était son nom, il y avait la personnalité d'Eduardo Pastor. Les nombreuses

-

²⁴ http://chum.pagesperso-orange.fr/Morzelle.htm

histoires qu'il s'était plu à raconter, avant de sombrer dans son malaise diabético-alcoolique, avec un brio certain, montraient qu'il s'intéressait de près à l'univers ésotérique. Le troisième point de David Rossini avait manifestement du poids. « Le contenu des EMI, comme celui des rêves ou des hallucinations, dépend de la culture de l'expérienceur. » En effet, l'insistance sur la lumière chez les expérienceurs occidentaux faisait bien partie de l'imaginaire chrétien où Dieu est lui-même lumière. Que voyaient donc les orientaux par exemple ? Les Thaïlandais et les Indiens ne parlaient pas de cette clarté. «Les paysages décrits apparaissent également culturellement déterminés : les expérienceurs japonais font fréquemment référence à des visions de longues rivières sombres et de fleurs magnifiques, deux images symboliques très présentes dans l'art nippon ». Rossini avançait enfin que Raymond Moody avait lui-même déterminé une série de récits et peut-être même de visions puisque depuis la parution de son best-seller, La vie après la vie²⁵, le tunnel était devenu récurrent dans les témoignages. David Rossini omettait de noter, ou ignorait, qu'on retrouvait la question de la lumière dans les religions orientales, et au niveau symbolique et matériel, ô combien, dans le bouddhisme. Cette objection ne me vint que plus tard.

L'invitation arriva par courrier glissé sous sa porte, à la manière liménienne. Ma tante Valentine d'Ouro Preto me conviait au lancement du livre A paixão de Tiradentes, qu'elle avait écrit avec son étudiant Enrique. C'était un joli document avec le titre du roman entre une photo de Paris et une autre d'Ouro Preto. Le lancement aurait lieu à la librairie de la ville brésilienne que j'avais fréquentée lors de mon précédent séjour.

_

²⁵ Op. Cit.

Dans deux semaines un samedi matin. J'aurais bien voulu y être, pas tellement pour l'événement, plutôt pour la ville. Mais c'était trop loin, trop cher et je manquais de temps. J'écrirais un message de sympathie à ma tante.

L'idée d'un voyage à Ouro Preto ne me quitta pas de la semaine, dont je passai une grande partie à la surveillance des examens de fin d'année à la PUC. La date du 15 décembre n'était-elle pas finalement propice à un changement d'emploi du temps ? On entrait dans la période des fêtes puis des vacances d'été. Les cours à l'université ne reprendraient qu'en février. J'avais un billet d'avion pour la France, avec l'intention de passer Noël avec ma mère et ma sœur, mais ce n'était que le 23. Je disposais d'une semaine pour une éventuelle escapade à Ouro Preto.

Le voyage n'était pas si long et pas non plus très cher, bien que la période fît craindre le contraire. Cinq heures de vol jusqu'à São Paulo puis une heure jusqu'à Belo Horizonte. Le tout pour 400 dollars aller-retour. Je pouvais me le permettre. Mon salaire à l'université n'était pas mirobolant mais hormis le budget voyage et désormais un bel appartement, je vivais chichement et aimais cela. J'appelai Valentine qui parut très contente de ma venue. Elle irait me chercher à Belo Horizonte et je serais bien sûr hébergé chez elle.

L'envol de Lima est une mesure à trois temps. L'avion perce la brume, effectue un grand virage pour se retrouver au-dessus de l'océan puis prend aussitôt de l'altitude pour survoler les Andes. Je connaissais bien ce rituel et m'amusai à imaginer une décorporation. Un petit clin d'œil à mes recherches récentes. Je me vis sur la falaise de Miraflores, marchant d'un parc à l'autre, comme je le faisais souvent, observant le Boeing dans

lequel je volais. Le ciel en haut des Andes était dégagé. C'était beau de glisser au-dessus des rochers et des pics enneigés. L'avion semblait avoir pris sa vitesse de croisière et on n'entendait plus les réacteurs. L'univers bleuté s'avançait à la rencontre de l'appareil dans une ambiance ouatée. Je subis deux heures d'attente à l'aéroport de Guarulhos de São Paulo, insuffisantes pour me rendre dans la ville. Jamais je n'avais vu autant de corps bronzés juchés sur de hauts talons et lourdement odorants au point qu'en les croisant, on croyait entrer dans une parfumerie. Une armée de poupées Barbie, en jeans serrés et cheveux longs, dont l'âge ne pouvait être deviné qu'en scrutant les visages. L'avion avait-il atterri par erreur en Californie ? Valentine était bien à l'heure à l'aéroport de Belo Horizonte. Ce n'était pas une mince affaire avec sa vieille Coccinelle orange, comme je croyais qu'il n'en existait plus, qui ne devait sortir du garage qu'en de rares occasions. Elle pétarada sur les routes escarpées du Minas Gerais tandis que nous discutions tirant sur nos cigarettes.

Avant le lancement, ma tante eut le temps de m'informer de la genèse de son livre. Je m'étonnais qu'elle l'ait écrit avec un de ses étudiants. Enrique s'était chargé de la partie actuelle tandis qu'elle rédigeait les chapitres historiques. Dans le présent, à Paris, une femme achetait pour son fils une statuette chez un antiquaire, en guise de cadeau pour son départ à Ouro Preto, où il allait réaliser un stage et loger chez sa tante. Peu de temps après, elle était assassinée. Une fois enterrée ou ses cendres dispersées, son fils découvrait que la statuette contenait des diamants et un manuscrit, qu'il lisait avec sa tante à Ouro Preto. Celle-ci, professeur d'histoire, en saisissait l'importance. « Professeur d'histoire, tiens-donc », me dis-je. Il y avait beaucoup de professeurs d'histoire dans cette histoire! Il s'agissait du journal de Teresa de Carvalho, une Portugaise de

la moitié du 18e siècle qui fuit l'inquisition et se retrouva au Brésil. A son arrivée, elle y rencontra Joaquim José da Silva Xavier, le fameux Tiradentes. Elle vécut toute la préparation de l'Inconfidência. Parallèlement, au 21e siècle, le jeune Français Boris se liait avec une jolie libraire d'Ouro Preto, Gabriela. Celle-ci était la propriétaire d'une librairie qui faisait également bar. « Tiens, tiens ! ».

Je ne pus aller plus loin dans ma lecture avant le samedi où je me retrouvai dans le bar-librairie de Pollyanna pour le lancement de A paixão de Tiradentes. La version portugaise occuperait la soirée mais j'avais tout de même pris un exemplaire français au cas où je perde le fil de la présentation. Les deux auteurs du livre avaient été happés par des journalistes à leur arrivée. Je les vis très sérieux debout devant un microphone tandis que la salle se remplissait. Valentine m'avait dit qu'il était fort heureux qu'Enrique ait beaucoup d'amis et elle des étudiants qui n'avaient pas tous gardé un mauvais souvenir de ses cours car il était rare que le public se déplace pour un lancement de livre. Effectivement, la quarantaine de personnes qui entra semblait composée de familiers. Ils se parlaient comme de vieilles connaissances d'une petite ville. Je me trouvai un peu à l'écart et choisis de m'asseoir en attendant l'introduction que fit bientôt la directrice de l'Alliance Française locale. Je compris à peu près tout ce qui fut dit, avec l'aide de l'espagnol et bien mieux que je ne m'étais débrouillé lors de mon premier séjour. La directrice commença par une présentation de la trame, à laquelle j'accordai une note positive car je détestais les lancements où on partait du principe que tous les participants avaient lu le livre.

 Suzanne, une Française, a acheté une statuette chez un antiquaire à Paris qu'elle offre à son fils, Philippe, qui s'appelle Boris dans la version française, un étudiant en géologie en partance pour Ouro Preto pour un cours de vacances. Mais elle est retrouvée morte et Philippe découvre à l'intérieur de la statuette 30 diamants et un vieux manuscrit. Dans l'avion pour le Brésil, il fait la connaissance de Gabriela, la propriétaire du café-librairie Leonetti, à Ouro Preto. Philippe est hébergé chez sa grand-tante, professeure d'histoire retraitée de l'Ufop²⁶. Ensemble, ils lisent le manuscrit, une sorte de journal écrit par Teresa, la compagne de Xavier c'est-à-dire de notre Tiradentes. Teresa est une jeune Portugaise qui vient d'arriver au Brésil et qui est témoin de la préparation de la révolte qui prétend libérer la région de Minas Gerais du Portugal. Pendant ce temps, Philippe a une aventure avec Gabriela, découvre les républiques d'étudiants et la vie nocturne agitée d'Ouro Preto. En France, son père, Henri, un éditeur de renom, est suspecté de l'assassinat de sa femme.

La directrice utilisa ensuite le sujet de la dualité comme fil conducteur. Enrique et Valentine expliquèrent que c'était un livre écrit à deux - ils dirent « à quatre mains » ce qui me parut étonnant au premier abord - qu'ils étaient de deux nationalités différentes, qu'ils l'avaient écrit dans deux pays différents, à 9.000 kms de distance. La situation était d'autant plus originale que c'était le Brésilien qui vivait en France — Enrique travaillait dans une grande maison d'édition parisienne qui allait sans doute publier le livre — et la Française au Brésil. Le récit était constitué de deux histoires, de deux époques, de deux lieux, Paris et Ouro Preto. Et enfin, il existait dans les deux langues.

-

²⁶ Université Fédérale d'Ouro Preto

Le public semblait goûter les propos des intervenants. Seule une femme d'entre deux âges, grande et blonde, qui s'était assise dans un coin de chaise non loin de moi sans que je l'aie vue entrer, semblait agitée.

La présentation passa ensuite à la question de l'écriture « à quatre mains ». Comment s'accorder ? Valentine dit que c'était « enrichissant d'écrire avec une autre personne dans la mesure où il y avait proximité des points de vue et que, dans le cas contraire, cela pouvait vite devenir un cauchemar ». « Un autre avantage était le fait que cela obligeait à respecter les délais. Il fallait seulement avoir beaucoup de patience, d'humilité et accepter d'être critiqué ».

- Expliquez-nous pourquoi c'est résolument un livre du 21^e siècle même s'il plonge dans le 18^e, demanda la directrice de l'Alliance Française.
- C'est simple, dit Enrique. Il est de la génération d'Internet. Il n'aurait pas pu être écrit avant. Nous avons travaillé par mails et avons fait de longues séances de travail sur Skype. Nous écrivions chacun de notre côté et chacun dans notre langue. Quand nous avions terminé l'écriture de ce que nous considérions une partie cohérente, nous nous l'envoyions par mail et l'autre retournait le texte avec ses commentaires, toujours très francs. Puis nous prenions rendezvous, parfois à des heures étranges avec le décalage horaire et nous faisions une séance de travail. C'est comme ça que nous nous mettions d'accord sur une version définitive. Et ensuite, je traduisais en portugais de mon côté et Valentine en français ce que j'écrivais.
- Donc la version en français a coexisté avec la version en portugais ?
 Elles ont été rédigées en quelque sorte en même temps ?
- C'est tout à fait ça.

- Et pourquoi avez-vous choisi de raconter cette histoire de l'Inconfidência ? poursuivit la directrice de l'Alliance Française.
- La première raison est pratique, dit Valentine. Enrique est d'ici ; moi j'y travaille. Comme vous le savez, pour aggraver les choses, je suis professeure d'histoire. Je devrais dire « j'étais » puisque j'ai pris ma retraite mais je ne cesserai jamais de l'être. Enrique le sait bien, qui m'a beaucoup reproché de continuer à le traiter comme mon étudiant pendant l'écriture du livre. Nous voulions écrire un livre qui mêle le présent avec un événement historique fort. Nous sommes servis avec l'Inconfidência. Et puis, nous voulions rétablir la vérité sur Tiradentes. Pour ceux qui ne sauraient pas bien qui il est -Valentine me regarda – Joaquim José da Silva Xavier est le principal héros de l'Inconfidência. Et même si la rébellion a échoué, il est devenu le héros national brésilien et on le célèbre tous les 21 avril, anniversaire de son exécution, en 1792. Malgré cette présence au panthéon national, je me demandais depuis longtemps pourquoi il était plutôt maltraité dans les livres d'histoire. On lit que c'était un raté. Orphelin depuis l'âge de 10 ans, il aurait tout manqué dans sa vie. Les arguments sont notamment qu'il a occupé plusieurs métiers et que, comme militaire, il n'a bénéficié d'aucune promotion en 14 ans de carrière. Il aurait eu une participation mineure dans l'Inconfidência et il faisait pour la Couronne portugaise un bouc émissaire idéal avec ses ressentiments. Effectivement, le juge de son procès, répondant à une lettre de la Couronne qui demandait qui était Tiradentes, écrivit que « c'était un homme qui n'avait ni bonne figure, ni valeur ni richesses ». Mais dans plusieurs livres, on apprend également que les conspirateurs prisonniers,

Inconfidents, s'accusaient les uns les autres, pleuraient et maudissaient leur malheur. Tous, à l'exception de Tiradentes, qui s'est comporté avec dignité et a assumé seul la responsabilité du soulèvement. Comment cet homme soi-disant insignifiant avait pu s'exposer de la sorte et agir avec autant de courage ?

A ce moment-là, la grande femme énigmatique, à côté de moi, dit distinctement : « En effet, pourquoi ? »

- Je veux que cet homme, conclut Valentine, soit mieux connu. Pas le Tiradentes barbu et vêtu de blanc avec une corde autour du cou, qui ne correspond pas à la stature du héros et à ce qu'il fut vraiment, mais le Xavier révélé par Teresa. Je veux que les gens le connaissent, sachent ce qu'il ressentait et ce qu'il a perdu.

C'était sa conclusion. Le public se leva bientôt pour se retrouver autour du buffet ou faire la queue avec un livre à la main en quête d'une dédicace des auteurs. La grande blonde semblait aussi esseulée que moi.

- Vous parlez français? me dit-elle abruptement.
- Cela m'arrive, répondis-je.

Elle avait un regard fiévreux comme quelqu'un qui vivrait dans la clandestinité. Elle regarda autour d'elle avant de parler puis cloua son regard dans le mien.

- Pourquoi dites-vous que ça vous arrive si vous êtes français ? Vous habitez ici depuis longtemps ? Je ne vous ai jamais vu. C'est vrai que je ne suis plus à Ouro Preto.
- Non, je suis en vacances ici.
- Moi, j'ai préféré partir à la campagne. Vous savez, il se passe des choses bizarres ici. Vous vous intéressez à l'histoire de l'Inconfidência?

- Oui, c'est-à-dire que j'en avais peu entendu parler jusque-là. Cette poignée d'hommes qui voulaient renverser la Couronne portugaise et qui ont manqué d'y arriver, ce n'est pas banal. Et leurs liens avec Jefferson, la relation avec les révolutions américaine et française m'intéressent particulièrement.
- Vous savez, les Inconfidents, ils sont toujours là.
- Comment ça, ils sont toujours là?
- Ils sont ici parmi nous. Ils sont revenus.
- Revenus? Revenus comment?
- Ils sont là pour accomplir ce qu'ils n'ont pas pu faire au 18e siècle.
- Des fantômes, vous voulez dire?
- Aujourd'hui ils ont d'autres noms, des métiers différents mais ils poursuivent les mêmes buts.
- Vous les connaissez ?
- Il suffit de bien regarder, d'ouvrir le troisième œil.

« Le troisième œil ». Bien sûr, l'expression était courante. Mais dans la bouche de cette femme, cela semblait devoir être pris au premier degré.

- Ils sont en train de se regrouper, ajouta-t-elle.

A ce moment-là, mon attention fut attirée par la directrice de l'Alliance Française qui, me voyant à l'écart, et la queue des autographes étant terminée, venait m'apporter une assiette avec des amuse-gueules et me demandait ce que je voulais boire. Quand je me retournai vers la femme énigmatique, elle avait disparu. Comment était-elle partie si vite, sans que je m'en aperçoive ? Cette femme avait-elle le don de se volatiliser ? La directrice de l'Alliance Française me confirma que ce n'était pas un fantôme.

- Amélie, oui, je la connais assez bien. Vous avez dû la trouver un peu bizarre ?
- A vrai dire, oui.
- Elle s'est retirée à la campagne après son divorce. On ne sait pas trop ce qu'elle y fait.

Je ne rapportai pas les propos de mon étrange interlocutrice. En tout cas, elle était bien vivante. Ce n'était pas une apparition.

Je dois dire que la première chose à laquelle j'ai crue, c'est à la prédestination des rencontres. Pour être plus précis, je dirais que les rencontres, qui devraient être fortuites car elles dépendent d'éléments géographiques, temporels, que sais-je encore, se construisent en fait autour d'un projet, en l'occurrence ici ma recherche. J'avais connu Eduardo Pastor, puis écouté le récit d'une EMI à la foire aux livres de Lima et maintenant, cette femme.

Dès que je le pus, le soir dans mon lit avec mon ordinateur portable, en chercheur obstiné, j'entrepris de vérifier cette histoire de « troisième œil ». L'inévitable Wikipédia écrivait ce que je savais déjà, qu'on disait également « œil de l'âme ». Je trouvai encore l'expression «porte de l'âme» et lus que c'était « une métaphore mystique et ésotérique d'origine orientale qui désignait, au-delà des yeux physiques, un troisième regard, celui de la connaissance de soi».

Je sursautai soudain, ce qui fit grincer mon lit. J'espérai ne pas avoir réveillé ma tante qui dormait derrière le mur blanc dont je ne connaissais pas l'épaisseur. C'est que la coïncidence devenait troublante. Ce troisième œil était mentionné comme un chemin vers les expériences de mort imminente. Appelé également « glande pinéale » et se situant sur le front

entre les yeux, lorsque cet organe se réveillerait, l'homme serait alors capable de sensations extra-sensorielles. Comment se faisait-il que je réentendais parler des EMI dans un autre pays alors que quelques mois auparavant, ce sujet était si lointain pour moi ? Avais-je développé mon troisième œil pour que cette femme, Amélie, se soit approchée pour me faire justement une révélation ?

Il était aussi question du bouddhisme. « Selon la vision ancestrale des hindous, la glande pinéale était le principal organe du corps, possédant deux chakras (centres d'énergie) responsables du développement extraphysique, [...] récepteurs et [...] transmetteurs de l'énergie vitale ». Je me souvins du Dr Charbonier qui affirmait que le cerveau était le récepteur d'une impulsion extérieure, à l'image d'une radio. Il y avait justement un professeur brésilien, de l'Université de São Paulo, dont je me rappelais que Valentine, au moment de conversations sur notre métier, avait indiqué qu'elle était la meilleure université publique du pays. Neuropsychiatre, répondant au nom de Sergio Felipe de Oliveira, il disait que « songer que ce serait notre cerveau qui produit la pensée, serait la même chose que croire que les acteurs vivent à l'intérieur de notre télévision. Aujourd'hui, le cerveau est comparé à un ordinateur. Le problème est qu'il n'existe aucun ordinateur qui produise son propre programme : celui-ci est produit par un autre être, le programmateur, qui l'installe dans l'ordinateur. Aussi, la pensée, l'imagination, ne sauraient naître à l'intérieur du cerveau. Elles ne peuvent venir que de l'extérieur et être installées dans le cerveau ». L'article comparait la fausse réalité du cerveau avec celle d'une table, disant que l'objet n'existait que par la lumière qui se reflète sur lui. Sans lumière, plus d'objet. « La matière est invisible ». Je devais en réentendre parler plus tard lorsque je

m'intéresserais à la physique quantique. Pour l'heure, cette fluctuation de l'apparence me transporta à l'époque où, à l'université, j'étudiais la linguistique et la sémiologie. Pour un Français, l'objet « table » est également rendu réel par le nom qu'il porte. Pour un Espagnol, un Allemand etc., il a une autre réalité, un autre nom. Qui a raison ? Personne bien sûr. En tout cas ce qui paraît le plus tangible ne sont souvent que des apparences. Nos certitudes sont des interprétations.

Décidément, le Brésil s'avérait versé dans l'ésotérisme. Lors de mon voyage précédent, il avait été question d'Allan Kardec, qui y avait des millions de disciples. Cette nuit-là, je lus enfin des informations sur Lobsang Rampa. Ce nom m'était parfaitement inconnu, preuve que toute ma vie j'étais passé à côté de ce monde sans le voir. Pourquoi aurais-je pu le connaître? Parce qu'il s'agissait du pseudonyme d'un auteur britannique qui avait publié en 1956 un livre qui avait eu un grand retentissement, Le troisième œil²⁷. Evidemment, ce n'est pas à sa sortie que j'aurais pu le lire : je n'avais que deux ans. Dans ce livre, il était question d'une opération chirurgicale « consistant à percer un petit orifice dans le front de Rampa pour 'ouvrir' son troisième œil et lui donner, entre autres, le pouvoir de voir l'aura ». « L'humanité aurait perdu ce pouvoir, même si le halo doré peint autour de la tête des saints indiquerait que certains artistes pouvaient le voir ». « Par un contrôle adéquat des pensées, il serait possible de faire sortir le corps astral du corps physique, puis de se rendre (avec ce corps immatériel) n'importe où sur terre ou dans l'univers, tout en conservant un souvenir précis du voyage à la réintégration du corps physique. Il prétend que les rêves sont le résultat de voyages astraux inconscients qui commencent alors que la personne

-

²⁷ Le troisième œil : l'initiation secrète d'un enfant-moine au Tibet, J'ai lu, 2004

dort. Les lamas tibétains pratiqueraient couramment le voyage astral conscient. »

EMI, Brésil, Kardec, Inde, Tibet, bouddhisme. Des zones se dessinaient à la manière des cartes conceptuelles.

Le lendemain de cette nouvelle veillée sur mes recherches, je décidai de consacrer la journée à visiter Ouro Preto. J'avais vu les églises de loin et connaissais mal la ville. Lors de mon premier séjour, la pluie m'avait découragé de marcher et il est difficile de la parcourir autrement qu'à pied tant il y a de choses à voir et tant les rues sont étroites, sinueuses et pentues.

Ouro Preto est une ville coloniale située sur plusieurs collines. Et sur ses hauteurs, comme si elles avaient été créées pour ça, il y a des églises. Lorsque leurs cloches sonnèrent, à plusieurs reprises, j'eus l'impression d'un jeu de cache-cache. Je cherchai à identifier d'où venaient les tintements et sitôt que je crus y être parvenu, ça sonnait à un autre endroit. Les églises se dressaient fièrement pareilles, avec leurs façades blanches aux bords bruns et leurs deux clochers ; elles n'étaient jamais pourtant identiques et même parfois très différentes au deuxième regard. Il y en avait avec des angles ronds et d'autres carrément rectangulaires. Je voulais les visiter toutes. Mon Lonely Planet m'avertit, qu'avec les chapelles, il y en avait au moins vingt. C'était beaucoup pour un incroyant. J'avais hérité de mon père le plaisir d'entrer dans les églises en dehors des heures de messe. J'en saisissais la spiritualité, mais trouvais que les cérémonies catholiques leur enlevaient leur charme. Je devais ensuite développer une troisième forme de visite des églises : le recueillement, la méditation dans le silence sacré.

Je traversai la place Tiradentes, où la statue du héros occupait le centre. Située en son point le plus haut, elle est le véritable centre de la ville. Je m'attardai surtout à l'Eglise São Francisco. Le ciel bleu d'Ouro Preto la faisait briller sur son parvis. La lumière se faisait ocre en caressant ses murs. Ses formes rondes ajoutaient à la douceur de la vision. Ce que je lis sur mon guide en franchissant l'entrée me fit sursauter et donna immédiatement une aura de mystère au lieu. Le chapitre consacré à l'église disait que le dessin du portail, le pupitre, le toit de la chapelle principale étaient l'œuvre d'Antônio Francisco Lisboa. Je me souvenais bien de ce nom, qui avait été cité plusieurs fois la veille : c'était l'auteur supposé de la statuette du livre A paixão de Tiradentes, plus connu sous le nom de Aleijadinho. La substitution des formes carrées des tours par des courbes était aussi une innovation du cru de l'artiste, comme le haut de la face principale en forme de pyramide gothique et le frontispice dentelé de pierre.

Le soir, l'avant-veille de mon départ, je dînais avec Valentine et Enrique au café Geraes. J'acceptai volontiers une caipirinha²⁸ au bar avant d'entamer le repas. J'aurais peut-être mal à la tête mais c'était irrésistiblement bon. Je commandai un saumon à la sauce fruit de la passion qui s'avéra fondant tandis que mes compagnons choisissaient un bacalhau à nata²⁹, un plat portugais prévu pour deux. Ils optèrent pour une bière, ce qui aurait été mal perçu en France mais bien en accord avec les plats choisis et plus sûr, étant donné le faible rapport qualité-prix des vins que l'on trouve au Brésil, comme au Pérou d'ailleurs. Je narrai ma fascination pour la ville.

- Je n'en avais rien vu lors de ma première visite. Merci, Valentine, de m'avoir donné l'occasion de revenir.

_

²⁹ Morue à la crème.

²⁸ Boisson apéritive brésilienne composée de cachaça (l'autre distillation de la canne à sucre), de citrons verts, de glaçons et de sucre. C'est délicieux !

- Attention à ne pas en tomber amoureux comme ta tante et de ne plus pouvoir en partir, dit Enrique.
- Pas de problème, jamais je ne laisserais Lima pour une autre ville.
- C'est marrant. Je n'ai jamais entendu dire que c'était une belle ville.
- Et bien, que ceux qui ne l'aiment pas la laissent à ceux qui l'apprécient.
- Qu'est-ce que tu aimes à Lima ? demanda Valentine.
- Tout, en fait.
- Comment ça tout, ce n'est pas un peu exagéré?
- J'ai dit « tout » sans même y réfléchir. Ce doit être sincère. J'aime qu'elle soit face à l'océan. Les quartiers de Barranco et de Miraflores où tu peux marcher le long des falaises avec la mer en contre-bas. J'aime la valse continue des vieux bus et des *colectivos* bariolés. J'aime l'espagnol que parlent les Péruviens. J'aime les odeurs de bois des balcons du centre-ville. J'aime voir les vendeuses d'*emolientes* avec leurs vieilles carioles. Et j'aime même les odeurs de pisse et de nourriture qui imprègnent la ville. Et j'aime le fait qu'il n'y pleuve jamais.

Enrique hocha la tête:

- Je n'ai pas tout compris mais c'est tout de même convaincant.
- Il y a fort à parier que ce soit aussi exotique pour vous, les Brésiliens, que si on vous envoyait au fin fond de l'Afrique. Mais c'est quand même l'Amérique du sud.
- Ah, l'union de l'Amérique du sud, soupira la tante Valentine. On en est bien loin, en tout cas vu de ce côté du sous-continent.

- Parlez-moi tous les deux d'Aleijadinho. C'est un des personnages importants de votre livre mais il a été esquivé par Tiradentes dans votre présentation à la Librairie. C'était un personnage extraordinaire, non? Et tout d'abord un artiste hors du commun. J'ai beaucoup aimé l'Eglise São Francisco. D'ailleurs, j'ai envie d'y refaire un tour demain avant de partir. Qui était vraiment Aleijadinho et quel rôle il a joué dans l'Inconfidência?
- Oh, toi, tu n'as pas lu notre livre.
- Je n'ai pas encore eu le temps de le lire en entier, non. Mais ce sera un plaisir de le faire dans l'avion.
- Je suis heureuse que tu aies aimé l'Eglise São Francisco. Germain Bazin dit, à propos du retable et de l'ensemble de la chapelle principale, que c'est surprenant que la plus belle réalisation du rococo portugais ait eu lieu ici dans la colonie et qu'on la doive à un métis.
- Qui est ce Germain Bazin?
- Le conservateur du Louvre qui a fait connaître Aleijadinho en France.
- Et dis-moi, le surnom de l'artiste : ce n'est pas vraiment un diminutif, n'est-ce pas ?
- Non. C'est un jeu de mots assez cruel en fait. Il s'appelait Francisco Lisboa. « Aleijadinho », ça veut dire « petit infirme ». On comprend qu'il se soit caché du regard des gens. On dit qu'il travaillait sous une bâche pour ne pas qu'on le voie. Et qu'il arrivait très tôt le matin et repartait tard le soir à l'heure où Ouro Preto dormait. Quand il ne pouvait éviter les curieux, il accélérait l'allure de son cheval. A partir de la fin des années 1770, au moment où sa maladie

s'est complètement déclarée, on n'a plus vu d'Aleijadinho qu'une grande cape. Il était tombé malade. Certains disent qu'il avait trop profité des affaires du sexe et contracté une maladie. D'autres parlent d'une forme aiguë de rhumatisme ou de la lèpre ou d'une autre maladie dont je ne me souviens pas. Il n'y pas encore de consensus sur le sujet. Sais-tu qu'il devait marcher sur les genoux et que les doigts lui faisaient si mal qu'il se les est lui-même coupés ?

- Dans notre livre, dit Enrique, nous avons imaginé que Francisco Lisboa donnait refuge à Teresa, l'épouse de Tiradentes et à leur fille, après son exécution.
- En réalité, c'est une supposition qui est vraisemblable. Aleijadinho est avec Tiradentes une des très grandes figures historiques du Brésil. Et ils ont vécu à la même époque, au même endroit. Il est peu probable que Francisco Lisboa n'ait rien su de la préparation du soulèvement. D'autre part, il a survécu plus de 20 ans à l'écrasement de l'Inconfidência. Il avait environ 60 ans au moment de l'exécution de Tiradentes, en 1792, et handicapé, malade, il a vécu jusqu'à plus de quatre-vingts ans. En 1796, il a reçu une commande de très grande importance, la réalisation de sculptures de la Voie Sacrée et des Prophètes dans la ville mineira de Congonhas. Les 12 prophètes, postés devant l'Eglise, elle-même en haut d'une colline d'une ville qui par ailleurs ne vaut pas la peine d'être visitée, sont impressionnants. On a dit que sous la représentation de ces prophètes, Francisco Lisboa avait peut-être voulu incarner les principaux personnages de l'Inconfidência. Dans notre livre, on a repris cette hypothèse et on est allés plus loin.

- On a imaginé, enchaîna Enrique les yeux brillants, qu'Aleijadinho avait déposé à l'intérieur des statues de l'or qui appartenait aux Inconfidentes, pour le soustraire aux Portugais.
- Et cela paraît tellement convaincant que la dernière fois que j'y suis allée, dit Valentine, j'ai cherché les orifices qui me permettraient de voir quelque chose à l'intérieur de ces statues. Et c'est pour cela aussi que nous avons donné une autre fin à la version brésilienne qu'à la française.
- Nous ne voulions pas que des lecteurs illuminés aillent casser les statues à la recherche de trésors.

Le dernier jour de mon séjour, Enrique me proposa de m'amener à Belo Horizonte. C'était un samedi mais Valentine ne pouvait pas nous accompagner. Elle avait une réunion au Musée de l'Inconfidência. Je me demandais bien avec qui mais comme elle aimait exagérément se donner des airs de mystère, je décidai de ne pas lui laisser ce plaisir.

- Le samedi matin, parfois, je me rends dans un centre spirite, me dit Enrique. J'ai pensé que ça t'intéresserait pour tes recherches.

Décidément, ce garçon n'était pas commun. Nous partîmes avec la vieille Coccinelle de Valentine. Elle reprit ses pétarades, une fois qu'on lui eût extrait sa housse dans le garage poussiéreux, mais démarra. Enrique la conduisit d'une main de maître. Sans doute avait-il l'habitude de l'emprunter. L'Union spirite mineira se trouvait dans une grande avenue au centre de la ville. Belo Horizonte, la capitale du grand état de Minas Gerais, avait bien moins de cachet qu'Ouro Preto. Nous trouvâmes facilement à nous garer, ce qui me fit penser qu'il y avait peu de monde. Je me trompais. Il régnait une grande activité derrière la porte de la

maison blanche et bleue. Quelques stands qui vendaient apparemment des habits et différentes babioles étaient fréquentés par des gens de tous âges. Lorsque nous nous assîmes pour boire un mauvais café sur une table en formica, je pus constater qu'ils étaient tous de la classe moyenne plutôt modeste. Un quart d'heure avant la séance, nous nous introduisîmes dans la queue, à l'étage inférieur. Elle fut vite dissoute par un hôte extrêmement courtois qui nous indiqua des chaises dans une grande salle. L'ordre était parfait, le silence complet comme le demandait un banner kitsch aux côtés d'un pupitre derrière lequel une quinquagénaire attendait. Une dame de la même génération, blonde décolorée, la rejoignit bientôt. C'était la locutrice. Elle saisit le micro et, aidée de L'évangile selon le spiritisme, comme l'annonçait le petit papier distribué à l'entrée, commença à parler de la parabole « Il faut rendre à César ce qui lui appartient ». Je m'étonnai que, pendant les cinq minutes que dura son apostrophe, il n'y ait pas de prosélytisme, plutôt des commentaires frappés de bon sens et applicables à la vie quotidienne. C'était d'ailleurs tellement clair que je n'eus pas besoin de traduction pour la comprendre. Elle y mêla un peu de politique. Il y avait des élections au Brésil, m'expliqua ensuite Enrique. Lorsque l'allocution se termina, nous fûmes invités à recevoir une passe. Il serait facile de s'étonner que les spirites aient besoin de faire des passes pour vivre... Mais il s'agissait d'une imposition des mains. J'étais curieux. L'ordre continua de régner. Nous repartîmes dans une file indienne encore plus performante qu'à l'entrée. Après avoir patienté quelques minutes dans un couloir, on nous fit rentrer par grappes de sept dans une autre grande salle. On dut s'asseoir chacun sur une chaise et la personne qui nous faisait face passa ses mains autour de notre visage. Derrière elles, et à nos côtés, il y avait à chaque fois deux personnes assises sur des chaises identiques aux nôtres. Ma vis-à-vis termina par « Merci à Dieu ». J'étais prêt à quitter les lieux mais on me retint. Il y avait une autre salle, une autre imposition. Je ne vis pas grande différence et je crois bien que cela se termina aussi par un remerciement divin.

Ainsi parés, nous nous retrouvâmes dans l'avenue. Pas plus de 45 minutes s'étaient écoulées. Je dis à Enrique que j'avais senti une énergie pendant ces « passes », que j'aurais appelées « tours de passe-passe » il n'y avait pas si longtemps. Je ne sais pas exactement pourquoi je déclarai cela, sans vraiment y penser et sans être sûr d'avoir ressenti quelque chose.

Ce terme de passes était nouveau pour moi. Je lus plus tard de quoi il s'agissait. Un centre spirite français s'exprimait sur la question : « les passes sont des transmissions d'une force psychique et spirituelle, dispensant tout contact physique »³⁰. J'approfondis quelque peu jusqu'à buter sur le terme « périsprit » : « du point de vue technique, la passe est une action orientée de certains fluides. Son application se fait de périsprit à périsprit. ». Je compris que cela désignait un corps intermédiaire entre le physique et le spirituel. C'était un mot inventé par Allan Kardec. Je lus, pour la première fois, je crois, et cela devait prendre de l'importance ensuite dans mes recherches, l'expression « fluide universel ». Il était qualifié d'« élément primitif du corps charnel et du périsprit, qui n'en sont que des transformations ». Ce fluide intervenait dans les passes, selon les principes spirites, et pouvait être administré par un être vivant ou « désincarné », qui était donc passé de l'autre côté. Son énergie, sa volonté pouvaient décupler l'effet de la passe. Il n'apparaissait pas très clairement si ce fluide avait une influence à la fois sur l'esprit et sur le

_

³⁰ Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006, http://www.spiritisme.net/

corps. Peut-être les deux se confondaient-ils ? Je devais être confronté de manière forte à cette question plus tard. J'en reparlerai.

Quelques jours après mon retour à Lima, je repris l'avion, cette fois en direction de la France. Il fallait bien l'avouer, pour un voyage moins joyeux que le précédent.

Chaque fois qu'en hiver j'arrivais à Roissy, je retrouvais une sensation de froide étrangeté. Tout d'abord le passage par la passerelle-tube, collée à la porte de l'avion comme si elle allait aspirer son contenu. C'était encore un sas, un moment intermédiaire entre le pays qu'on avait laissé en été et celui qu'on retrouvait en hiver. Les longs pas dans les couloirs, les attentes diverses puis, après la récupération des bagages, une descente vers la gare. Le froid et la fatigue s'installaient véritablement sur le quai, avant que le point tout au loin dans le tunnel se transforme en un long TGV dans lequel je pourrais dormir.

Avant de monter dans le train, j'avais eu ma sœur au téléphone. Elle m'attendait au parking de la gare. Je transbahutais mes lourds bagages devant le seul ascenseur qui montait du quai au parking. Dès qu'elle me vit apparaître, Cleo se précipita et voulut prendre toutes les valises. Comme c'était une femme d'habitude, et qu'elle n'avait pas celle de descendre jusqu'au quai, elle ne l'avait pas fait. D'ailleurs, ce n'est pas autorisé, Jim, tu sais bien. Cleo avait une vie bien rangée, chez maman. Sa vie était pourtant une énigme. Jolie et d'un tempérament sociable, dans sa jeunesse, elle attirait tous les regards. A quarante et un ans, elle était serveuse dans un bar de la ville. Des serveuses qui avaient fait khâgne, il n'y en avait pas beaucoup... A 20 ans, enceinte, elle avait brusquement arrêté ses études, au désespoir de nos parents qui, à vrai dire, avaient plus

confiance en son avenir qu'au mien. Le père de l'enfant, un étudiant insouciant, voulait bien le reconnaître mais Cleo finit par découvrir que ledit étudiant insouciant était déjà marié. Sa dépression dura quelques années pendant lesquelles papa eut le temps de mourir d'un cancer. Cleo et maman s'installaient, sans le savoir, pour un long temps de vie commune. J'eus plus de plaisir à revoir ma frêle mère, toujours dynamique, que ma sœur de plus en plus pétrie de principes. Comment une jeune fille brillante avait-elle pu devenir aussi conformiste et inintéressante avec l'âge ? Quel type de dépression avait pu la conduire à se satisfaire d'un emploi qui, conjugué avec la télévision, l'avait abêtie et l'amenait à ne parler que de banalités. Cette attitude avait-elle influencé les écarts de son fils ou avait-elle été renforcée par les difficultés qu'elle rencontrait avec lui ? Elle m'avait à peine interrogé sur ma vie à Lima pendant le trajet, comme si c'était totalement inaccessible pour elle.

Notre mère, en revanche, vieillissait bien. Elle avait toujours ce regard un peu distant et ironique qui me plaisait. Malgré l'amour qu'elle lui portait, elle ne se faisait aucune illusion sur son petit-fils.

- Tu sais, depuis qu'il ne vit plus avec nous, il ne nous appelle pas souvent, Sergio. Et quand on l'appelle, en général, il ne répond pas. Dimanche dernier, j'ai pu lui parler mais il m'a dit « Pardon mémé, je suis occupé, est-ce que tu peux me rappeler plus tard ? ».
- Peut-être qu'un jour, il va changer, dis-je peu convaincu.
- Peut-être oui, répondit maman, fataliste. Je voudrais que tu saches tout de même, même si ta sœur croit qu'elle me cache les choses, que je suis parfaitement au courant qu'il a une nouvelle fois perdu son emploi.

D'un commun et tacite accord, nous changeâmes de sujet et passâmes à la tante Valentine et au voyage à Ouro Preto. Ma mère savait qu'elle avait publié un livre. Elles se parlaient régulièrement. Il n'y avait pas entre elles ce décalage qui s'accentuait au fil des années entre Cleo et moi. Elle était fière et se montra curieuse de tous les détails du lancement. Il était 22H quand nous commençâmes à en parler. Cleo était partie se coucher. Visiblement, l'Inconfidência lui donnait sommeil. Je décrivis par le menu la ville d'Ouro Preto.

- Quand vas-tu te décider à y aller, maman ?
- Je suis beaucoup trop vieille pour cela. Mais je sais à quoi ressemble la ville. Ta sœur m'a montré des photos et même une vidéo sur Internet. Ça a l'air charmant mais trop en pente pour une vieille dame comme moi. Et tu sais, à mon âge, on voyage sur place, avec les pensées, et bien plus que tu ne crois.

C'est vrai, la vieillesse prépare à la mort, la fait plus douce. Plus je vieillissais, plus je la voyais comme une piqûre anesthésique avec le grand effacement.

J'en vins à raconter à ma mère la rencontre énigmatique avec la grande blonde, Amélie, au moment du lancement. Est-ce qu'elle croyait à ces choses-là?

- On va dire qu'il ne faut pas en écarter l'hypothèse, dit-elle.
- J'aime bien cette position scientifique.
- Tout n'est pas aussi simple que les matérialistes le croient. Il suffit de bien observer autour de soi. Maintenant que des individus soient réincarnés, je ne sais pas. Je ne crois pas en avoir vu en tout cas. Moi, mes soupçons sont basés sur le soin du feu. Ton grand-père avait un collègue de travail qui soignait par le feu; je crois que je ne

te l'ai jamais raconté. Et j'en ai vu les résultats. Quand ta grandmère se brûlait avec ses fourneaux, il le prévenait et elle guérissait. Il faisait ses soins à distance. Le plus impressionnant c'est le jour où ton oncle s'est brûlé la main. Il avait fabriqué une sorte de fusée. A l'époque, on ne trouvait pas facilement des pétards comme maintenant. Il était terrible quand il était jeune. Avant qu'il ne l'allume, elle a commencé à se consumer. J'étais avec lui. Comme il ne voulait pas être repéré et qu'il voulait éteindre le feu, il a essayé avec la main. Il s'est brûlé au deuxième degré. Malgré sa douleur, il m'a interdit d'en parler à papa et à maman. Il avait encore plus peur de la réaction de ton grand-père. J'ai fini par le dire à maman dans son dos. Elle-aussi, elle savait que ton grand-père punirait sévèrement ton oncle. Elle est allée voir son collègue de travail sans lui dire. Elle a inventé je ne sais quoi pour que papa n'en sache rien. Elle m'a dit après qu'elle avait montré une photo de ton oncle au guérisseur et lui avait décrit. Il disait qu'il fallait qu'il puisse penser précisément à la personne. Ton oncle nous a raconté qu'il a senti brusquement qu'il avait moins mal. Ce devait être au moment où ce monsieur commençait ses soins. Et le lendemain, il n'y avait plus aucune trace.

Malgré la fatigue du décalage horaire, avant de m'endormir et comme à l'habitude, je fis des recherches sur mon portable. Cette histoire de feu se déclinait en « enlever le feu » « couper le feu ». Il était beaucoup question de grands-mères et de don qui se transmet à travers les générations. Un guérisseur dont le nom semblait entouré d'une aura, Serge-Léon Alalouf,

était l'auteur du livre Des mains qui guérissent³¹. J'essaierais de le trouver le lendemain. Il fallait revenir au papier, même si Internet était le lieu des trouvailles. Je m'étonnai d'y lire les prières de ceux qui soignaient le feu. Les forums en ligne les donnaient comme des recettes de cuisine, avec leurs modalités d'application : il y avait le soin par approximation des mains et à distance. « Restez au-dessus de la brûlure. Lorsque vous avez la sensation d'un froid bienfaisant, retirez vos mains. Puis passez-les sous l'eau froide pour évacuer ce que vous avez capté ». A distance, le guérisseur ne semblait avoir besoin que du prénom et de l'adresse du souffrant. Même pas la photo dont avait parlé ma mère.

Les prières étaient clairement d'obédience catholique : Saint Laurent était souvent invoqué ainsi que le Christ, et même Judas. Les instances de l'audelà validaient-elles les fautes d'orthographe dans ces prières retranscrites sur les forums ? Moi définitivement, non. Avant d'éteindre mon ordinateur, plus fatigué par les horreurs orthographiques que par ma longue journée, je lus encore qu'on enlevait le feu par le souffle combiné aux prières.

Je ne trouvai pas le sommeil tout de suite. Cette rhétorique catholique était à sa place dans un combat contre le feu. Et Judas également évoquait les enfers. Mais ces histoires n'existaient-elles pas avant le christianisme ? Sans doute et d'autant plus que pendant l'Antiquité, la médecine n'était pas d'un très grand secours. La symbolique catholique s'en était emparée dans l'Europe latine.

Dans ma recherche de traces objectives des phénomènes paranormaux, je pensais aux soins du feu au regard des Expériences de Mort Imminente. J'accordais du crédit au témoignage de ma mère. En outre, il était

-

³¹ Robert Laffont, 1974

scientifiquement difficile, voire, disons-le, impossible, d'imaginer que toutes les personnes qui avaient vu des brûlures guérir ou qui l'avaient vécu, mentaient ou étaient victimes d'hallucinations. C'était palpable, tangible alors que les EMI étaient une expérience individuelle. Il y avait aussi un point commun entre ces expériences qui donnait du crédit aux deux : elles touchaient au collectif, si l'on en croyait les statistiques des gens concernés. Elles étaient donc toutes deux scientifiques.

On entre au cimetière du Père Lachaise par le 16 de la rue du repos. Cela va de soi. On dit que le meilleur moment pour le visiter est l'automne. Les feuilles qui tombent sont emportées par le vent des allées dans une atmosphère de fin de vie. Le silence est interrompu par les froissements des pas des visiteurs. On dirait des passants d'une cité tant l'espace est grand. Les 44 hectares prennent des odeurs d'humus et de sous-bois le mois d'octobre venant. Des corbeaux, peut-être de grosses corneilles, y rythment la vie sonore par leurs croassements. Ils ne sauraient manquer. Lorsque je m'y rendis, en ce début janvier, après deux semaines passées chez ma mère, le cimetière était baigné de lumière. C'était une de ces journées où on croit trop tôt que l'hiver a été vaincu. Les corbeaux avaient momentanément battu retraite. Des chats les avaient remplacés, qui s'étiraient paresseusement sur des plaques de ciment et des pierres rendues chaudes. Le soleil inondait les lieux sans que les arbres dénudés ne puissent l'en empêcher. Comme il n'est jamais mordant en cette saison, plusieurs visiteurs prenaient leur temps. Ils flânaient, comme dans un parc, engourdis dans leurs pensées.

Je les croisai et sentis une sorte de symbiose avec eux. C'était la première fois que je pénétrais dans le lieu. Je m'en étais étonné moi-même.

Comment un professeur d'histoire avait-il pu l'ignorer jusque-là? Je n'avais pas vécu longtemps en France, il est vrai. Mais, surtout, la mort ne m'intéressait pas. Je menais d'autres batailles.

J'avais traversé Paris en bus de l'ouest vers l'est. C'était moins pratique que le métro mais je ne voulais perdre une minute de mes retrouvailles avec la ville. La ligne 69 m'avait mené à Roquette-Père Lachaise. J'avais marché sur le Boulevard de Ménilmontant. J'avais pris un plan à l'entrée, cadeau de la mairie de Paris, que je consultai comme un objet de curiosité. Je lus qu'on ne pouvait y pique-niquer et qu'il était interdit d'y pénétrer avec des bouteilles d'alcool. Cela disait assez que le lieu recevait des curieux et des touristes, sans doute même des habitués. Je songeai au cimetière de Villa El Salvador, à Lima, et à l'époque où je faisais ma recherche sur le Sentier Lumineux. Les cholos, ou les serranos³², comme les appelait quelque peu péjorativement la population blanche, allaient déjeuner sur les tombes le jour de la Fête des morts. Ils s'endimanchaient et amenaient près de leurs défunts des plats que ceux-ci avaient aimés. Drôle de coutume, peut-être, mais tout dépend d'où on l'observe.

La première page du plan, ornée d'un caveau qui rappelait les courbes du style manuélin du Portugal, sur un beau fond bordeaux, annonçait les «sépultures les plus demandées ». Je parcourus les noms, comme on cherche ceux de familiers dans une liste de disparus. Balzac retint mon attention le premier. Je savais qu'il était là mais je pensai à son personnage Rastignac qui, justement, sur la colline qui était actuellement le Père Lachaise, à la fin du Père Goriot, disait, contemplant Paris : « A nous deux maintenant !». Je devais passer au cours de ma visite devant sa tombe, petite mais toute en hauteur avec son buste qui la surplombe.

_

³² Littéralement les habitants de la montagne ("sierra").

Après avoir enterré le Père Goriot au Père Lachaise, Balzac s'était retrouvé au-dessus de Paris, comme Rastignac. Je pus me rappeler qu'il était mort jeune, en tout cas pour les canons du 21e siècle. Il avait 51 ans. On disait qu'il avait tellement écrit qu'il confondait, au moment de son décès, la réalité et la fiction. Il appela Horace Bianchon, le médecin de la Comédie humaine, au moment de son agonie. Mais délirait-il vraiment ? Certains de ses personnages sont plus que des personnages. Ils vont et viennent, réapparaissent dans toute son œuvre et la vie n'est-elle pas une comédie humaine ?

Le guide ajouta à l'histoire un détail intéressant. Victor Hugo prononça l'oraison funèbre de son collègue de plume et il pleuvait tant, le jour de ses obsèques, qu'il glissa au bord de la fosse et se retrouva assis sur le cercueil.

Je fus surpris de lire le nom de Miguel Angel Asturias aux côtés alphabétiques de Balzac. Que faisait là l'écrivain guatémaltèque ? Je n'eus pas la réponse avec le guide, qui, un peu plus tard, me montra sa tombe. Elle ne manquait pas d'originalité. La stèle était un totem maya.

Au début de la visite, après l'entrée par la rue du Repos, le guide m'expliqua – j'étais son seul client - que l'allée principale se trouvait à quelques pas. C'était là qu'étaient enterrées les célébrités. On pouvait l'éviter, toutefois, ajouta-t-il avec une ironie que je jugeai qu'il valait mieux réserver à un public français, car les célébrités n'en étaient parfois plus. Difficile de s'assurer de l'éternité. Et moi qui prétendais en toucher les bords avec mes recherches...

Au milieu du cimetière, je repérai quelques chemins aux noms chatoyants que j'avais identifiés sur le plan : chemin Monvoisin, chemin du Dragon, chemin du Coq, chemin des Chèvres ou le bien nommé Chemin du Père éternel. Et pendant que je marchais sur ces couches de morts, les nouveaux remplaçant les anciens dans un mouvement continu, je me demandais ce que faisaient ces défunts. Qu'étaient devenues toutes ces vies ? Que ce soit pour les athées, les catholiques ou les spirites, il n'y avait rien sous ce cimetière. De la poussière, des dépouilles, des carcasses. Ceux du dessus étaient là pour se souvenir. Le lieu était pour eux, pas pour ceux d'en dessous. Le monde immatériel, dont parlaient les religieux, était-il moins tangible que cet amas de dépouilles ? La mort, ce seul destin commun de l'humanité. Même la science n'y pouvait rien. L'art, peut-être, la faisait oublier un moment ou la sublimait...

J'avais réservé le guide par Internet. J'avais franchi la Porte du repos et il m'attendait. La première tombe devant laquelle il s'arrêta était celle d'Héloïse et Abélard. Le romantisme était bien en accord avec le lieu. Abélard tombant amoureux dans les premières années du 12e siècle de son élève Héloïse, qui enfanta bientôt Astrolabe. Les deux embrassant ensuite la vie monastique et Abélard devenant un important prêtre clunisien. Cette histoire ne pouvait qu'être contée au 19e siècle. C'était en 1817 que le beau monument abritant les deux gisants les représentant avait été construit et que leurs restes mortuaires avaient été transférés au Père Lachaise. Abélard et Héloïse y apparaissaient sous des traits fins. Intemporels et asexuels, le premier ayant été émasculé sous l'ordre de l'oncle d'Héloïse.

La tombe de Chopin avait une dédicace simple et informelle. Le « A Fred Chopin » le rendait familier. Ce qui le rapprochait également du présent dans mon esprit était le fait que sa tombe était régulièrement fleurie par des Polonais de passage à Paris. J'ignorais que le cœur du compositeur avait été, selon ses vœux, transporté à l'Eglise Sainte-Croix de Varsovie.

Mort à 39 ans, Liszt aurait dit de lui : « Chopin est [a] passé parmi nous comme un fantôme ».

Comme j'avais eu le temps de dire au guide que je résidais en Amérique du sud, il me signala, devant la tombe d'Auguste Comte, qu'elle était très prisée et entretenue par des Brésiliens, comme celle d'Allan Kardec, que je pourrais voir également. Je ne lui dis pas qu'elle était mon objectif principal. Je le laissai déclarer ce que je savais pertinemment, que la devise du positivisme « ordre et progrès » ornait le drapeau brésilien. J'aurais pu ajouter que la maison de Clothilde de Vaux, son grand amour, avait été achetée par l'Eglise positiviste du Brésil au début du siècle mais je ne m'étais pas présenté comme un historien. En attendant, le guide m'expliquait que l'inscription « A Auguste Comte et ses trois anges » se référait justement à Clothilde, à sa mère et sa jeune bonne qu'il considérait comme son enfant adoptive. A priori, tout séparait l'athée, adepte de la religion humaniste, et le créateur du spiritisme. J'avais depuis longtemps une faiblesse pour l'incroyant qui avait tant fait pour la diffusion de la raison scientifique. Ils n'étaient cependant pas des quasiexacts contemporains pour rien. Hippolyte Léon Denizard Rivail, dit Allan également une vision scientifique Kardec, avait et fortement expérimentale influencée par le Positivisme, comme je le savais depuis ma première visite au Brésil.

Pour l'heure, je relevai la tête lorsque le guide déclara que le cimetière était au cœur de la société positiviste puisqu'il était utile de s'attacher à des objets matériels pour mieux évoquer les morts. J'étais bien d'accord : c'était une mise en scène pour les vivants et pas pour les défunts. Je le suis encore.

Le guide me montra ensuite le caveau des Raspail, sis au rond-point Casimir Périer. J'avais entendu parler de François-Vincent Raspail, qui avait donné son nom à un boulevard parisien. C'était un scientifique et un homme politique, en ce dix-neuvième siècle où la science venait se mêler de tout, en cette période de soif et de foi dans le progrès. Quand je fus suffisamment près du caveau, je vis une statue, couverte d'un linceul, dont le bras droit était agrippé à la fenêtre supérieure du monument. Le linceul couvrait même le visage et on ne savait pas si le spectre était censé rentrer ou sortir du caveau.

- On dit que ce linceul, expliqua le guide, représente l'épouse de François-Vincent Raspail, décédée pendant que son mari était emprisonné. C'est à un soupirail que sa main est accrochée. Le mot est plein de sens. C'était un ardent républicain et il a eu de nombreux déboires judiciaires pour s'être opposé au pouvoir royal.
- Au moins il ne s'est pas retrouvé pendu, comme le Tiradentes de l'histoire brésilienne, dis-je, comme pour moi-même. C'est sa femme qui se retrouve pendue à son caveau...
- Sa femme, qui s'appelait Henriette Troussot, se trouve aussi à l'intérieur du caveau, rassurez-vous. Mais qui était ce Tiradentes ?
- Un homme, scientifique lui aussi d'ailleurs car dentiste à ses heures,
 qui au XVIIIe siècle, mena une rébellion, au Brésil, contre la
 Couronne portugaise.

Alphonse Daudet était séparé de La Fontaine par le Chemin qui porte les deux noms de Molière et du fabuliste. Est-ce que l'écrivain était condamné comme le révérend Balaguère de son conte Les trois messes basses à dire éternellement des messes, pour avoir expédié, par gourmandise, celles de Noël? Rien qu'à me souvenir de ce récit qui

sentait bon le midi de la France, j'avais l'impression d'entendre l'auteur me parler avec l'accent méridional. Son fils, Léon Daudet, était beaucoup moins drôle, bien qu'il avait une réputation de bon-vivant et de truculence : le fait qu'il soit monarchiste, de surcroit antisémite et admirateur de Mussolini, pour moi, primait.

Bien sûr, La Fontaine était aussi un « fabuleux conteur ». Son voisinage ne devait pas gêner le bon Daudet. Le guide raconta que le fabuliste avait luimême rédigé son épitaphe³³, qui put lui être apposée après qu'il fut pris de faiblesse, en 1695, s'en revenant de l'Académie Française. On dit qu'en faisant sa toilette mortuaire on trouva sur lui un cilice, un tissu rugueux destiné à provoquer les douleurs de la pénitence. Chose étrange : son confesseur ne le lui avait pas prescrit. La dépouille de La Fontaine avait été transférée en 1814 au Père Lachaise, ainsi que celle de Molière. Il s'agissait, en y enterrant des célébrités, de faire une opération de communication. Et cela marcha : les Parisiens, du 19e siècle, qui trouvaient que le Père Lachaise était bien loin, eurent soudain envie d'y reposer.

Les deux heures de visite furent agréables mais je me réjouis, vers 13H, de me retrouver seul. Près de la tombe du général Hugo, le père de l'écrivain, à l'endroit où mon guide m'avait laissé, je sortis discrètement mon sandwich au thon-mayonnaise de mon sac à dos. Le pique-nique était bien indiqué interdit mais il n'y avait pas âme qui vive, si on peut dire. Appuyé sur un petit mur, tous mes sens étaient aiguisés par d'agréables perspectives : le goût du pain parisien et le délicieux mélange du thon et

-

³³ Jean s'en alla comme il était venu, Mangea le fonds avec le revenu, Tint les trésors chose peu nécessaire. Quant à son temps, bien le sut dispenser : Deux parts en fit, dont il soulait passer L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

de la mayonnaise, la vue sur le Chemin du Dragon où, au milieu des tombes, les arbres qui dénouaient leurs branches en attente de la frondaison et le soleil qui léchait les pierres, l'odeur d'humidité et de bois et l'ouïe qui n'avait qu'à s'intéresser au silence. Je ne perçus pas immédiatement qu'on me frôlait le pantalon. Lorsque je m'en rendis compte, le chat qui s'était approché pour partager mon repas s'éloigna d'un pas majestueux et peu impressionné. Je l'avais aperçu quelques minutes auparavant, qui dormait sur une pierre tombale. La pierre était un excellent élément pour garder la chaleur en cette journée d'hiver ensoleillé. Les chats savaient ne pas manquer ces lieux où ils pouvaient s'étirer en toute jouissance. Y avait-il des secrets que cet animal, ou ses compagnons, connaissaient? Allons, le cimetière devait, la nuit, être identique à ce qu'il était le jour. Bien sûr, l'obscurité le rendait nécessairement plus étrange. Il était d'ailleurs noir et blanc, comme le jour et la nuit. Ces hôtes félins, qui se prélassaient le jour, devaient circuler la nuit dans ses moindres recoins. Silencieux, agiles, capables de voir dans l'obscurité, ils étaient parfaitement adaptés. Quelques années plus tard, un médium, dont je reparlerai, me dit qu'il avait eu la révélation du rôle des animaux. Ils étaient les liens entre les hommes et la terre, comme l'inspirait leur position rampante. L'explication me parut convaincante. Au Père Lachaise, ma dernière pensée consacrée aux chats me ramena en mémoire une mention sur un site que j'avais parcouru pour préparer ma visite. Il disait que les anciens rites païens voulaient qu'on sacrifiât un homme à l'ouverture d'un nouveau cimetière. Il en devenait ainsi le gardien. Et il racontait aussi que le spectre que l'on voyait le plus au Père-Lachaise était un chat roux d'une taille anormalement grande.

Vers 13H30, je débouchai sur l'avenue de Saint Morys. Je fus stoppé par une femme qui passa devant moi, sans s'arrêter ni me regarder. C'était une vieille dame. Son accoutrement était surprenant. Elle était habillée d'une robe en dentelle qui semblait venir du 19e siècle. Elle portait également un voile.

- Excusez-moi madame, dis-je d'une voix forte, espérant la voir d'un peu plus près.

C'était comme si elle n'avait rien entendu. Elle continua d'avancer lentement sans esquisser le moindre geste de se retourner. Je fus tenté un moment de la suivre puis je me dis qu'il devait y avoir beaucoup d'excentriques comme elle au Père-Lachaise.

Et puis, je n'étais plus très loin de la tombe que je cherchais et que j'avais voulu voir seul. Comme me l'avait dit la libraire d'Ouro Preto, de nombreux visiteurs venaient là. Il n'y en avait pas en ce tout début d'après-midi mais la sépulture était fleurie. Elle paraissait kitsch au milieu de ces belles pierres. C'était bien un dolmen, commandé par Kardec luimême. Avant de repartir à Paris, et après m'être informé sur Internet, j'avais acheté Le livre des esprits, que j'avais commencé à lire dans le train. La préface était rédigée par le Conseil spirite international. J'avais lu qu'Hippolyte Léon Denizard Rivail était devenu Allan Kardec après que, lors d'une séance de spiritisme, un esprit était entré en contact avec l'assemblée, disant qu'il le connaissait, qu'il avait été druide au temps de l'Antiquité celtique. Au-dessus du laid dolmen, je lus une phrase : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la Loi ».

Je sortis un papier sur lequel il y avait un condensé de ce que j'avais trouvé sur la mort d'Allan Kardec. Il devait y avoir quelque part une autre phrase qui disait : « Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente, la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet...» Je la trouvai sous la pierre soutenant le buste du fondateur du spiritisme. C'est Camille Flammarion, l'astronome positiviste, qui avait dit, lors de son éloge funèbre : « Car, Messieurs, le spiritisme n'est pas une religion, mais c'est une science dont nous connaissons à peine l'a b c. ... En quoi consiste le mystère de la vie ? Par quel lien l'âme est-elle attachée à l'organisme ? Par quel dénouement s'en échappe-t-elle ? Sous quelle forme et en quelles conditions existe-t-elle après la mort ? Quels souvenirs, quelles affections garde-t-elle ? Ce sont là, Messieurs, autant de problèmes qui sont loin d'être résolus et dont l'ensemble constituera la science psychologique de l'avenir ». Ainsi donc, le spiritisme avait bien été un objet d'intérêt des Positivistes. Flammarion fréquentait les séances spirites en compagnie d'Allan Kardec et de Victor Hugo. Lui-même avait ensuite écrit des ouvrages inspirés de ces préceptes.

Il n'y avait encore personne autour du monument. Je m'approchai du buste et, comme tout le monde, le touchai. A priori aucun effet, dommage! Ce n'était pas très fin mais la recherche devait être basée sur l'expérimentation, comme disaient ces bons Positivistes, qui avaient aussi été spirites. Kardec, lui-même, au moins du temps où il était encore Rivail, faisait partie de cette mouvance scientifique. Elle l'avait d'ailleurs mené vers le spiritisme. En sa qualité de pédagogue positiviste, lorsqu'il avait une cinquantaine d'années, on l'avait invité à assister à des séances de table tournante pour qu'il mette en ordre les informations que les participants disaient venir des esprits. Il mourut plutôt jeune, une quinzaine d'années plus tard, qu'il avait occupées à poser les fondements du spiritisme. En plus du livre fondateur, Le livre des esprits, il en avait

rédigé cinq. Deux étaient souvent cités : Le livre des médiums et L'Evangile selon le spiritisme. Il mourut d'une rupture d'anévrisme. Je ne savais pas trop quoi penser de cette fin. Banale, pas douloureuse sans doute. Elle avait en tout cas attaqué le cerveau, où le commun des mortels loge l'esprit. Les spirites, eux, en avaient une toute autre conception.

Rivail-Kardec mourut un 31 mars. La date du 1er avril lui avait été évitée. C'eut été fâcheux. Ce fut bien un 1er avril, en revanche, en 1858, 11 ans avant sa mort, qu'il fonda à Paris la première revue spirite sous le nom de la Société parisienne des Etudes spirites. Enterré tout d'abord à Montmartre, à la suite d'une entente entre la Société et la veuve d'Allan Kardec, une place fut achetée au cimetière du Père-Lachaise, et un monument ayant la forme d'un dolmen reçut les restes du Maître du spiritisme, puis le corps de son épouse vint l'y rejoindre.

Je m'installai debout, à la hauteur du buste d'Allan Kardec. J'ajustai mes notes comme pour avoir une conversation avec lui, les yeux dans les yeux. J'avais couché sur le papier maintenant froissé des textes que j'avais trouvés sur Internet, dans la biographie rédigée par son disciple Léon Denis. Il écrivait notamment que depuis le 31 mars 1870, un an après sa mort, des spirites se retrouvaient autour de son mausolée pour célébrer son souvenir. Tandis que je lisais, je remarquai au milieu du monument de nombreux pots de fleurs, quelques-uns abritant des horreurs qui montraient la force du culte et un petit drapeau brésilien. Rien d'étonnant. Allan Kardec était bien plus connu au Brésil qu'en France. Il avait été oublié dans mon pays. Pourtant, au moment de sa mort, tous les journaux avaient relaté l'événement. Cent trente ans après son décès, quelqu'un se souvenait encore de lui : le 1er juillet 1989, un attentat à l'explosif endommagea son monument funéraire. Un correspondant du

mouvement de la « suprématie de la raison » revendiqua anonymement le forfait. D'après les documents que j'avais déjà rassemblés, il semblait pourtant loin d'être un ennemi de la raison, dans tous les cas avant de devenir le Pape du spiritisme. Je relus ce qu'il avait écrit en 1866 : « J'ai publié quatre volumes de fond sans parler des choses accessoires. Les Esprits me pressent de publier la Genèse en 1867, avant les troubles. Pendant la période de grande perturbation je devrai travailler aux livres complémentaires de la doctrine qui ne pourront paraître qu'après la grande tourmente, et pour lesquels il me faut bien de trois à quatre ans. Cela nous porte au plus tôt en 1870, c'est-à-dire à environ 10 ans». Avait-il prévu la défaite de Sedan et les troubles qui s'ensuivirent à Paris ? Ses fameux esprits familiers avaient-ils voulu éviter cette gêne pour son œuvre ? J'avais trouvé ce texte dans la biographie de Léon Denis : « Mais il sait qu'il ne doit durer que dix années en tout ; de nombreuses communications l'ont prévenu de ce terme et lui ont même annoncé que sa tâche ne se finira que dans une nouvelle existence qui suivra de près sa prochaine désincarnation ; aussi ne veut-il perdre aucun instant pour donner au Spiritisme tout ce qui est en son pouvoir de force, de vitalité. »34

Entre 1835 et 1840, il avait organisé chez lui, à Paris, rue de Sèvres, des cours gratuits de chimie, d'astronomie et d'anatomie comparée. Cet homme, des temps du Positivisme et que les favoris identifiaient immanquablement avec le dix-neuvième siècle, avait dit devant ses premières tables tournantes, à un certain Fortier : « J'y croirai quand je le verrai, et quand on m'aura prouvé qu'une table a un cerveau pour penser, des nerfs pour sentir, et qu'elle peut devenir somnambule ; jusque-là,

_

³⁴ Biographie de Léon Denis

permettez-moi de n'y voir qu'un conte à dormir debout. » Je me dis qu'il avait dû être victime ou bénéficiaire d'une vraie révélation pour avoir ensuite embrassé, porté avec lui, le Spiritisme. Il avait également déclaré : « Je suis un homme positif, sans enthousiasme, jugeant tout froidement ; je raisonne d'après les faits ».

- Hippolyte ou Allan, qui que tu sois, lui dis-je, ta démarche scientifique m'intéresse. Est-il possible que tu l'aies menée jusqu'au bout ? C'est ce que j'aimerais savoir.

Lorsqu'un groupe s'approcha, je m'éclipsai. Je partis voir Bonne-maman. Mon chemin me mena par Modigliani. Ce passage était constitué de tombes basses qui, au contraire des autres parties que je connus, le faisaient ressembler à un cimetière traditionnel. Le tombeau de Modigliani était anodin mais rempli d'un bric-à-brac plus approprié à une star du rock. La dalle était jonchée de fleurs coupées, de petits mots, de tickets de métro. Il y avait même des pièces de monnaie et un paquet de cigarettes. Le peintre reposait avec sa jeune femme, morte encore plus tragiquement que lui et à sa suite.

Je savais depuis peu que la tombe de Bonne-maman était un autre passage obligé des spirites en visite au Père Lachaise. Contemporaine et cadette d'Allan Kardec, née en 1821, elle avait, au cours de sa longue vie, rédigé plusieurs ouvrages sur la question. De son vrai nom Rufina Noeggerath, apparemment d'origine finlandaise, elle devait son surnom à ses qualités morales. Elle tenait un salon très fréquenté, où l'on trouvait également des artistes de renom. La vulgate spirite voulait qu'on s'étendît sur sa tombe pour recouvrer la vue. J'avais toujours voulu ouvrir les yeux mais il ne s'agissait sans doute pas de la même opération. « Bonne-

maman » disait, comme Kardec, que son livre La survie35 avait été inspiré par les esprits. J'avais noté que cette vaillante femme, qui s'était intéressée au spiritisme en 1852 pour communiquer avec son mari décédé, avait écrit : « La survie est une vérité prouvée, indéniable, en dehors de tout dogme. Elle ne peut être considérée comme une religion, attendu que son étude a pour résultat d'affranchir l'esprit, de rendre la pensée libre et qu'elle est accessible à tous quelles que soient ses convictions religieuses ». On retrouvait l'inébranlable conviction de son prédécesseur et la volonté de ne pas faire une secte du spiritisme mais au contraire de l'inscrire dans les vérités scientifiques. Au contraire des Kardecistes auxquels elle rendait hommage pour avoir « ouvert une brèche de laquelle s'échappait la lumière », cette anticléricale ne parlait pas d'esprits mais « d'extra-terriens » dans la mesure où, selon elle, tout esprit était enveloppé de matière et que dans l'espace, le désincarné gardait encore un peu de matérialité. Contrairement à Kardec, qui ne s'était jamais vanté de l'être, Rufina était médium. La rendait-ce plus crédible? Certainement pas mais elle était plus proche des phénomènes, vrais ou faux, qu'elle rapportait.

Je sortis du cimetière Lachaise par la Porte Gambetta. Un croassement retentit quand j'en franchis l'enceinte. Je n'y attachai pas d'autre importance qu'une formule en deux mots : « Sale bête ».

_

³⁵ Editions Fernand Lanore, 2013

Cette année-là, le retour à Lima fut littéralement un rayon de soleil. L'été, il est vrai, battait son plein. Les brumes ne remonteraient du Pacifique et n'envahiraient la ville que quatre mois plus tard. Le voyage en France n'avait pas été des plus joyeux — le Père Lachaise avait presque clos gaiement des journées de mélancolie.

Il est difficile de faire la part des choses. Je m'y employais cependant. Je mourrais dans quelques vingt-cinq ans, si les statistiques disaient vrai³⁶. Ces moyennes devaient être inférieures au Pérou³⁷ mais je me disais, amusé, que ce n'était pas une bonne raison pour rentrer en France. J'habitais dans une ville que j'aimais, j'avais un travail intéressant, ma curiosité était aiguisée par ma recherche du moment. Et ce qui n'allait pas, en principe, je ne l'emporterais pas dans ma tombe. D'ailleurs, ce que j'aimais non plus.

J'avais en premier lieu envie de manger du poisson. Je fixai un rendez-vous à mon vieil ami Claudio Pérez au restaurant Punto Limón de Chorrillos. L'entrée de l'établissement se trouvait face à l'arrêt du bus Metropolitano sur le Paseo de la República. J'avais pris le bus rapide sur Ricardo Palma. L'intérieur était à peu près aussi kitsch que la tombe d'Allan Kardec. Toutefois, je savais que le cebiche était savoureux, la jalea³⁸ frite à point. Je mangeais des canchitas³⁹ et buvais un pisco sour, quand Claudio arriva.

³⁶ J'avais fait un calcul exact dont je m'étonne moi-même. J'avais en effet 58 ans à l'époque et suis mort en 2037.

³⁷ En 2012, l'espérance de vie moyenne d'un homme était de 78 ans en France et 70 au Pérou contre 84 et 74 pour les femmes.

³⁸ Morceaux de poissons et de fruits de mer servis frits.

³⁹ Grains de maïs frits servis à l'apéritif.

- Tu n'es même pas en retard, lui dis-je en le serrant dans mes bras à la mode sud-américaine.
- Cela fait tellement longtemps que tu ne m'appelles plus que je n'allais pas manquer l'occasion de te revoir.

Je ne m'attendais pas à ce que Claudio fasse part d'un sentiment comme celui-là. Sans doute avais-je trop souvent laissé des gens sur le bord du chemin. « Faire la part des choses », c'est perdre et également retrouver. Durant ces vingt-cinq dernières années, nous nous étions vus de temps en temps, sans doute pas autant que cela aurait été possible. Notre dernière rencontre datait d'une année environ. Nous nous étions rencontrés par hasard au Centre Culturel de la PUC où nous allions tous les deux voir Un cuento chinés, un film argentin, avec le talentueux mais inévitable Ricardo Darín, qu'on avait tous les deux apprécié et dont on avait entre autres choses parlé dans un des rares bars de San Isidro ouvert tardivement.

- Tu es venu en bus toi aussi?
- Ah, non, je suis trop vieux. On me transporte maintenant. Mon fils m'a déposé.
- Il t'a donné la permission de l'après-midi à défaut de celle de minuit ?
- Ne crois pas que parce qu'il me dépose, j'habite maintenant chez lui et qu'il dirige ma vie. A propos, tu fumes toujours toi aussi ?
- Un peu de temps en temps. De toute façon, ce n'est plus possible de fumer nulle part.

Je croyais qu'il allait me proposer de sortir fumer mais il ne le fit pas. A quatre-vingts ans, Claudio écrivait toujours. Heureusement, disait-il, que sa famille avait de l'argent. Il n'avait jamais gagné sa vie par ses

publications. Il était issu d'une famille de propriétaires terriens, qui avaient été expulsés au moment de la réforme agraire de Velasco⁴⁰, et qui s'était repliée à Lima, où elle possédait des immeubles. Il était respecté dans le milieu théâtral. Il était loin d'avoir réussi, comme Vargas Llosa, à intéresser un public international à ses thématiques péruviennes mais de nombreux groupes liméniens avaient joué ses pièces. Il dépensait d'ailleurs son argent sans y faire trop attention, considérant que ses descendants n'avaient qu'à se débrouiller pour en gagner de leur côté.

- Et qu'est-ce que tu écris en ce moment ?
- Je m'attaque au marché international.
- Ah bon! Tu es devenu un homme d'affaires?
- Non, je m'attaque au marché de l'art. Il y a un moment que le snobisme autour de l'art contemporain m'agace. Si je dis que je ne vois pas l'intérêt d'un matelas sale pendu au mur, de plumes et d'os pour toute statue ou celui d'un tableau blanc coupé par une ligne noire, on me traitera de vieux réac. Mais si je l'écris, ce n'est pas pareil.
- Cela me fait penser à Art, de Yasmina Reza. Tu sais l'histoire de trois amis qui vont s'entredéchirer à propos d'un tableau blanc que Serge, un médecin aisé et snob, a acheté.
- Je connais vaguement l'argument de cette pièce. Je ne l'ai jamais vue montée. Ne m'en dis pas plus, je ne veux pas être influencé.
- Et comment se porte le théâtre péruvien ? Je ne vois pas grandchose dans les journaux.

⁴⁰ Juan Francisco Velasco Alvarado, président de la République péruvienne, de 1968 à 1975, militaire réformateur.

- Tu ne t'y intéresses pas beaucoup non plus, j'imagine. J'ai réussi à t'amener une seule fois aux festivités du jour international du théâtre. Tu te rappelles, 1987, à Villa El Salvador ?
- Oui...

Je souris.

- Bien sûr, j'en ai retenu surtout les aspects politiques. Enfin quand même, je me souviens bien de Yuyachkani et j'ai lu quelque part qu'ils continuaient.
- Oui, tout à fait. Malheureusement, je ne suis pas leur auteur favori.
 D'ailleurs, leurs pièces sont bien souvent des créations collectives.
 Mario Delgado et ses vieux amis gauchistes de Cuatrotablas font encore quelques montages. Je n'ai jamais beaucoup aimé mais il faut bien dire qu'ils ont marqué le théâtre indépendant péruvien, enfin liménien, ce qui représente à peu près tout le pays.
- Moi, le groupe que je préférais, c'était Ensayo. Mais je sais qu'ils ne jouent plus.
- Tu peux voir Gianfranco Brero de temps en temps à la télé ou au cinéma. Luis Peirano est maintenant, comme tu le sais, ministre de la culture et c'est tant mieux. Quant à Alberto Isola, il continue de faire du théâtre avec pas mal de succès d'ailleurs.
- J'en ai fait les frais l'année dernière. Je voulais aller le voir, au théâtre de Larcomar. Impossible de trouver une place.
- Je m'entends bien avec Alberto. La prochaine fois que tu veux une place, préviens-moi.

J'étais content de revoir Claudio. Bizarrement, son grand âge n'y faisait rien. Je me sentais jeune en sa compagnie. On dégusta la jalea en l'arrosant de bières Pilsen. Quand je lui racontai que j'avais démarré une

nouvelle recherche, il se réjouit. « J'avais peur que tu sois en pré-retraite, assurant quelques cours et ne prenant plus part à la vie des idées ». Je lui donnai des détails. Alors là, la vie après la mort, le Spiritisme, alors, ça non, il n'y aurait jamais pensé... « Tu es sûr que tu ne vires pas sectaire. Sous prétexte de la recherche, tu n'es pas en train de devenir kardeciste, ou bonne-mamaniste? Parce que tout ce temps au Père Lachaise, quandmême! ». Je n'avais pas cette inquiétude. D'ailleurs, j'entamais à peine ma recherche. « Oui, mais quand tu auras lu ces auteurs dont tu parles? Sans doute que tu vas vouloir rencontrer des spirites et assister à des séances...» Je n'étais pas devenu sentiériste après mon Doctorat! Pourtant, je les avais fréquentés. Et dans les années 80, pour un Français de gauche, faire la part des choses avec cette idéologie n'était pas aisé. Il y avait des manifestations en faveur du Sentier Lumineux à Paris et des réfugiés politiques issus de cette mouvance. N'est-il pas possible d'enquêter sans a priori, d'explorer scientifiquement les points de vue ? Si des phénomènes sont relatés par un nombre important de personnes, on peut raisonnablement considérer qu'il est utile de s'y intéresser. Bien sûr, embrasser ce qu'on peut appeler ces croyances, malgré les avertissements des fondateurs du Spiritisme, ne serait pas mieux. Je n'étais pas tout à fait sincère avec Claudio, ne lui disant pas d'emblée que je ne voyais pas bien comment on pouvait mettre en doute l'ensemble des faits « surnaturels ». J'utilisais mes outils d'analyse scientifique coutumiers.

- Tu avoueras tout de même que la répétition de ces phénomènes n'est pas anodine. Tu en as entendu parler comme tout le monde.
 La récurrence des témoignages est impressionnante. Tu sais ce que sont les expériences de mort imminente ?
- Je comprends que c'est lorsqu'on va mourir.

- Oui, ces gens qui reviennent à la vie alors qu'ils étaient en train de mourir. J'ai lu beaucoup de témoignages, j'ai même rencontré un de tes compatriotes à qui c'est arrivé. Sa femme et lui sont sympas, d'ailleurs, il faudra que je te les présente. Comme dans notre exercice bien français de la dissertation, j'ai la thèse, l'antithèse. Le problème, c'est qu'il me manque encore la synthèse. En gros, est-il possible que des millions de gens soient victimes de la même hallucination? Et si c'est le cas, c'est déjà un phénomène étrange. Après la mort, il y aurait au moins cette hallucination, au moins un semblant de vie. Et du côté de la contradiction, il y a beaucoup d'arguments : tout simplement, déjà, comment ça marche ? Comment imaginer une conscience sans cerveau irrigué? Et puis, les visions semblent liées à l'imaginaire culturel de l'endroit où cela se passe. Un Japonais, apparemment, n'a pas les mêmes visions paradisiaques pendant cette expérience, même si on retrouve la notion du tunnel. Et le spiritisme. J'ai encore beaucoup de choses à lire sur le sujet, pour commencer les livres de Kardec. Il n'a pas été réincarné, comme ses esprits lui avaient dit. En tout cas, il est passé inaperçu. Il y a bien ce Chico Xavier, dont les Brésiliens parlent beaucoup. Mais enfin, bon, la cause spirite ne s'est pas beaucoup développée au 20e siècle. Et ce siècle est loin d'avoir été celui du paradis sur terre que le 19e utopiste prévoyait. Il a été au contraire celui des grands massacres, des tueries mécanisées, et bien sûr des holocaustes. Enfin et surtout, je ne peux pas aller vérifier...
- T'inquiète pas, rétorqua avec bonne humeur Claudio, vu mon grand âge, je pourrai bientôt le faire pour toi. Mais ça m'étonnerait que je

revienne te le dire. Allez, santé, dit-il, en achevant son verre de bière.

A la mode péruvienne, je fis de même, avant de reprendre :

- Au début du 20e siècle, quelques années avant la première guerre mondiale, un certain Hyppolite Baraduc, qui était médecin, a tenté de photographier l'âme humaine quittant le corps physique. Il l'a fait après la mort de sa femme. La photo qu'il a prise quinze minutes après son décès montre une sorte de nuage blanc qui sort du cadavre. On a parlé de double psychique.
- J'ai l'impression que tu voudrais y croire.
- Sans doute. Je voudrais bien savoir ce qui nous attend, oui. Pas toi ? Est-ce que ce n'est pas une recherche fondamentale ?
- Mes combats m'ont toujours éloigné des superstitions. Mais comme j'ai 80 ans, c'est certain, je vais bientôt mourir.
- Puisque tu me tends la perche, est-ce qu'on a moins peur de la mort au fur et à mesure qu'elle s'approche ?
- Peut-être que moi aussi, je voudrais bien croire à la survie. En fait, je tiens de moins en moins à cette terre mais c'est vrai que j'ai une appréhension sur ce qui va se passer au moment précis où je mourrai. La vie c'est comme un film qu'on rejoue plusieurs fois. Et même si mon film me satisfait plutôt, je ne voudrais pas le revoir encore des dizaines d'années. Quand je pense que je peux mourir demain, je me dis que si on me promettait l'éternité, cela m'angoisserait encore plus. A mon âge, on est fatigué. Tu dois le sentir déjà un peu...
- C'est vrai. Peut-être que le vieillissement nous prépare à la mort. Je me suis souvent dit ça.

- En tout cas, les plaisirs matériels s'en vont peu à peu. Si je fais une liste de l'évolution dans ma vie, je me souviens avoir perdu le goût de me coucher tard, puis celui de discuter pour rien. Tu sais quand tu n'as plus envie de convaincre des gens contre lesquels tu aurais protestés vigoureusement dans ta jeunesse. Je suis devenu un peu plus prudent, même si je fume encore, avec ce que je bois, ce que je mange même si je fais une exception avec toi aujourd'hui. Et bien sûr il faut parler du plaisir sexuel qui n'est qu'un souvenir. Mon corps s'est asséché, c'est ça la vérité.
- Oui, je comprends.
- J'espère, au contraire, que tu ne comprends pas trop et que ton célibat est une joyeuse fête!
- Bien sûr Claudio, bien sûr!

Kardec avait écrit « Pourquoi avez-vous peur de la mort si toutes les nuits vous mourez ?». Claudio n'avait-il vraiment peur que de l'instant de la mort ?

- Je ne sais pas. Je devrais, pourtant, dit-il, redevenu sérieux. Elle rôde autour de moi. Je sais bien que c'est mon tour puisqu'elle attaque en ce moment ma génération. Celle qui était avant la mienne n'est plus. Mais ce qui me fait peur, c'est de mourir à l'hôpital ou dans une maison pour les vieux. D'ailleurs, non, ce n'est pas vrai. Ce qui me fait peur, c'est de passer du temps dans ces endroits. Parce qu'en fait, ce qui est plus dur que la mort, en tout cas je suppose, c'est de l'attendre dans un mouroir, sans pouvoir penser à autre chose. La mort, ce ne doit être qu'un instant et après, pfitt, plus rien.

- Je suis bien d'accord. Moi, je me suis rendu compte, il y a des années déjà, que j'ai peur de ne pas mourir vraiment en fait. D'être encore conscient. Je l'ai su parce qu'à plusieurs reprises, je me suis surpris à dire que je ne voulais surtout pas être incinéré. Qu'est-ce que c'est sinon la peur d'être brûlé vif ?
- De mourir vivant en somme?
- Je crois que j'ai la crainte aussi de voir mon corps se décomposer ou même de me réveiller dans un cercueil.
- En somme, c'est des visions de l'enfer que tu as. Chapeau pour un athée! Tu devrais lire Montaigne, surtout toi qui peux le faire en français.
- J'ai lu les Essais.
- Alors, écoute cette phrase que je n'ai pas oubliée: « La mort est moins à craindre que rien – s'il peut y avoir quelque chose de moins que rien ».

A méditer...

Nous terminâmes la conversation en nous disant que finalement, c'étaient les jeunes qui avaient le plus peur de la mort. Une façon commode de l'éliminer de la discussion pour parler d'autre chose.

Une fois revenu chez moi, j'eus envie d'aller voir du côté de Montaigne. Sans Internet cette fois. Les Essais étaient depuis longtemps posés audessus d'une pile de livres dans ma chambre, face à mon lit, devant mon nez. Mon attention fut attirée par le chapitre « Que philosopher, c'est apprendre à mourir ». J'y trouvai la phrase prononcée par Claudio : « La mort est moins à craindre que rien – s'il peut y avoir quelque chose de moins que rien ». Le problème était le vieux français du 16e siècle que

l'auteur utilisait. Vieux, Montaigne ne l'avait pas été tout à fait même si, comme on le sait, vivre jusqu'à 59 ans, ce n'était pas si mal à l'époque. J'allais avoir précisément 59 ans l'année suivante... Je notais quelques aphorismes pénétrants : « Vivre longtemps ou peu de temps, c'est tout un au regard de la mort. Car ni le long ni le court ne peuvent s'appliquer aux choses qui ne sont plus ». « Il est donc aussi fou de pleurer parce que nous ne vivrons pas dans cent ans que de pleurer parce que nous ne vivions pas il y a cent ans. » « Si vous avez tiré profit de la vie, vous devez en être repu, allez-vous en satisfait. Si vous n'avez pas su en profiter, si elle vous a été inutile, que peut bien vous faire de l'avoir perdue ? A quoi bon la vouloir encore ? » « Et si vous avez vécu ne serait-ce qu'un seul jour, vous avez tout vu : un jour est égal à tous les autres. Il n'y a point d'autre lumière ni d'autre nuit. »

Et enfin : « Tous les jours mènent à la mort : le dernier y parvient » Chaque fois, auparavant, que le nom de Montaigne m'apparaissait, au hasard de mon œil sur ma bibliothèque ou d'une émission de radio française que je podcastais, je me disais qu'il avait bien peu écrit pour une si grande célébrité. Je comprenais mieux désormais. Après ces profonds aphorismes, je m'interrogeai sur l'analogie spirite du sommeil et de la mort. Elle me sembla très sensée. En effet, notre esprit se détachait bien de notre corps toutes les nuits pour vivre l'aventure des rêves, y faire des rencontres, se déplacer dans des lieux autres que notre chambre à coucher.

La mort réelle s'installa dans ma vie. Un de mes collègues, qui six mois plus tôt avait appris son cancer du pancréas, décéda à l'Hôpital Nacional Hipólito Unánue. C'était le laps de temps que les médecins lui avaient donné. Il avait quarante et un ans et était la cordialité incarnée. Un homme qui voulait toujours rapprocher les autres, plein de bonhomie mais aussi d'humour. Nous avions un jeu, les plaisanteries politiques. Je fus pris d'une tristesse que je n'aurais pas imaginée, qui me fit saisir l'amitié que je lui portais. A la tristesse, se mêlaient l'incompréhension et un sentiment de révolte. Pourquoi lui, pourquoi si tôt ? Je le revoyais avec sa grande taille, son embonpoint qu'il devait évidemment avoir perdu dans son combat voué à l'échec avec la mort et avais peine à imaginer qu'il n'était plus. Comment dire ? C'était un homme qui allait de soi. Je me rendis à l'hôpital avec deux de mes collègues pour lui dire adieu, le lendemain de son décès. Le déplacement à Surquillo était une épreuve. J'allais voir un cadavre. On nous fit descendre dans un sous-sol. Le corps était sur un petit lit à roulettes, comme un chariot. Il n'y avait pas d'autres familiers. La pièce aux murs gris était également vide de mobilier. Le mort avait meilleure apparence. L'ensemble de son corps était visible. On l'avait habillé d'un costume foncé. Je me surpris à le trouver élégant. Peut-être avait-on pu lui remettre un de ses anciens costumes, la maladie ayant eu raison de ses rondeurs. Son visage était émacié mais reposé. Je m'y attardai. Le lieu et les circonstances me permettaient de le faire. Les yeux du mort fixaient le plafond. C'était un instant où on ne pouvait plus parler de regard mais d'organes qui allaient bientôt disparaître. On reconnaissait encore les traits de Gustavo. Sa moustache restait vigoureuse. Sur son visage, il y avait à la fois une absence d'expression et du calme. Je susurrai son prénom pour lui dire adieu. Mais qui était ce corps ? Etait-ce encore lui ? Où était-il ? Je n'avais pas l'impression que son esprit était présent et il ne reviendrait pas pour dire ce qu'il avait vécu en mourant. Qu'avait-il ressenti à ce moment-là ? Au moment où il s'était senti partir, qu'il n'y avait plus de possibilité de retrouver la vie ? C'était rageant de ne pas le savoir. Je repensai à la phrase de Montaigne. La mort était-elle moins à craindre que rien ? Comment imaginer le néant ? Enfant, je me demandais ce qu'était le néant, le rien après la mort et j'avais alors l'impression de tomber dans le vide. Je n'avais pas tellement évolué depuis.

La pièce où se trouvait Gustavo n'était pas si oppressante. Ma dernière pensée, en sortant, fut que la mort ne paraissait pas si dramatique dans l'apparence de mon collègue.

Dehors, nous rencontrâmes sa sœur. Nous la serrâmes dans nos bras. Elle allait entrer voir son frère et ses yeux n'étaient pas encore humides. Elle parvint même à nous gratifier d'un sourire. Ce sourire, qui évoquait trop la bonté du défunt, me fit plus de peine qu'il ne me servit de réconfort. « Gustavo était mort jeune, certes, dit-elle, mais il avait sans doute réalisé ce qu'il avait à faire sur cette terre ». J'aurais mis auparavant la phrase sur le compte d'un catholicisme exacerbé. Cette fois, je voulus en savoir plus. Chacun avait une mission sur la terre et la sienne était d'aider les autres. Les gens qui le connaissaient étaient d'autant plus tristes qu'il avait été un homme bon. Mais toute mission avait une fin. La sienne était peut-être arrivée...

Drôle de récompense que d'écourter l'existence de quelqu'un qui méritait de vivre bien plus longtemps que nombre de ses congénères. Cette histoire de mission rappelait ce que j'avais lu concernant Kardec, à qui les esprits parlaient de son rôle sur la terre et de sa fin prochaine. Il ne restait plus qu'à espérer que le Spiritisme disait vrai concernant Gustavo. Je connaissais bien des gens que je ne souhaitais pas retrouver en esprits. Je lus plus tard à ce propos, dans Les lettres du Christ, que si le temps existait, c'était peut-être que nous avions des buts à atteindre.

Le soir, je fus pris d'une impulsion subite. Je retrouvai le mail de Gustavo et décidai de lui écrire un message. Je lui parlais de l'amitié que j'avais pour lui et lui disais qu'il était parti bien trop tôt, sans doute sans savoir l'ampleur de la tristesse qu'il laissait autour de lui. J'espérais qu'il n'avait pas trop souffert et n'osai pas lui écrire « À bientôt ». Lorsque j'allais appuyer sur 'envoi', je pensai que le message partirait vers un destinataire aussi évanescent que le support informatique du mail lui-même. Internet était un monde parallèle. Dans un bon roman fantastique, l'expéditeur recevrait une réponse.

Le lendemain, j'en reçus une.

Lorsque je vis le nom de Gustavo s'afficher dans l'adresse électronique, mon cœur battit la chamade. « Merci Jim, nous sommes très touchés de ton message et Gustavo l'aurait été aussi... ». C'était signé du nom de la sœur la plus âgée de mon collègue. Décidément, cette famille manifestait de la sollicitude envers les autres jusqu'au bout. « Allons, Jim, me dis-je, ne fais pas cette tête, Internet n'est pas l'au-delà, à supposer qu'il y en ait un ».

J'avais lu dans le premier texte d'Allan Kardec, Le livre des esprits, quelque chose à propos de l'enveloppe corporelle. En consultant le livre, je trouvai tout d'abord une phrase qui définissait les deux entités de l'être humain. La doctrine spirite part du principe qu'il existe un être indépendant de la matière et survivant au corps. C'est l'âme chrétienne. « L'âme est un esprit incarné dont le corps n'est que l'enveloppe », lus-je plus loin. Ce mot « enveloppe » me parlait. Il correspondait à ce que j'avais ressenti face à la dépouille de Gustavo. Une enveloppe de belle facture, maquillée, habillée par les employés de la morgue de l'hôpital. Un objet faux, une illusion qui ne durerait que le temps précédant la désintégration ou la

crémation. Je recopiai une citation : « Il y a dans l'homme trois choses : le corps ou être matériel analogue aux animaux, et animé par le même principe vital; l'âme ou être immatériel, esprit incarné dans le corps; le lien qui unit l'âme et le corps, principe intermédiaire entre la matière et l'Esprit. » L'animal animé mais sans âme n'était pas un concept nouveau. Mais je repensai à la question de l'identité psychique que Charbonier, le médecin anesthésiste qui s'intéressait aux EMI, affirmait ne pas se situer dans le cerveau. Suivant cette théorie – il fallait toujours emprunter les chemins les plus absurdes pour éventuellement en démontrer l'absence de logique – les animaux pouvaient donc posséder une intelligence, localisée dans leur cerveau, mais pas une âme. N'importe quelle personne qui s'intéressait aux animaux savait qu'ils pouvaient faire preuve d'une certaine intelligence : mémoire, ruse, orientation... D'après les Spirites, « l'homme avait [a] ainsi deux natures : par son corps, il participait [participe] de la nature des animaux dont il avait [a] les instincts ; par son âme il participait [participe] de la nature des Esprits. » La mort était donc « la destruction de l'enveloppe la plus grossière » et l'esprit conserverait « la seconde, qui constituait pour lui un corps éthéré, invisible ». Je devais avouer, une deuxième fois, que les termes « d'enveloppe grossière » correspondaient bien à mon impression face à la dépouille du cher Gustavo.

Kardec retranscrivait le soulagement que peut représenter la perte du corps, qui est l'entité où la douleur se fait ressentir. Pas besoin d'être versé dans le spiritisme pour imaginer que les personnes malades pouvaient souhaiter mourir plutôt que souffrir leur martyre. Je me souvins néanmoins du reportage mettant en scène le Dr Raymond Moody. Deux des hommes avaient déclaré être heureux d'être séparés de leur corps

pendant leur expérience de mort imminente. L'un disait qu'ils pouvaient le garder et l'autre qu'il le détestait.

Le livre des esprits est supposé être une conversation avec ces mêmes esprits. A la question posée à l'un d'entre eux, « Comment l'Esprit considère-t-il le corps qu'il vient de quitter ? », Kardec nota la réponse suivante : « Comme un mauvais habit qui le gênait et dont il est heureux d'être débarrassé. »

Afin de hâter mes recherches du mot « corps », j'avais rentré le terme sur mon ordinateur, dans le fichier pdf de Le livre des esprits. C'est ainsi que je tombai sur un passage qui expliquait que la souffrance physique pouvait quand même continuer après la mort. En gros, l'esprit pouvait ressentir le souvenir d'une douleur sans identifier que ce n'était qu'une réminiscence. Mais il y avait pire, Kardec évoquait la communication avec un suicidé qui sentait que les vers le rongeaient. Et cela se passait, d'après lui, parce qu'il observait son corps qu'il voyait justement attaqué par les gentilles bestioles. Charmant en effet! D'après cette théorie, il fallait donc que j'observe mon corps en train de brûler s'il était incinéré. Vive le néant dans ce cas!

La question du devenir de mon corps était importante, elle n'a plus lieu d'être là où je suis maintenant. Je préférais une inhumation dans la crainte du feu de la crémation. Mais qu'allais-je devenir dans un cercueil fermé, dans l'obscurité, dans le froid, avec ma viande pourrissante ? En général, lus-je plus loin dans le livre de Kardec, l'esprit regardait plutôt la décomposition de son corps avec indifférence. Ouf ! Mais voilà que Kardec et ses esprits, un peu plus loin dans le livre, qualifiaient l'incarnation de souffrance bien plus grande que la désincarnation : « Le moment de l'incarnation est-il accompagné d'un trouble semblable à celui qui a lieu à

la sortie du corps ? - Beaucoup plus grand et surtout plus long. A la mort, l'Esprit sort de l'esclavage ; à la naissance, il y rentre. ». Allons donc, voilà que la naissance était une souffrance supérieure à la mort. Dans les deux cas, on parlait de délivrance.

Il est des coïncidences⁴¹ qui, si elles intervenaient dans un roman, seraient difficiles à croire. Quelques semaines après avoir replongé dans le livre de Kardec & Co, je fus invité à une conférence sur le Bouddhisme. J'y allai à la suite d'une rencontre, que je fis un après-midi au Manolo's de la rue Larco. Je m'y rendais quand j'avais envie de manger une bonne empanada d'un café. j'accompagnais généralement En sortant l'établissement, je tombai littéralement sur une personne que je n'avais pas vue depuis longtemps. C'était une femme. Elle marchait d'un bon pas et regardait droit devant elle. Elle ne me vit pas et nous évitâmes de nous percuter au dernier moment quand je me rendis compte que c'était une silhouette connue et que j'y prêtai attention. Bonjour Lis-Angela, cela faisait longtemps. C'est vrai, Jim, qu'est-ce que tu deviens ?... C'était une amie de mon ex-femme, Roberta, et je dois avouer que j'avais toujours eu un faible secret pour elle. La vérité m'oblige même à dire que je fantasmais régulièrement sur cette grande femme blonde, aux formes généreuses. Je ne l'avais pas revue depuis le divorce. L'âge ne semblait pas l'atteindre. Son aspect physique et le fait qu'elle avait vécu avec ses parents en Californie l'avaient affublé du sobriquet L.A. Elle faisait partie des rares Péruviens qui étaient rentrés. Le miracle cossu des Etats-Unis ne l'avait pas retenue. Ses parents étaient décédés depuis peu, là-bas à Los Angeles. Cela n'avait pas arrangé ses affaires économiques car ils lui

-

⁴¹ J'emploie ce mot après avoir écrit qu'il avait quitté mon vocabulaire...

versaient une rente mensuelle qui complétait ses modestes émoluments de professeur particulier d'anglais. Ils avaient peu de biens qu'elle avait perdus au moment des frais de succession et des règlements de dettes. Il y avait bien une voiture mais elle avait rendu l'âme peu avant eux. Une expression, cette dernière, que n'auraient pas agréé les Kardéciens. Ne serait-ce pas plutôt le corps qu'on rendait, l'âme constituant l'essence de l'être? Je pus vérifier que l'alchimie entre nous demeurait, à tel point que tandis que nous rentrions au Manolo's pour continuer notre conversation autour d'un café, je me demandais pourquoi je ne l'avais pas contactée plus tôt. C'est vrai qu'elle ne l'avait pas fait non plus. Nous avions à peu près le même âge et la cinquantaine largement dépassée n'avait pas eu raison de ses attraits. Même ces cheveux blonds paraissaient naturels, ce qui ne lassait quand-même pas de m'étonner.

- Et où allais-tu de ce pas?
- A une conférence sur le Bouddhisme. Mais j'ai le temps. Elle ne débute qu'à 19H.
- C'est où?
- A Surco. Dans la rue Alfredo Franco.
- Et tu y vas comment?
- En taxi, je suppose, tu veux m'accompagner?

Ma curiosité était aiguisée. Ce trait de caractère ne m'a jamais abandonné et a à peu près déterminé ma vie. Les arguments ne manquaient pas pour accompagner la séduisante et fantasque Lis-Angela qui se rendait à un endroit sans vraiment savoir comment. Je n'avais d'ailleurs pas de projet précis pour la soirée et n'avais cours que le lendemain en fin de matinée. Nous arrêtâmes un taxi Tico⁴² devant le Banco de Crédito de Larco qui

⁴² Petite voiture de la marque Hyundai qui était très fréquemment, dans les années 1990 et 2000, le véhicule des 100

nous déposa au Centre Boudhiste Camino del Diamante à 18H46 à un prix dérisoire qui aurait pu être celui de notre vie, considérant la fragilité du véhicule et la conduite du chauffeur. C'était bizarre. On aurait dit une maison. Aucune inscription. Un mur jaune protégeait la résidence de la rue avec ses habituelles portes d'entrée et de garage en bois. C'était bien ici. L.A. était déjà venue. Nous nous acquittâmes auprès du préposé à l'accueil, assis devant une petite table, des 10 soles « suggérés ».

- Je n'aurais pas pensé que c'était payant.
- Ça ne l'est pas, dit L.A. Tu vois bien qu'on te suggère de participer.
 C'est un événement spécial. Ils fêtent leurs 40 ans d'existence.
- Depuis quand tu t'intéresses au Bouddhisme?

Nous nous retrouvions dans une grande salle froide où une dizaine de personnes étaient déjà assises. « Sûr que cela sent le mal de dos », me disje avisant les chaises.

 Je ne suis pas bouddhiste, pas encore, dit lentement Lis-Angela, comme si elle voulait peser ses mots, à moins que ce ne soit pas simple indolence.

Mon énergie était assez charmée par cette nonchalance.

- Mais c'est avant tout le thème d'aujourd'hui qui m'intéresse. « Sens de la vie et de la mort pour un Bouddhiste ».
- Figure-toi que cela ne pouvait pas mieux tomber. Je suis en train de travailler sur la vie après la mort du point de vue des spirites.
- Tu t'intéresses à l'histoire des religions, c'est ça?
- Si tu veux. Et toi, qu'est-ce qui t'amène à te déplacer de Miraflores à Surco ?
- La mort.

Lis-Angela savait ménager ses effets. Elle s'informait sur la mort. Elle n'avait pas débuté par les esprits. Le Bouddhisme était sa première étape.

- Tu as peur de la mort ?
- Oui, sans doute, et toi?
- Sans aucun doute, reconnus-je. Mais il arrive un âge où si tu ne t'intéresses pas à elle, la mort se rapproche de toute façon.
- C'est sûr, on y va, lentement pour certains mais on y va.

Notre regard se croisa sur les derniers mots de Lis-Angela et son expression me fit rire, jusqu'à ce qu'un jeune homme à lunettes, qui était déjà assis dans la salle lorsque nous y entrâmes, se retourne et me foudroie du regard. C'était le monde à l'envers. Ce petit crétin aurait pu être un de mes étudiants. Lis-Angela ne m'entendit pas, concentrée qu'elle était par la vision de l'intervenant qui venait de monter sur l'estrade.

C'est un lama, je suppose...

Dès que je prononçais ce mot, je manquais de m'étrangler une deuxième fois. La plaisanterie était facile, chacun l'aura compris, mais Lis-Angela m'emboîta le pas.

- C'est un apprenti lama, et pas du Pérou, dit-elle. Cet animal-là vient d'Autriche.

Elle me tendit le feuillet qui présentait la conférence. L'intervenant était autrichien et s'appelait Klaus Kaltenbrunner. C'était un disciple du lama Ole.

- Qui est le lama Ole ? Un lama local ?
- Non, c'est un Danois. C'est marqué là aussi. Son nom n'est pas olé olé; c'est Ole Nydahl.

Je saisis le dépliant tandis que l'Autrichien s'installait. La centaine de places étaient peu à peu occupées. La conférence ne débuterait pas à l'heure.

Kaltenbrunner était un médecin pédiatre, neurologue – intéressant!, et également psychiatre. Il avait été initié au bouddhisme à la fin du siècle dernier. Il était devenu instructeur international, sous l'égide du lama Ole en 2004. Ole, quant à lui, n'avait rien d'un lama tibétain sur la photo qui accompagnait sa présentation. Il avait le physique d'un moniteur de ski, menton carré, yeux bleus, cheveux en brosse. Pas le genre à devenir un de mes amis. Dans son enfance, il avait fait de fréquents rêves et se souvenait de combats avec des soldats chinois dans lesquels il protégeait la population civile de l'est du Tibet. Après un voyage initiatique en 1968 au Népal, il avait suivi avec sa femme Hannah le maître bouddhiste Lopon Tsecho Rinpoche. Son message, à la fin du texte qui était consacré au maître, disait que « l'esprit est comme l'espace : ouvert, clair, illimité... ». Le nom « Chemin du diamant » était celui d'une série d'autres centres bouddhistes qu'il avait créés à travers le monde. Il s'agissait d'une pratique aussi intitulée « mort consciente ». Je sentis l'excitation s'immiscer, comme un chien somnolant près de l'âtre et qui aurait soudain flairé une piste. Qu'est-ce que c'était que cette mort consciente ? Pourvu que l'Autrichien, au nom évoquant irrésistiblement une période que j'avais étudiée en détail, en parle. L.A. en savait-elle quelque chose ? Oui, cela avait aussi attiré son attention et motivé son déplacement. Cela m'étonnait tout de même qu'une femme que j'avais toujours vue comme quelqu'un de superficiel s'intéresse sérieusement à l'après-vie.

J'avais oublié que le chemin du Bouddhisme passait par les pièges linguistiques. Kaltenbrunner, un homme beaucoup plus sympathique que

son nom, nous asséna d'obscurs termes tibétains. Le phowa, c'était quand la conscience était transférée directement en Dewachen, terre pure du Bouddha Amitabha. La lignée Drikung Kagyu avait une place particulière dans cette pratique. Ayang Rinpoché enseignait Phowa tant de la lignée Nyingma que Kagyu...

Diable, il allait falloir se concentrer! Ce que je fis, pas en vain. Je savais que le bouddhisme établissait une existence après la mort. C'était à peu près tout. La pratique de Phowa, autrement dit le Chemin du diamant, que le lama Ole, maître de Kaltenbrunner, enseignait, avait pour objectif d'apprendre à mourir consciemment et à transporter la conscience, au moment de la mort, vers la jouissance. Il semblait que le Phowa était bien adapté à notre temps. Cette technique, qu'Ole avait enseignée à plus de 80.000 personnes, était express. C'était un chemin simple et direct qui se passait de méditations. Il fallait combiner souffle, récitation de mantras et technique de visualisations. On était alors transportés au Dewachen, c'està-dire la terre pure du Bouddha Amithaba. Il y avait neuf portes qui étaient celles du monde. La dixième était celle du nirvana. Il ne fallait pas se tromper: « Si vous fermez les neuf portes, vous obtiendrez sans aucun doute ensuite le chemin de la libération ». Le désespoir, à l'approche de la mort, devait disparaître avec une pratique régulière du Chemin du diamant. De grande valeur ce chemin, sans aucun doute. L'esprit était comme l'espace : ouvert et illimité...

Kaltenbrunner précisa que le Phowa était très prisé par les Occidentaux bouddhistes. Pas étonnant.

Nous évitâmes, L.A. et moi, le traditionnel café jus-de-chaussette de l'après-conférence accompagné de biscuits mous, non sans avoir salué

Klaus Kaltenbrunner avant de partir. Il n'est pas question que tu rentres seule, Lis, je te raccompagne. A moins que tu acceptes un café chez moi. J'en faisais un bien meilleur. Kaltenbrunner était surpris de rencontrer un Français. Il parlait lui-même un peu ma langue et essaya quelques mots. Je voulus savoir si la neurologie avait eu un rôle dans son intérêt pour le bouddhisme. Je pensais au Dr Charbonier qu'elle avait amené aux Expériences de Mort Imminente. Il fallait plutôt parler du rapport entre les neurosciences et le Bouddhisme. La neurologie étudiait les maladies du système nerveux et s'intégrait dans les neurosciences. Je n'ignorais pas le sens de ces deux mots même si, avant les recherches que je menais désormais, j'aurais baillé à la perspective d'une explication scientifique. Le bouddhisme et les neurosciences partageaient une vision holistique du monde. Tout était relié, connecté, les cellules, les neurotransmetteurs etc., pour le cerveau, tous les êtres vivants pour le bouddhisme. Pour le dernier, le moi n'existait pas ; il n'y avait que l'illusion du moi. « Cela signifie que tous les phénomènes de la vie sont sans individualité propre. Aucune zone du cerveau ne peut prétendre être le siège du moi, de la conscience individuelle. Pour le bouddhisme, comme pour les neurosciences, l'homme est victime d'illusions. Les phénomènes sont sans réalité propre et définie. Ils peuvent être considérés comme des rêves ». Je tendis l'oreille de plus belle. Je me remémorai un vers d'un vieux poète espagnol: « La vie est un songe, et les songes sont des songes ». 43 « D'après les neurosciences, la perception du monde par l'homme est toujours une illusion, car toute information doit passer par les réseaux de neurones, et dépend de leur activité. Même le contenu de la mémoire est modifié, altéré, influencé par les émotions. En dehors des illusions -

_

⁴³ Pedro Calderón de la Barca, La vie est un songe

comme les illusions optiques, qui se produisent régulièrement en raison de lois physiques, les sensations sont toujours interprétées par le cerveau pour devenir perception. » « La conscience de l'objet n'est plus l'objet. Ainsi, on ne peut jamais voir la réalité telle qu'elle est ». Kaltenbrunner, très en verve, expliqua ensuite que dans le bouddhisme comme dans les neurosciences, c'étaient les émotions qui créaient des troubles. Pour lui, le bouddhisme n'était pas surnaturel ou ésotérique. L'esprit-cerveau représentait sa profondeur, avec des ressources immenses et qu'il suffisait de découvrir. J'emmagasinais littéralement ces propos parfois décousus afin de les trier et de les ranger ultérieurement dans mon matériel de recherche.

Qui a la chance de vivre assez longtemps se rend compte combien, effectivement, nos perceptions changent au fil des années. Ces évolutions concernent souvent des domaines anecdotiques. J'avais vu par exemple, avec le bannissement de la cigarette des lieux publics, combien les mentalités avaient évolué. Nous trouvions normal, jusque dans les années 2000, de nous retrouver dans des pièces enfumées. Nous savions que c'était nocif mais étions conditionnés pour ne pas y faire attention. L'interdiction leva un voile, comme celui dont parlent les bouddhistes à la recherche de l'éveil, et nous nous demandions dans les années 2010 comment nous avions pu supporter la situation antérieure.

Lis-Angela et moi revînmes pensifs à Miraflores, comme un vieux couple qui rentrerait chez lui après un film auquel chacun songeait de son côté.

- C'est beau chez toi.
- C'est vrai que tu n'es jamais venue. D'ailleurs, je ne t'avais pas revue depuis mon divorce. Tu vois encore Roberta ?

- Ça fait au moins six mois qu'on ne s'est pas vues. Quand je n'appelle pas, je n'ai pas de nouvelles.
- Votre belle amitié se serait-elle arrêtée ?
- Oui, elle ne sort plus beaucoup mais moi non plus.

Au moment où Lis-Angela parlait, je l'observais, assise sur le canapé, et la trouvai tout de même changée. Je ne sus pas dire quoi. Plus mince, certainement, avec des traits un peu creusés qui lui donnaient du charme. Elle avait l'air aussi plus sérieuse, ce que je lui fis remarquer.

- Ok, mais mon sérieux ne m'empêche pas de reconsidérer ton invitation. Je ne doute pas que tu fasses un grand café mais si tu avais, disons, un petit whisky, je ne dirais pas non.
- Aussitôt dit, aussitôt fait. Je cours à la cuisine et m'arme de glaçons. Le verre à la main, nous reparlâmes de la conférence. J'essayais de recueillir le maximum d'informations possibles.
 - Il y a un mot que Kaltenbrunner n'a pas prononcé, c'est le 'nirvana', dis-je. Cette histoire de transport de la conscience, au moment de la mort, vers la jouissance, correspond au chemin vers le nirvana, non?
 - Oui, mais le nirvana, ce n'est pas ce qu'on appelle la jouissance icibas, une sorte de plaisir extrême, de paradis, d'émotions intenses.
 C'est plutôt le contraire. C'est l'aboutissement des cycles des réincarnations qui correspond à l'anéantissement des souffrances et des désirs. C'est ainsi que l'on devient bouddha.
 - Apprendre à mourir, en quelque sorte.
 - Oui, apprendre à mourir.
 - Tu vas me dire pourquoi tu t'intéresses au bouddhisme?

- Et toi?
- Moi, je m'intéresse plutôt au spiritisme en ce moment. Note bien, ce n'est pas personnel mais plutôt une recherche comme une autre.
- Bien sûr.

Lis-Angela ne poussa pas plus loin l'avantage de l'ironie.

- En quelque sorte, tu étudies scientifiquement le paranormal, que le commun des mortels considère comme le contraire de la science ? dit-elle.
- En quelque sorte, oui. Mais il faudrait ajouter que j'essaie de faire cette étude. Elle n'en est pas encore bien loin. J'essaie de recueillir petit à petit des informations.
- J'ai entendu parler d'un chercheur, le Dr Ian Stevenson, qui étudiait scientifiquement les phénomènes de réincarnation⁴⁴. Il est mort, je crois.
- Dans laquelle de ses vies ?

Elle ne releva ni ne sourit.

- Il a écrit un livre qui s'appelle *Vingt cas suggérant le phénomène de réincarnation*. Je ne l'ai pas lu mais tu devrais peut-être le faire.
- Je ne manquerai pas de rechercher ce titre. Et d'ailleurs, à ce propos, je voudrais bien savoir si les bouddhistes, comme les spirites, considèrent le corps comme une simple enveloppe dont la mort délivre l'esprit.
- D'après ce que je sais, le mot « enveloppe » correspond bien à la vision des bouddhistes. Il y a une phrase d'un moine vietnamien que j'ai retenue. Elle disait que la vie d'un être ne dure qu'un unique

-

⁴⁴ Ian Stevenson, 20 cas suggérant le phénomène de réincarnation, J'ai lu, Poche

instant de conscience et que dès que cesse cet instant, l'être cesse aussi. La mort laisse place à une autre forme d'existence. La conscience au moment de la mort réapparaît à la naissance dans un autre corps et conditionne la nouvelle vie.

- D'où les impressions de déjà vu, enchaînai-je.
- Et même les coups de foudre, j'ai lu ça quelque part. Laissons l'amour de côté pour l'instant. Je veux croire qu'il a encore quelque chose de naturel, mais j'ai lu aussi que les impressions de déjà-vu seraient des anomalies momentanées ou plus durables du cerveau. D'ailleurs, il paraît que les schizophrènes vivent fréquemment ce phénomène.

Je fixais mon verre et jouais à faire tinter les glaçons du fond de whisky.

- Le spiritisme est clairement basé, lui aussi, sur la réincarnation, observai-je. Mais je crois que celle-ci n'est jamais instantanée.
- Chez les bouddhistes non plus, en fait, car on peut renaître comme esprit et même comme animal. Rassure-toi, on ne réapparaît en animal que si on s'est mal conduit, sourit L.A. En fait, dans le bouddhisme, ce qui est important, c'est la notion de continuité. Nos actes déterminent notre karma qui constituera notre existence future. Mais il n'y a pas d'âme éternelle, proprement dite.
- Chez les spirites, c'est l'esprit, justement. Il y a cette question du troisième œil, sur laquelle j'ai été amené à lire deux trois choses.
 C'est purement bouddhiste, non ?
- Je ne sais pas exactement, il faut que je jette un œil.
- Tu n'as pas peur de devenir borgne?

On se remit à rire pour la troisième fois de la journée. Etonnant comme on se découvrait une complicité. Allons, Lis-Angela, même si elle s'était

entichée bizarrement du bouddhisme, n'était pas devenue une pratiquante bornée.

- Le troisième œil, c'est celui de la connaissance, si je me souviens bien, dit-elle aussitôt qu'on redevint sérieux.
- Oui, il y a une femme étrange qui m'en a parlé au Brésil.

Je racontai la conversation avec la grande femme blonde au moment de la présentation du livre de ma tante, à Ouro Preto.

- Elle avait l'air de sortir d'une coïncidence, cette personne.
 D'ailleurs, à bien y réfléchir, elle ressemblait plus à un personnage qu'à une personne.
- Comment ça?
- Et bien, un individu évanescent, comme possédé, vient te parler de fantômes alors que tu as commencé justement à jouer à SOS fantômes.
- Tu joues à SOS fantômes ?
- Je veux dire que j'ai commencé à m'intéresser à l'au-delà. Tu as bien compris. On aurait dit qu'elle avait été placée là pour faire avancer l'histoire. Mais elle allait l'air pourtant bien vraie.
- Tu aurais dû la toucher.
- Peut-être. Mais d'autres personnes, qui l'ont vue, m'ont dit qui elle était. Ça m'a suffi. C'est à croire que les coïncidences existent. Tu travailles sur un sujet et tu rencontres des gens qui t'y ramènent sans savoir qu'il t'occupe. D'ailleurs, toi aussi, tu es une coïncidence dans cette histoire. N'oublie pas que tu es passée au moment où je sortais de chez Manolo's et que tu allais chez les bouddhistes. Tu ne pouvais pas, comme tout le monde, aller au supermarché ou même dans une librairie, même si elles sont de moins en moins

fréquentées ? Non, il fallait que justement tu ailles chez les bouddhistes. Toi, en plus, je ne l'aurais jamais imaginé.

Je ne savais pas que je vivrais, le lendemain, une nouvelle coïncidence.

- Kardec dirait qu'un esprit est penché sur moi et me guide, ajoutaije. Qu'est-ce que tu sais du troisième œil, toi ?
- Pas grand-chose, ce qu'en disent les bouddhistes. Que c'est le chemin de la connaissance. Et chez les hindouistes, il est dessiné sur le front des femmes, particulièrement, je crois. On l'appelle le tilak.
 Il est destiné à éveiller la force créatrice de l'être. Chez les bouddhistes, c'est un chakra, un point de communication entre le cosmos et le surnaturel.
- Pour quelqu'un qui n'en sait pas grand-chose, tu es bien informée. Par contre, je ne suis pas sûr que cet œil soit dessiné sur le front exclusivement des femmes en Inde. Tu sais quelle matière ils utilisent pour dessiner ce troisième œil ? Juste par curiosité. C'est de la cendre ?
- Je crois que de la cendre des morts, quand c'est gris. Et ils utilisent des graines de curcuma pour le rouge.
- Après que l'étrange femme d'Ouro Preto m'a dit qu'il fallait ouvrir le troisième œil, j'ai fait quelques recherches sur Internet. Il y a un auteur britannique qui avait pris un nom indien. Il se faisait appeler Lobsang Rampa et a écrit un livre qui s'appelait justement Le troisième œil. Il racontait qu'on pouvait creuser un orifice où les Indiens placent le tilak, sur le front entre les deux yeux, pour ouvrir ce fameux troisième œil. Et cela permettrait de voir l'aura. Et j'ai lu aussi que c'était un accès vers les EMI, les Expériences de Mort Imminente.

- Qu'est-ce qu'il faut retenir dans l'expression « expériences de mort imminente ». Que la mort est imminente ?
- Et qu'on en revient, dans le cas des EMI. Les expériences sont les récits de ceux qui sont revenus à la vie. Et ils regrettent en général d'y avoir été ramenés.

Bien après le départ de Lis-Angela, mon appartement resta allumé. Je commençai par chercher dans les textes d'Allan Kardec des mentions du troisième œil. Je les avais téléchargés, ce qui simplifiait la vérification. Rien dans Le livre des esprits. Rien non plus dans Le livre des médiums. Et pas non plus dans La genèse, ni dans Les miracles et les prédictions selon le spiritisme. Je décidai de passer à l'ouvrage de lan Stevenson et ses « vingt cas suggérant le phénomène de la réincarnation ». Il y avait l'histoire d'une petite Indienne de trois ans, Meenu, qui, à la fin des années 70, donnait des indications très précises sur la mort d'une jeune femme Sudha. Celle-ci avait été retrouvée près d'une voie de chemin de fer. L'enquête montra qu'elle avait été étranglée et jetée en bas d'un train. La petite accusa le Dr Vinay, le mari, en donnant des détails très précis qu'elle ne pouvait pas avoir inventés. Ces précisions aidèrent à confondre le coupable, qui fut condamné.

Comme je n'avais pas encore sommeil, je me laissai entraîner par d'autres consultations qui me menèrent encore vers un scientifique, le Dr Brian Weiss, psychiatre et spécialiste de la thérapie par l'hypnose. Ce qui me donna envie de prolonger la lecture de l'écran fut le fait qu'il se disait gêné d'avoir été confronté à des phénomènes paranormaux. Pour un diplômé de Yale, cela ne faisait pas très sérieux. Dans les séances d'hypnose, il apparut que certains patients étaient capables de régresser à

des vies antérieures, même parfois très anciennes. L'une d'entre eux décrivit une époque qui paraissait dater de plusieurs millénaires.

Décidément, les scientifiques étaient de plus en plus confrontés aux inconnues de l'au-delà. Les connaissances humaines dans les deux domaines avaient d'ailleurs, paradoxalement, évolué de pair. Le spiritisme était né avec le scientisme et les progrès de la médecine multipliaient les récits d'EMI. Et si la science parvenait, dans les années à venir, à apporter des explications solides aux phénomènes paranormaux ?

Le lendemain fut un de ces jours les plus longs. Tous les personnages de ma vie liménienne avaient décidé d'établir un contact.

Vers 8H30, alors que, l'œil morne, je prenais mon petit-déjeuner, mon ordinateur se mit à retentir du son caractéristique d'une invitation Skype. Mon cœur s'accéléra. Je ne m'y attendais pas et espérais que ce n'étaient pas de mauvaises nouvelles venant de France. En fait, c'était Claudio. Je ne me rappelais même plus que je le comptais parmi mes contacts sur Skype. C'était son fils qui lui avait rétabli. Il m'aurait bien appelé plus tôt, ne fermant plus guère l'œil dès l'aube. Non, rien d'important. Claudio était intrigué par mon intérêt pour les sciences occultes. Cela n'allait pas avec moi. Sous couvert de cette approche empirique, n'étais-je pas en train de plonger corps et biens dans l'obscurantisme? J'étais sensible à cette sollicitude matinale mais, encore une fois, il n'avait pas d'inquiétude à se faire. Je menais une enquête au long court, me laissant porter par les événements. D'ailleurs, une nouvelle coïncidence m'avait amené le jour précédent à la rencontre des bouddhistes. Claudio préférait quand-même le Jim qui avait les pieds sur terre et qui ne s'en laissait pas compter, comme à l'époque des sentiéristes. Lorsqu'il raccrocha, je me dis qu'on avait beau faire, qu'on avait beau avoir été, la vieillesse diminuait, rabougrissait les branches les plus solides. Jamais Claudio n'aurait radoté quelques années auparavant. Il perdait de sa lucidité. C'est avec ce genre de constatations que je voyais que le corps préparait à la mort, en ôtant de la vie petit à petit, de façon indolore, comme un lent poison. Ou plutôt, non, comme des petites doses de somnifère qui enfoncent dans une sorte de torpeur vivante avant le grand sommeil ? C'était bien ce que Claudio avait dit, d'ailleurs, au restaurant de Chorrillos. Si c'était le cas, j'aurais la réponse moi-même d'ici quelques années et de mon vivant, cette fois. Comme je consignais toutes les étapes de mes recherches, il me suffirait dans 10 ans, 15 ans, 20 ans, si j'étais encore là, de relire ce que j'avais écrit et de vérifier les ravages du temps sur mon intellect. A supposer, bien sûr, que je sois encore capable de lucidité. Cela me rappelait cet écrivain, atteint du sida, à l'époque où cette maladie était encore une surprise, qui décrivit toutes les étapes de son agonie. Ma mémoire encore pleinement vaillante me dit qu'il s'appelait Hervé Guibert. Et il n'avait pas écrit son agonie, il l'avait filmée!

Moi aussi je disposais d'un sujet de recherche qui se prêtait parfaitement à ma propre expérimentation. Ceci étant dit, pour revenir à l'insistance de Claudio à me mettre en garde contre la plongée dans l'ésotérisme, peutêtre avait-il finement observé chez moi des changements que je ne distinguais pas à l'époque ?

Lorsque je m'apprêtais à partir à l'université, le téléphone sonna. C'était Roberta. Que me valait cet appel matinal ?

Ce n'est rien. Comme on ne se parle pas depuis longtemps, je me suis dit que j'allais t'appeler.

- Longtemps ? Je crois bien qu'on s'est parlé la semaine dernière.
- Toujours aussi agréable, Jim... En fait, je me disais que j'aimerais bien t'inviter à dîner mais je ne sais même pas pourquoi je te le dis. Je ferais mieux de raccrocher.

Elle ne le fit pas cependant.

- Tu as rompu avec Emilio?

- Mais non. Au contraire, comme nous vivons maintenant ensemble, il est important qu'il connaisse aussi mes amis.
- Je ne suis pas tout à fait ton ami, Roberta, même si notre séparation n'a pas été un mélodrame. Et tu ne joues pas le soir en ce moment ?
 Roberta était actrice. C'était d'ailleurs par son intermédiaire que je m'étais lié avec Claudio Pérez.
 - Non, et je sais qu'Emilio aimerait te rencontrer.
 - Si tu n'as pas de date encore, on peut en reparler. Il faut que j'y aille. Mais je suis d'accord et te remercie de l'attention.

Je calmai le jeu car il est vrai que Roberta ne méritait pas d'être traitée de cette façon. Avant de raccrocher, je me rappelai de mentionner que j'avais rencontré Lis-Angela. Cela étonna aussi mon ex-femme cet intérêt subit pour le bouddhisme.

- Je me demande si elle n'est pas malade.
- Comment ça, malade ? sursautai-je. Qu'est-ce que tu racontes ? Je l'ai trouvée en forme.
- Quelqu'un m'a dit qu'elle avait des soucis de santé, il y a quelque temps. Je ne me rappelle plus qui.
- Comment ça tu ne te rappelles plus qui ? m'emportai-je. Tu ne sais pas exactement quoi non plus, j'imagine ?
- Je ne vois pas en quoi ça peut t'énerver de cette façon. Ce n'est pas ton amie!
- Non, mais c'est la tienne, justement. Je te croyais plus sensible aux malheurs de tes amis.
- Ecoute, changeons de sujet car j'ai l'impression que nous ne faisons que parler dans le vide. Tu ne sais pas ce qu'elle a ; je ne sais pas ce qu'elle a, et nous ne savons même pas si elle a quelque chose.

D'ailleurs, ça ne doit pas être si grave. Sinon, elle me l'aurait dit, sans doute, même si on se voit peu depuis un certain temps. Je vais me renseigner.

Cette hypothèse de la maladie de Lis-Angela m'occupa tandis que je conduisais en direction de l'université. Au moment où un véhicule m'obligea à freiner brusquement, un déclic se fit en moi, comme par un effet mécanique. J'eus la forte impression que Lis-Angela allait mourir ou qu'elle pensait qu'elle allait mourir. Cela cadrait avec sa plongée soudaine dans le bouddhisme. Et je finis de me convaincre lorsque je me souvins, très distinctement, que je lui avais demandé ce qui l'amenait à se rendre à la conférence et qu'elle avait répondu : « la mort ».

La mort devenait bien trop familière. Pourvu que Lis-Angela ne suive pas le sort de Gustavo! Je voulais bien étudier la mort mais pas qu'elle se déchaîne. Je ne voulais qu'un contact théorique. Ces idées noires m'occupèrent jusqu'au parking de la PUC. Lorsque j'y repris ma voiture, quatre heures plus tard, j'y fis une nouvelle rencontre totalement inattendue. Au moment où je montais dans mon véhicule, un homme sortit du sien et se dirigea vers moi d'un pas rapide. Je m'étonnai puis lui trouvai un air familier, et m'étonnai de nouveau lorsque je le reconnus. Il avait changé. Ses cheveux étaient grisonnants. Il avait l'air fatigué et avait aussi un peu grossi. Etait-il encore sergent de l'armée péruvienne? La dernière fois que je lui avais parlé, c'était il y a 25 ans. C'était une bonne nouvelle que de le voir vivant. J'avais craint pour sa peau. Après toutes ces années, m'en voulait-il encore d'avoir, d'après lui, exposé sa femme ? Son sourire soudain disait que non.

- A vrai dire, dit-il, j'espérais bien te voir à l'université un jour ou l'autre. Tu me remets ?

Je confirmai. Je ne me souvenais pas qu'on se tutoyait mais cette informalité est fréquente au Pérou.

- Tu as de la chance de me trouver justement sur ce parking. J'allais partir. Qu'est-ce que tu fais ici? Je pensais que Maria Aparecida avait pris sa retraite.
- Ça te dirait de boire un verre à la cafétéria de l'université?
- Quelle cafétéria ? Il y en a plusieurs sur le campus.
- Celle que tu voudras.

Nous nous rendîmes au Comedor de Letras. Pablo était devenu plus volubile avec le temps. Ou était-ce qu'il ne vivait plus avec le poids de la sale guerre avec le Sentier lumineux ? Il n'avait pas encore pris sa retraite. Ce serait dans deux ans. Il travaillait dans un bureau du ministère de la Défense, sur le Campo de Marte. Maria Aparecida, elle, bien que plus jeune, avait eu la possibilité de se retirer plus tôt.

- Si je ne t'avais pas croisé par hasard, j'avais l'intention de me renseigner sur l'endroit où je pouvais te trouver. Après toutes ces années, je ne t'ai pas oublié.

Cela me surprit. Nous ne nous étions rencontrés qu'une fois. Ceci dit, je ne l'avais pas oublié non plus. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas venu à l'université catholique. Maria Aparecida avait besoin d'une attestation. Il y avait un problème sur le calcul de sa pension, qui soudain avait été révisée à la baisse.

- Ce pays va mieux, dit-il, mais si on veut gagner de l'argent, il vaut mieux être dans les affaires qu'être employé ou fonctionnaire. Moi, j'ai monté un petit business qui complète mes fins de mois.
- Sécurité privée ?

Je l'avais supposé car la sécurité était largement privatisée à Lima. Cela avait commencé dans les années 80, où la société s'était organisée pour se protéger du Sentier Lumineux et des vols qui s'étaient multipliés au fur et à mesure que l'hyperinflation s'installait. Mais Pablo n'avait pas choisi cette voie. Il était propriétaire de deux taxis, dont l'un était conduit par son beau-frère.

 Mon fils vient d'avoir son permis. Je vais bientôt acheter une troisième voiture, dit-il alors que nous commandions des boissons à la caisse de la cafétéria.

Il avait demandé sans hésiter un inca-kola alors que, comme je ne m'étais jamais habitué au coca-cola péruvien, j'avais opté pour un café, bienvenu à n'importe quelle heure.

- Tu as combien d'enfants avec Maria Aparecida?
- Trois.
- Donc, tu me cherchais, Pablo, après tant d'années?
- Oui, je me suis dit que ce serait bien de te rencontrer.
- On ne s'était pas quittés exactement en bons termes, tous les deux,
 il y a vingt-cinq ans... D'ailleurs, les quelques mois que Maria
 Aparecida est restée à la Faculté des Lettres avant de partir à un autre service je ne sais pas lequel...
- Elle a intégré le secrétariat de la Faculté d'éducation. Un peu à cause de toi, d'ailleurs...

- Je n'en ai rien su. D'ailleurs, durant ces quelques mois, elle a refusé de m'adresser la parole.
- C'est normal. Avec tes questions, tu jetais de l'huile sur le feu. Je t'avais pourtant dit que nous devions être le plus discrets possible.
 Tu veux savoir pourquoi Maria Aparecida a changé de service ?

Cette conversation, qui ne se définissait pas, commençait à m'agacer.

- Ça n'a rien d'exceptionnel. Les secrétaires sont souvent transférées.
- Tu ne comprends pas. Le Sentier lumineux avait infiltré la Faculté de Lettres. Elle se sentait menacée. On lui posait des questions sur moi.
 Ils voulaient me retrouver. Alors, quand tu as commencé à l'interroger, tu comprends pourquoi on a été inquiets. Le SIN a fait une enquête...
- Le SIN⁴⁵, carrément... Avec eux, il y avait encore plus de danger qu'avec le Sentier Lumineux.
- Il aurait peut-être pu t'arriver quelque chose, c'est exact... Donc, le
 SIN a constaté que tu écrivais réellement une thèse. Mais ce n'était pas sans danger pour nous pour autant.
- D'où le cinéma que tu m'as fait. La balade jusqu'à la plage. Je dois te dire que ce qui m'a fait le plus peur à l'époque – et ne le prends pas mal, c'est ta façon de conduire.

Pablo réagit par un sourire qui m'étonna.

- Ça n'a jamais été mon fort mais qu'est-ce que tu veux, j'ai été habitué à avoir un chauffeur. Jim, tu permets que je t'appelle Jim?
- Je suppose que oui. Moi aussi je t'ai appelé par ton prénom.
- Je ne suis pas venu en ennemi.

120

⁴⁵ SIN : Servicio de Inteligencia Nacional del Perú, fortement compromis à l'époque du Président Fujimori

- Et pourquoi je te ferais confiance, Pablo ? Les ennemis, justement, dans les années 80, vous ne vous gêniez pas pour les assassiner, purement et simplement.
- Comme je te l'ai dit il y a vingt-cinq ans, c'était une sale guerre. Je n'avais pas vraiment le choix. En fait, ce n'est pas tout à fait ce que je pense après toutes ces années. Et c'est pour cela que je suis content de te revoir.
- Tu as des remords?
- Oui, j'avais honte il y a 25 ans. Et cette honte s'est transformée au fil des années en remords. Effectivement. J'ai du mal à le dire mais tu avais raison quelque part de mettre les militaires et les terroristes dans le même sac.
- Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai écrit dans mon travail de doctorat.
- Je ne parle pas de ce que tu as écrit. Je n'ai pas lu ton travail.
- Il n'a pas été publié. Mais tu sais bien qu'il y eu autant de morts provoquées par les troupes gouvernementales que par les Sentiéristes. En même temps, l'histoire montre que vous avez eu affaire à des *guerrilleros* de l'espèce la plus intolérante et la plus violente. S'ils étaient parvenus au pouvoir, sans doute que les crimes auraient été multipliés par dix ou cent. Le Cambodge est l'exemple de ce qui allait se produire ici. Les khmers rouges y ont tué près de 2 millions de personnes, c'est-à-dire plus de 20 % de la population. Au Pérou, la sale guerre a fait environ 70.000 morts et disparus. Le Sentier lumineux et vous, les militaires, aviez les mêmes victimes : des indiens pauvres vivant du travail de la terre. Pour ceux qui d'un côté prétendaient briser le joug des exploités et ceux, de

l'autre, qui affirmaient défendre les populations, avoue que c'est un peu fort.

- Je sais tout ça et je le reconnais. Mais tu sais, Jim, on apprend avant tout à un militaire à obéir et pas à penser. On a été manipulés. Et le pire, c'est qu'à l'époque de Fujimori, les choses ont continué de plus belle. Tout le travail que nous avons fait pour en finir avec Abimael et ses terroristes a été récupéré et nous avons servi une dictature. Et nous nous sommes tus, toujours. A aucun moment, nous ne sommes venus en aide à la population. Ce sont les civils qui ont dû se débrouiller par eux-mêmes. Ce que je voulais te dire est simple : tu as bien fait d'écrire sur le Sentier Lumineux au moment où tu l'as fait. Tu as bien fait de chercher des informations auprès de ma femme et même, oui, même si en faisant cela, tu nous mettais en danger. Il n'y pas eu assez de gens comme toi.

Pouvait-on commettre des crimes et être quelqu'un de bien ? Les paroles de Pablo étaient troublantes. Il n'avait aucun intérêt à les prononcer et pourtant il l'avait fait. On aurait dit qu'il m'attendait pour cela. Je repensais, dans ma voiture qui me ramenait à Miraflores, au concept de la banalité du mal développé par Hannah Arendt. Comment des hommes ordinaires peuvent-ils devenir des bourreaux ? Simplement en exécutant des ordres. Et plus les victimes sont éloignées, plus elles sont différentes de soi, moins on se sent concernés par les souffrances qu'on leur inflige. Et qu'y avait-il, encore au 21e siècle, de plus éloigné d'un blanc de la capitale qu'un descendant d'indien vivant dans les Andes ?

J'étais encore plongé dans mes réflexions quand j'entrai dans le supermarché Vivanda de Pardo. Le malaise s'accentua à la vue de ces

victuailles auxquelles je devais consacrer une heure de ma journée. Il y avait pire : le choix et l'achat des produits ménagers. Je leur consacrais une seule sortie par mois, prenant bien soin de me rendre à cette occasion au supermarché avec une liste parfaitement complète et sans erreur. Je fus hélé à la caisse, au son de la troisième surprise de la journée. Je ne reconnus pas la voix tout d'abord. Lorsque je me retournai, je vis une jeune fille inconnue. Mais ce n'était pas elle qui m'interpellait. Il y avait une petite femme à ses côtés au bout du rayon, près des boîtes de lait. C'était Gertrudis, la femme d'Eduardo Pastor. Je ne l'avais pas repérée tout de suite car je ne l'avais jamais entendu hausser la voix. Souriante, elle me présenta sa fille. Très jolie, plus métisse d'aspect que ses parents. Je me rendis compte qu'ils ne m'avaient pas dit son prénom. Elle s'appelait Julia et cela lui allait bien. Qu'est-ce qui amenait Gertrudis si loin de Lince ? Elle avait accompagné Eduardo à son cercle militaire. Cela lui permettait de passer un peu de temps avec Julia. Et tu sais, depuis ce qui lui est arrivé, je préfère être avec lui. Heureusement que tu étais là ce jour-là. Il aurait pu mourir ou se faire voler, un vieux tout seul sur un banc dans un parc quand la nuit tombe. Mais tu sais comme il est têtu. Tu l'as vu l'autre jour. S'entêter à boire du vin alors qu'on est diabétique. Et que faisait-il de ses journées, comment allait-il? Pourquoi tu ne viens pas nous voir, Jim? Eduardo sera très content. Si ce n'est qu'il aura honte pendant un moment du spectacle qu'il t'a montré avant de tomber dans son espèce de coma éthylique. Je n'irais pas à Lince. Je leur devais plusieurs invitations. Pourquoi pas aller y boire un verre avec Eduardo dès qu'il sortirait de sa réunion et manger quelques apéritifs ? Ce pouvait être sans alcool. Ce serait avec plaisir mais ce n'était pas possible. Mais bien sûr ils passeraient bientôt me voir. Eduardo avait changé ces dernières semaines.

Quand tu l'as ramené, même s'il t'a montré le contraire, il s'est rendu compte que son corps ne répondait plus comme il le voulait. Et ça ne s'est pas arrangé avec les effets du vin. Mais n'avait-il pas perdu la peur de mourir avec ce qui lui était arrivé à l'hôpital ? Oui, oui, bien sûr, mais Eduardo parlait beaucoup. « Mon père adore raconter des histoires » ajouta Julia. Mais tu avais l'air d'y croire toi aussi Gertrudis, lorsqu'il racontait ses expériences de mort imminente ? Oui, dans ce qu'il raconte, il y a des choses vraies mais il adore qu'on l'écoute, tu as remarqué ? Il m'a dit qu'après ses expériences à l'hôpital, il n'a plus rien vécu de surnaturel, il te l'a dit aussi ? A elle, il lui parlait peu de ces choses-là ; elle connaissait trop ses tours mais oui, il n'avait mentionné aucune nouvelle apparition.

Un des ascenseurs de mon immeuble était en panne. Il avait des contrefaçons. Il fallait espérer qu'elles n'étaient pas plus graves. Ce n'était pas la peine d'habiter dans un bâtiment neuf. Je me retrouvai au milieu de plusieurs inconnus après plusieurs minutes d'attente. Comme je n'aimais pas cela, je me concentrai pendant l'ascension vers le 17e. Décidément, le témoignage d'Eduardo était assez peu fiable! Et il avait une relation bizarre avec sa fille Julia. Je me répétais qu'il ne l'avait pas même nommée lorsque j'avais été invité à déjeuner alors qu'il ne tarissait pas de commentaires sur son fils. Gertrudis la voyait manifestement sans lui. Cela cachait quelque chose. Elle avait pourtant l'air ce qu'il y a de plus convenable. Mignonne, discrète, silencieuse même.

Je fus étonné de trouver dans l'entrée de mon bâtiment une lettre du Brésil que le gardien avait glissée sous la porte avec quelques courriers administratifs. Je l'identifiai tout d'abord à son timbre. Lorsque je la saisis, je vis qu'elle était de Valentine, ma tante d'Ouro Preto. J'avais pensé

encore à elle en repassant devant l'ambassade du Brésil. Bien à la manière de Valentine, le courrier commençait par une affirmation péremptoire : « Je sais qu'écrire des lettres n'est plus très à la mode mais comme tu le sais, je me fiche de la soi-disant modernité. »

Après avoir rapidement espéré que son courrier me trouverait en forme, elle en venait au but de sa missive.

« Je lis en ce moment des textes sur Santos Dumont. J'ai été invitée à Petropolis⁴⁶, il y a quelque temps, et j'en ai profité pour me pencher sur l'histoire de l'homme. Je n'ai plus guère matière à écrire sur ma chère Inconfidência et il faut bien que je m'occupe. J'ai lu un épisode qui va t'intéresser. Je n'ai pas oublié ton sujet actuel de recherche même si tu es resté assez vague lors de ta venue en décembre. Sans doute as-tu jugé que mon esprit, sans jeu de mots, était trop occupé par le lancement de A paixão de Tiradentes. J'ignorais totalement que Santos Dumont avait été l'objet d'une prophétie. J'ai assisté la semaine dernière, à l'Alliance Française de São Paulo, où je m'étais rendue à l'invitation d'un vieil ami d'histoire médiévale – ne vois toutefois aucune redondance dans ces mots car il est en fait plus jeune que moi, de ton âge à peu près, à une présentation d'un petit fascicule sur le grand aviateur, Santos Dumont, dompteur de l'espace. L'auteur, un touche-à-tout, d'après ce que j'ai compris, est un Brésilien dont le texte a été traduit par les Alliances Françaises. Je te passe les détails de la présentation : heureusement qu'il parlait fort et qu'il était debout car s'il était resté assis, je ne l'aurais pas vu et pas non plus entendu à cause d'un ventilateur qui faisait à peu près le bruit d'un moteur d'avion à hélices. Je ne sais pas si l'Alliance Française a ces subtilités. J'ai posé la question au directeur culturel. Lui ne les a pas

-

⁴⁶ L'aviateur brésilien Santos Dumont est né dans la ville de Petrópolis, qui se situe à proximité de Rio et qui accueillait la résidence d'été des empereurs brésiliens au XIXe siècle.

dans tous les cas et n'a pas paru comprendre ma remarque. Les spirites affirment qu'une prophétie a été adressée à un médium brésilien en 1876 par l'esprit du célèbre aéronaute Jacques Etienne de Montgolfier. Elle a été publiée dans la revue elle-même spirite « O reformador » le 1er août 1883. Je la reproduis ici, comme elle est retranscrite dans Santos Dumont, dompteur de l'espace : « Vaincre l'espace à la vitesse d'une balle d'artillerie, avec un moteur qui entraîne l'homme, ceci est le grand problème qui sera résolu sous peu. Cette machine puissante n'a rien d'une utopie. Le missionnaire qui apporte ce perfectionnement sur Terre est déjà parmi vous. Le progrès de l'aviation aérienne, qui a rencontré tant de prosélytes et fait tant de victimes, n'est, cependant, pas loin de se réaliser. Le perfectionnement de toute science dépend du temps et de l'état de l'humanité pour la recevoir. La locomotive, ce géant qui anéantit le désert et vainc les distances, sera une invention insignifiante auprès de cet oiseau colossal qui, comme le condor des Andes, parcourra l'espace, emmenant sur ces superbes ailes les hommes de divers continents. Les ballons, simples précurseurs de l'admirable invention, ne seront rien face au bel et augural oiseau mécanique. Ce Dieu de bonté et de miséricorde qui ne concède rien avant l'heure prévue, laisse d'abord ses enfants travailler à la recherche de la connaissance puis, quand ils se sont efforcés pour découvrir la vérité, alors, leur envoie un rayon de la lumière divine. Voyez, dès maintenant, ô mortels, que la navigation aérienne, bientôt ne sera plus un rêve, et une brillante réalité. Le moment est proche où vous sera révélé ce surprenant moteur. Brésil, toi qui fus le berceau de la grande découverte, seras bientôt le pays choisi pour démontrer la force de la grandiose machine aérienne. Ceci est la prévision que je vous donne, ô Brésiliens ». On aura compris que le missionnaire en question ne pouvait être que Santos Dumont, ce qui se tient historiquement car il n'a pas eu de pareil au Brésil. Il avait 3 ans en 1876. Ceci m'amène à te rappeler que mon pays d'adoption est la terre du spiritisme. Il y a ici près de quatre millions de spirites et au fil des dernières années, ce chiffre n'a fait que croître. C'est la troisième religion au Brésil. J'imagine qu'il ne t'en faudra pas plus pour te convaincre de l'opportunité de mon invitation à t'installer pour un long séjour à Ouro Preto. Ma maison n'est pas très grande mais, comme tu le sais, tu y seras chez toi. Ainsi, mon garçon, je t'attends. »

Je m'amusai de ces dernières phrases, si propres à ma tante que je m'imaginai en les lisant que je l'avais devant moi. Pourquoi pas un nouveau séjour effectivement dans le Minas Gerais ? Mais elle était bien capable de me faire travailler sur son projet de recherche à elle.

Encore un témoignage de contact avec une entité spirituelle. Une petite voix en moi se demandait quand j'ouvrirais les yeux. Une plus forte, constituée d'années d'incrédulité, me maintenait dans le scepticisme. Je me dis qu'il fallait que je voie pour croire. Il aurait été pratique qu'une voix d'outre-tombe s'adresse à moi, qu'un fantôme me rende visite...

En attendant, j'étais cerné par le spiritisme. Il fallait que je m'en occupe sérieusement. Je m'attèlerais aux écrits d'Allan Kardec, alias Hippolyte Léon Denisart Rivail. Ce que j'avais lu du style ne m'en donnait pas vraiment envie. Le premier, Le livre des esprits, avait été publié en France le 18 avril 1857. C'était le manifeste du parti spirite, si on peut dire. Dans cet ouvrage, Rivail-Kardec posait les bases de la doctrine, affirmant que sa plume était guidée par plusieurs esprits. On se faisait d'eux généralement une idée complètement fausse : « ce ne sont pas, comme beaucoup se les figurent, des êtres abstraits, vagues et indéfinis, ni quelque chose comme une lueur ou une étincelle ; ce sont, au contraire, des êtres très réels,

ayant leur individualité et une forme déterminée.»47 Contrairement au corps, l'esprit ne mourait pas. Au contraire, la mort le délivrait de ses liens. Entre les deux, il y avait le périsprit, comme je l'ai déjà écrit, en quelque sorte un intermédiaire entre le corps et l'esprit. Dans son état normal, le périsprit était invisible mais « l'esprit pouvait lui faire subir quelques modifications qui le rendaient momentanément accessibles à la vue et même au toucher ». C'est ainsi que se produisaient les apparitions, de même que les phénomènes de bruits, de déplacements d'objets. « Les coups et les mouvements sont, pour les Esprits, des moyens d'attester leur présence et d'appeler sur eux l'attention, absolument comme lorsqu'une personne frappe pour avertir qu'il y a quelqu'un». « Certaines personnes, dites médiums auditifs, ont la faculté de les entendre, et peuvent ainsi converser avec eux ; d'autres les voient : ce sont les médiums voyants. Les Esprits qui se manifestent à la vue se présentent généralement sous une forme analogue à celle qu'ils avaient de leur vivant, mais vaporeuse ».

Je disais toujours que je n'avais jamais vu l'ombre d'un fantôme, d'une manifestation d'une autre dimension. Je me souvins toutefois d'un fait étrange. Cela se passait chez des amis près de Lyon, lors d'un séjour en France. Lorsque j'arrivai chez eux, en début de soirée, dans une voiture de location, j'aperçus depuis la cour mon ami assis sur son lit au premier étage. Toutefois, lorsque je sonnai, personne ne vint m'ouvrir. Seule la lumière de la chambre du haut était éclairée dans la belle maison en L. Je me rappelai qu'ils avaient deux véhicules et n'en vis qu'un dans le garage ouvert sur le jardin. Effectivement, quelques minutes plus tard, mes amis arrivaient en voiture et s'excusaient de leur petit retard. « Et la lumière au

⁴⁷ Extrait de Le spiritisme à sa plus simple expression" http://www.espirito.org.br/portal/download/pdf/fr/le-spiritisme-a-sa-plus-simple-expression.pdf

1er étage ? demandais-je ». Ils ne se souvenaient pas de l'avoir laissée allumée mais n'en firent pas grand cas. J'oubliai bien vite ma fugace vision.

Kardec affirmait que certains esprits, ou périsprits, apparaissaient de manière si identique à leur état vivant qu'on pouvait leur parler et même, plus rarement, les toucher. Il était très peu fréquent que ces apparitions interviennent devant un groupe. Les esprits préféraient l'intimité pour se manifester.

Ces phénomènes étaient naturels. D'ailleurs, les esprits n'étaient pas tous supérieurs : « parmi [leurs] communications [...], il y en a qui sont sublimes de profondeur, d'éloquence, de sagesse, de morale, et ne respirent que la bonté et la bienveillance ; mais, à côté de cela, il y en a de très vulgaires, de légères, de triviales, de grossières même [...] ». Tous ces morts n'étaient pas heureux. Ils subissaient les conséquences de leurs actions sur terre. Voilà qui était pleinement chrétien. Il n'était pas étonnant qu'un des ouvrages de Rivail soit L'Evangile selon le spiritisme et un autre La Genèse selon le spiritisme. Afin d'assurer son au-delà, le suicide n'était pas recommandé. L'âme errait en proie à des souffrances, comme la Bible nous l'enseignait, si mes souvenirs du catéchisme étaient bons. On pouvait donc, comme l'écrivait Kardec lui-même, imaginer ce que serait notre vie post-mortem à partir de ces témoignages et du comportement des esprits. Il se référait au catholicisme, mais aussi aux philosophes anciens. On les avait mal interprétés comme on avait mal compris les paroles du Christ. Une phrase me laissa songeur : « Ajoutons enfin que les communications avec les êtres chéris que l'on a perdus procurent une douce consolation en prouvant non seulement qu'ils

existent, mais qu'on en est moins séparés que s'ils étaient vivants et dans un pays étranger ».

Les préceptes du spiritisme étaient résumés dans une liste numérotée. Kardec avait rédigé 25 pages pour la divulgation du spiritisme, qui s'intitulait Le spiritisme à sa plus simple expression. C'était pratique. Et pas seulement. Je trouvai l'opération moderne et efficace. Les spécialistes du marketing n'auraient pas dit autre chose. C'est à partir de là que je commençai à m'attacher à la personnalité d'Allan Kardec. Après tout, c'était un chercheur lui aussi, qui semblait pragmatique, un homme bien du temps du Positivisme. Le point 1 était Dieu, tout simplement... : « Dieu est éternel, unique, immatériel, immuable, tout-puissant, souverainement juste et bon ». Il écrivait ensuite qu'Il avait créé la matière mais aussi les esprits. Ils étaient des « êtres individuels dotés d'une enveloppe éthérée, impondérable », le périsprit, et « parcouraient l'espace à la rapidité de l'éclair et constituaient le monde invisible ». Ces esprits étaient nés « simples et ignorants, sans science et sans connaissance du bien et du mal mais avec une égale aptitude pour tout ». Dieu leur avait laissé le libre-arbitre et ils ne parviendraient au bonheur suprême qu'en acquérant un savoir et avec une conduite guidée par le bien. « En conséquence de leur libre-arbitre, les uns prenaient la route la plus courte, qui est celle du bien, les autres la plus longue, qui est celle du mal ». Ce mal n'était pas une création divine mais la désobéissance de ses préceptes toujours bons. Pour se perfectionner, acquérir des connaissances et apprendre à faire le bien, les esprits devaient avoir une existence corporelle, et donc être incarnés. L'incarnation ne se faisait pas sur la seule terre; il y avait d'autres mondes. Comme une seule existence ne suffisait pas, il fallait que les esprits soient incarnés plusieurs fois. « Une succession d'existences à chacune desquelles il faisait quelques pas en avant dans la voie du progrès ». Ce nombre de vies était indéterminé et dépendait de la proximité de l'esprit avec le but qui lui était fixé. Seul un esprit bon, un esprit épuré n'avait plus besoin d'incarnations et atteignait le bonheur éternel. « Dans l'intervalle de ses existences corporelles, l'Esprit était errant ». Et il était heureux ou malheureux, en fonction de ses actions dans la vie qu'il venait de consommer. Il devait réfléchir aux attitudes nécessaires dans sa prochaine incarnation. « L'Esprit coupable était puni par les souffrances morales dans le monde des Esprits, et par les peines physiques dans la vie corporelle ». « Il y avait des mondes appropriés aux différents degrés d'avancement des Esprits, et où l'existence corporelle se trouvait dans des conditions très différentes. Moins l'Esprit était avancé, plus les corps qu'il revêtait étaient lourds et matériels ; à mesure qu'il se purifiait, il passait dans des mondes supérieurs moralement et physiquement. La Terre n'était ni le premier ni le dernier, mais un des plus arriérés ». « Les Esprits, en s'incarnant, apportaient avec eux ce qu'ils avaient acquis dans leurs existences précédentes ; c'était la raison pour laquelle les hommes montraient instinctivement des aptitudes spéciales, des penchants bons ou mauvais qui semblaient innés en eux ». L'oubli des existences antérieures n'était pas une souffrance mais au contraire l'occasion d'épargner des souvenirs souvent pénibles. Je m'attardai un peu sur cette sentence. Dans la logique du dispositif décrit, l'homme ne serait-il pas en mesure de mieux progresser s'il se souvenait de ses erreurs passées? Mais cela lui ouvrirait la connaissance du phénomène des réincarnations... Et il pourrait se repentir par calcul, peut-être... « Mais comment détruire l'égoïsme et l'orgueil qui semblent innés dans le cœur de l'homme ? ». La terre était-elle pour tous une sorte de purgatoire ?

N'avait-elle pas de vibrantes beautés ? Un dîner au restaurant avec des amis, devant un verre de champagne qui pétillait sous les feux d'une belle lumière, les Concertos brandebourgeois interprétés par un orchestre parfaitement accordé, une trompette éclatant au milieu des violons, le soleil inondant un océan qui sentait l'iode. N'était-ce pas des bonheurs, des moments de plénitude ? Mais réservés à combien d'habitants de cette terre ?

Je me rappelai les statistiques que j'avais reçues dans un de ces diaporamas qui inondaient les boîtes e-mails. Il avait attiré mon attention, disait que si on vivait dans un pays qui n'était pas en guerre, on avait la chance d'appartenir à un pourcentage réduit de la population mondiale. Si on vivait avec plus de 500 euros par mois, on entrait dans un pourcentage plus faible. Si on avait l'électricité, c'était encore une population moindre. Les détails n'étaient pas ceux-là mais en conclusion, si l'on vivait décemment, on faisait partie d'un pourcentage infime de la population, moins de 10 %, croyais-je me rappeler. Kardec concluait son « bréviaire » par l'affirmation que les esprits mauvais seraient retirés de la Terre pour que celle-ci entre dans une période meilleure. Souvenons-nous qu'il écrivait au milieu du 19e siècle. On ne pouvait pas dire que l'histoire lui avait donné raison. En Europe, vingt ans après, aurait lieu le premier affrontement avec l'Allemagne qui tuerait des millions de soldats au début du vingtième siècle et exterminerait des millions de personnes au milieu du siècle. Si le nazisme n'était pas l'enfer, il y ressemblait. Quel genre d'esprit était Hitler ? Sans compter les génocides staliniens. Si l'on devait juger la vraisemblance du spiritisme à la qualité des prédictions de son initiateur, il ne valait pas grand-chose.

J'étais étendu sur un transat. A mes côtés, L.A. contemplait l'océan Pacifique. Il faisait beau, je lui avais proposé de lézarder sur l'aire commune de mon immeuble. C'était une grande terrasse comprenant une piscine, un coin pour les barbecues, des tables, des chaises et quatre chaises longues. C'était heureusement un jour de semaine et il n'y avait personne. Aucun fâcheux n'avait monopolisé les fauteuils et la piscine n'était pas polluée par des cris d'enfants. Un bon endroit pour deviser sur la mort. J'avais apporté des munitions : une bouteille de Lagavulin et des noix de cajou. Ce n'était pas plus orthodoxe que notre conversation mais on n'y aurait rien changé. J'entretenais Lis-Angela de mes progrès dans la lecture de Kardec. Elle s'y était d'emblée intéressée. Elle voulait qu'on parle du suicide. En quoi était-il répréhensible chez les spirites ? Sur ce point, les choses étaient claires. Ils avaient la même vision que les catholiques, retirant à l'homme le droit de se donner la mort. Il ne fallait pas que l'homme s'attribue un pouvoir divin. C'était bien pratique, à mon (perfide) avis, pour éviter que la main d'œuvre réduite en esclavage, par exemple, soit gâchée inutilement. Pour les spirites, il fallait accepter les souffrances de la vie, qui étaient autant d'épreuves conduisant à la purification. Les suicidés avaient plus de mal à se séparer de leur corps. Kardec narrait le témoignage peu ragoûtant d'un esprit qui se disait vivant et qui sentait distinctement les vers qui le rongeaient. J'en ai déjà parlé. Et cet état pouvait durer aussi longtemps que les années à vivre pour lesquelles il était initialement programmé. Ceux qui se donnaient la mort pouvaient être envoyés dans un monde inférieur et Kardec écrivait qu'un esprit avait confié lors d'une séance médiumnique qu'il avait été très malheureux sur la terre en conséquence d'un suicide dans son existence précédente.

A cet instant de mon récit, j'observai à la dérobée le visage de Lis-Angela. Même de profil – elle était étendue devant moi et regardait l'horizon marin – il me sembla qu'elle avait blêmi.

- Tu as déjà vu une veillée funèbre comme la nôtre, toi, au whisky et en plein après-midi ? lui dis-je.
- Tu as raison. On a l'air malin.

Nous nous mîmes à rire.

- Ceci dit, L.A., tout n'est pas noir dans ce qu'écrit Kardec. Par exemple, lorsqu'il dit : « Pourquoi avez-vous peur de la mort si toutes les nuits, vous mourez ? ».
- C'est gai en effet, grinça Lis-Angela, je m'en servirai pour une prochaine blague. Ça peut faire de l'effet dans une soirée.
- Non, mais l'histoire est littérairement intéressante. Toujours sous la supposée dictée des esprits, Kardec raconte que lorsque nous nous endormons, notre esprit est libéré de notre corps. Un sommeil profond peut s'assimiler à la mort parce que le corps est presque sans vie consciente et l'esprit peut vagabonder, soit à la rencontre d'autres esprits incarnés qui rêvent aussi ou à celle du monde des esprits. Une porte vers le ciel, en quelque sorte. Les souvenirs que nous avons de nos rêves seraient incomplets, uniquement faits de nos plongées dans le songes et de nos réveils. Comme nous n'avons que des souvenirs partiels, nous ne pouvons reconstituer que des bribes de ce que nous avons vécu pendant le sommeil. Kardec le compare à un récit dont des parties manqueraient.

J'ajoutai, dans le but de rassurer Lis-Angela si, comme je l'imaginais, elle était gravement malade :

- Depuis que j'ai lu ça, je t'avoue que j'y pense souvent avant de m'endormir. Si la mort est comme le sommeil, elle devient franchement apprivoisable.
- Sauf que nos rêves ne sont pas toujours agréables. Tu ne fais jamais de cauchemars, toi ? Moi, si. Si l'au-delà leur ressemble, bonjour !
- Les spirites disent que nous visitons parfois, pendant notre sommeil, des mondes inférieurs, où la violence, la laideur, sont plus présents que dans le nôtre. Mais ils nous rassurent en nous disant que si nous avons progressé dans ce monde, il n'y a pas de risque que nous nous retrouvions dans ces zones pires que la Terre.

Qu'était la mort et que se passait-il lorsqu'on mourait? Clairement une libération pour Le livre des esprits : « Les Esprits revêtent temporairement une enveloppe matérielle périssable, dont la destruction, par la mort, les rend à la liberté ». La mort était la destruction de notre enveloppe grossière, de notre corps. L'âme constatait son individualité, et puisait son énergie dans le périsprit, qui pouvait lui donner l'apparence de sa dernière incarnation. Elle n'emportait d'ici-bas « rien que le souvenir et le désir d'aller dans un monde meilleur ». La mort était-elle une souffrance ? « Non, le corps souffre souvent plus pendant la vie qu'au moment de la mort : l'âme n'y est pour rien. Les souffrances que l'on éprouve quelquefois au moment de la mort sont une jouissance pour l'Esprit, qui voit arriver le terme de son exil. » Il n'y avait pas de transition brusque au moment de la mort, de la séparation du corps et de l'âme. « Pendant la vie, l'Esprit tient au corps par son enveloppe semi-matérielle ou périsprit ; la mort est la destruction du corps seul et non de cette seconde enveloppe qui se sépare du corps, quand cesse en celui-ci la vie organique. » Le

dégagement de la vie terrestre était graduel et plus long chez ceux qui avaient mené une vie plus « matérielle et sensuelle ». En revanche, les individus qui avaient eu une existence plus axée vers le travail intellectuel, artistique, vers la réflexion, acceptaient plus facilement la disparition de leur corps. Logique. En effet, « l'activité intellectuelle et morale, l'élévation des pensées, opèrent un commencement de dégagement même pendant la vie du corps ». Il pouvait arriver que pendant l'agonie, l'âme ait déjà quitté le corps. A cet endroit (page 86) du Livre des esprits, je trouvai une analogie frappante avec les Expériences de Mort Imminente : « Au moment de la mort, l'âme a-t-elle quelquefois une aspiration ou extase qui lui fait entrevoir le monde où elle va rentrer? Souvent l'âme sent se briser les liens qui l'attachent au corps ; elle fait alors tous ses efforts pour les rompre entièrement. Déjà en partie dégagée de la matière, elle voit l'avenir se dérouler devant elle et jouit, par anticipation, de l'état d'Esprit. » La concordance des récits définissait bien un fait. Qu'en disait La survie de Rufina Noeggerath? « Lorsque le fluide s'est retiré des extrémités, qu'il se concentre de plus en plus sur le principal siège de l'intelligence – le cerveau – la vie de l'homme commence déjà de l'autre côté. Il parle encore des choses de la terre, il est encore sur la terre, mais il est davantage dans l'espace, il entend la voix des extra terriens, la quintessence des puissances de l'âme a déjà quitté la terre; il ne lui reste plus rien que des sensations, et particulièrement celles de l'enfance. » Le lien existait effectivement entre les EMI et le spiritisme rapporté par Rivail et par Noeggerath. Tout ceci était une vision bien éloignée de la peur de la mort dans nos civilisations. La survie l'abordait : « Le passage de la vie terrienne à la vie sidérale est une chose troublante à laquelle les philosophes de tout temps ont porté une grande

attention. La mort a toujours épouvanté la plupart des hommes, sceptiques ou non ». Kardec écrivit que la peur de la mort, pour un supplicié, par exemple, pouvait paradoxalement l'amener à ne pas la percevoir, à perdre conscience. Ce n'était pas le cas apparent de Tiradentes, le héros brésilien. Valentine avait narré, lors du lancement du livre, qu'il avait parlé au bourreau très calmement juste avant sa pendaison. L'homme serait programmé pour craindre la mort, afin que sa vie soit suffisamment prolongée pour les tâches qu'il avait à accomplir. Moi qui ne craignais rien de plus avais-je pour mission d'écrire ce texte? Kardec signalait que l'agonie permettait d'abréger le trouble qui suivait la mort, en la préparant. C'était ainsi que « le périsprit se dégageait plus facilement du corps ». Toutefois, « la plupart du temps, l'Esprit dont le corps vient d'être frappé mortellement n'en a pas conscience sur le moment ». « Dans les morts violentes, par suicide, supplice, accident, apoplexie, blessures, etc., l'Esprit est surpris, étonné et ne croit pas être mort ; il le soutient avec opiniâtreté ; pourtant il voit son corps, il sait que ce corps est le sien, et il ne comprend pas qu'il en soit séparé ; il va auprès des personnes qu'il affectionne, leur parle et ne conçoit pas pourquoi elles ne l'entendent pas. Cette illusion dure jusqu'à l'entier dégagement du périsprit ; alors seulement l'Esprit se reconnaît et comprend qu'il ne fait plus partie des vivants ». Je lus encore qu'après la mort, « l'âme voyait et embrassait d'un coup d'œil ses émigrations passées ». Voilà qui rappelait le défilé cinématographique de l'existence des personnes qui avaient vécu une Expérience de Mort Imminente.

Alors que le taxi longeait les falaises du bord de mer et que je me penchais à la fenêtre pour humer l'air, je m'étonnais encore du but de ma course.

Roberta avait confirmé l'invitation à dîner. Barranco s'était un peu détériorée au fil des années mais mon ex-femme et son compagnon vivaient dans un immeuble bien situé, avec une vue à 180º sur l'océan. Comme il faisait un angle, je ne sus plus très bien par où entrer. Le taxi me laissa à l'intersection des deux rues. Alors que le portier m'indiquait l'ascenseur, je remarquai un couple qui me dépassa puis disparut par une porte que je n'avais pas remarquée. Je reconnus distinctement Mario Vargas Llosa et sa femme Patricia. L'immeuble où je me trouvais ressemblait à celui de l'écrivain, quand il n'était pas en Espagne ou au Royaume Uni. Je l'avais aperçu dans un reportage. Ce petit trouble lorsqu'on croise quelqu'un de célèbre me saisit un instant, puis je m'en défis en me disant que je n'aurais pas grand-chose de plus intelligent à lui demander que ce que j'avais déjà lu à son sujet. Je me rappelais qu'il avait raconté combien il était interpellé quand il se promenait aux alentours de chez lui. Plus jeune, il avait été un « jogger » régulier mais ne pouvait plus désormais échapper à l'avancée de l'âge et à son public.

Quelques minutes plus tard, un verre de whisky à la main, debout devant la grande baie vitrée qui embrassait la masse noire de l'océan striée des lumières des restaurants du bord de mer, je commentai ma rencontre :

- Tu ne m'avais pas dit, Roberta, que tu étais la voisine d'un Prix Nobel!
- Oui, c'est notre voisin d'immeuble, c'est vrai, mais on ne le voit jamais. D'ailleurs, son immeuble est caché des regards.
- Comment ça son immeuble ? Je viens de l'apercevoir avec sa femme en bas. Il n'habite pas ici, dans le même édifice que vous ?
- Non, bien sûr que non, dit Emilio, le nouveau compagnon de Roberta, que j'avais déjà qualifié de vieux dans ma tête. Il a un

immeuble pour lui tout seul. C'est celui qui est à côté du nôtre, de l'autre côté de la rue, dans l'angle.

- Ah oui, je l'ai vu, en effet. Comme une masse sombre qui s'avance. J'ai eu la berlue ou quoi ?

Je racontai l'apparition du couple et sa disparition. Roberta sourit :

- Ton histoire de porte dérobée me fait penser à la visite que l'on a faite de la maison de Neruda, à Santiago, tu te rappelles ? Il aimait surprendre ses invités et s'était fait construire des accès discrets. Tu as dû y penser sans t'en rendre compte.
- Parce qu'il est très improbable que Vargas Llosa vienne dans cet immeuble, compléta Emilio.

C'était bien un scientifique. Il allait bientôt me faire un cours sur les probabilités. Son domaine était en fait les mines. Il était ingénieur officiellement à la retraite. Il devait avoir 65 ans.

 Bon, buvons à la santé de Mario Vargas Llosa, tout de même, proposa Roberta.

Elle leva son verre et nous l'imitâmes.

- Si je bois à la santé de Vargas Llosa, je me demande à la santé duquel, remarquai-je. On a l'impression qu'il y en a deux.
- Celui que tu as cru voir et le vrai ? dit Emilio.
- Tel que je te connais, tu vas parler de politique, s'alarma mon exfemme.
- De ses idées politiques mais aussi de son métier d'écrivain. Je l'aime comme auteur mais ses idées politiques sont réactionnaires. Et ce qui me paraît étonnant – bon, ça n'a rien d'original - c'est que quand on le lit, on a plutôt l'impression qu'il est préoccupé par le progrès social.

- Ceci dit, intervint Emilio, si on avait eu Vargas Llosa à la place de Fujimori, en 1990, on n'aurait pas eu ensuite de dictature.⁴⁸
- Et vous auriez perdu un grand écrivain et un Prix Nobel. Cela va sans dire.
- Tu avoueras, Jim, que c'est un peu facile de laisser entendre que Vargas Llosa écrit comme un homme de gauche.
- Décidément, on n'est plus mariés tous les deux mais on continue de polémiquer.
- C'est pour ça que malgré tout, on ne s'entend pas si mal.
- Si Vargas Llosa avait été élu, il n'aurait sans doute pas mieux combattu le Sentier Lumineux que Belaunde, Alan García ou Fujimori.
- Fujimori a quand-même fait arrêter Abimael Guzmán.
- Non, Roberta, Fujimori s'est attribué le résultat d'un travail du Service d'Intelligence qui avait débuté avant son élection. Quand je dis que Vargas Llosa n'aurait pas fait mieux, je pense au sort des premières victimes du Sentier, la population indienne. Son positionnement libéral l'aurait amené à privilégier la population bourgeoise, principalement blanche et liménienne. Pourtant, il faut lire Vargas Llosa pour avoir une description fine de ces années noires. Dans Lituma en los Andes, il met en scène une situation éclatante de vraisemblance. Vous l'avez lu ?

Aucun des deux ne l'avait fait. Roberta s'était arrêtée à Conversation dans la cathédrale. Un roman difficilement égalable! Ce simple dialogue entre deux personnages à la Cathédrale, en fait un vieux café du centre de Lima,

⁴⁸ En 1990, l'écrivain Mario Vargas Llosa s'est présenté aux élections de son pays, qu'il a perdues de peu au profit d'Alberto Fujimori.

comme on en connaissait tous, était sans doute ce qu'il avait fait de plus abouti au niveau formel... Je l'interrompis :

- Dans Lituma en los Andes, le brigadier Lituma doit quitter Piura, sans doute pour des raisons disciplinaires. On l'avait déjà rencontré dans La maison verte et Qui a tué Palomino Molero? Avec lui, c'est un peu l'écrivain qui se déplace de la côte vers les Andes. Parce qu'enfin, Vargas Llosa, petit bourgeois créole dont une partie de la famille est justement de Piura, n'a rien à y faire. Et bien si : il va décrire la situation des indiens, la répression des militaires, la peur de ces deux populations comme aucun autre auteur n'a réussi à le faire. Ce militaire de la côte confronté à la violence du Sentier Lumineux et à un monde qu'il ne comprend pas, celui des Andes, et qui est pourtant son pays, je l'ai rencontré.
- Roberta m'a dit que tu as fait ta thèse sur le Sentier Lumineux. J'aimerais bien la lire.
- C'est amusant parce que le militaire en question, avec qui j'avais parlé quand je préparais ma thèse Pablo, il s'appelle m'a fait la même demande, il y a quelques jours. Je lui ai répondu qu'elle n'avait pas été publiée. Mais si tu veux vraiment la lire, Emilio, je peux te passer le manuscrit.

Il avait l'air sincèrement d'accord. En temps normal, il aurait été mon rival et j'aurais manifesté mon l'étonnement qu'il sache lire. Mais soit les temps avaient changé, soit les intellectuels de mon genre étaient d'incorrigibles pacifistes.

- Tu l'as rencontré où ?
- A la Puc, par hasard. Sa femme y travaillait et a pris sa retraite il y a peu de temps. Je peux vous assurer que ce qu'il m'a raconté

ressemble à ce que décrit Vargas Llosa. Ce sont moins les faits d'ailleurs que l'univers. Il n'y a peut-être que Roncagliolo, qui ait aussi bien décrit cette guerre avec son *Avril rouge*. Mais il est passé après Vargas Llosa...

- Vargas Llosa est intervenu politiquement à l'époque du Sentier
 Lumineux, remarqua Emilio. Tu ne peux pas ignorer Uchuraccay.
- Bien sûr, il a fait partie de la commission d'enquête désignée par le
 Président Belaunde. Il l'a même présidée.
- Qu'est-ce qui s'est passé exactement à Uchuraccay ? demanda Roberta. Je me souviens d'en avoir entendu parler mais c'est flou.
- C'était il y près de 30 ans, en 1983. Uchuraccay est un petit village de la province de Huanta, près d'Ayacucho. Huit journalistes de Lima y ont été assassinés ainsi que leur guide. L'enquête a montré que les auteurs du crime n'étaient ni les Sentiéristes, ni l'armée, mais la population. C'est significatif à la fois de l'ignorance dans laquelle étaient ces gens, de l'abime qu'il y avait et qu'il y a encore avec les Péruviens de la capitale et de la peur dans laquelle ils vivaient. Parce qu'il semble qu'ils aient pris ces journalistes pour des membres du Sentier Lumineux. J'ai lu le rapport de la Commission de la vérité. Peut-être sais-tu, Emilio, toi qui as beaucoup travaillé dans les Andes, qu'une année après cette terrible méprise, le village n'existait plus ? 135 habitants y ont été assassinés par le Sentier Lumineux, les militaires et mêmes les Rondes de paysans⁴⁹. Les autres se sont enfuis. Terrible et significatif destin!

⁴⁹ Rondas campesinas.

Il y avait des bougies sur la table. Avec la semi-obscurité de la salle, les lueurs qui venaient de l'extérieur, on avait l'impression d'un grand espace. Une des grandes fenêtres entrouvertes laissait passer une brise marine, qui m'empêcha de deviner la venue du saumon fumé. Je commençais à me demander ce qu'on allait manger, ne sentant aucune odeur émanant de la cuisine. Emilio, qui était amateur de vin, déboucha un blanc frais, fruité et sec à la fois. Lorsqu'une gorgée m'emplit la bouche, je sentis le plaisir d'une légère et fraiche acidité, un vrai bonheur. Je ne parvenais pas à identifier la provenance du vin. Etait-il français? Non, un Verdelho d'Australie. Roberta, parce que cela devrait être elle, n'avait pas déniché son saumon n'importe où. Pas un poil de graisse, un goût prononcé. Il venait du rayon frais de chez Wong. Cela ne me dérangeait pas que le repas soit entièrement froid? Ils serviraient une salade de poulpe, accompagnée de toasts. Une assiette de fromages terminerait le repas, arrosée d'un Tacama, Selección especial⁵⁰. Et si nous avions encore faim, un petit suspiro limeño⁵¹ se marierait parfaitement avec le café. A quel moment nous commençâmes à parler de Lis-Angela? Pas entre la poire et le café dans tous les cas. Le vin blanc aida à délier les langues. Quelle était la maladie mortelle qui l'avait frappée ? Parce que c'était bien ça n'est-ce pas? Maladie mortelle, comme tu y vas, Jim, Roberta n'avait jamais rien dit de tel. Non, effectivement, elle avait été plutôt évasive, lors de notre dernière conversation, comme si cela ne l'intéressait pas vraiment. Tellement peu, quand même, qu'elle avait réussi à savoir qui soignait L.A. et qu'elle avait pris contact avec lui. Tu t'es donné cette peine, Roberta? Et tu as pu savoir ce qu'elle a ? Parle, ne nous laisse pas dans l'attente. Le syndrome de Brugada, vous en avez déjà entendu parler? C'était une

⁵⁰ Le Tacama est un vin originaire du sud du Pérou, le meilleur vin qui y soit produit, à la connaissance de l'auteur.
⁵¹ Le suspiro limeño est un dessert liménien à base d'œufs, de lait sucré et de vanille.

maladie cardio-vasculaire rare et qui, normalement, touchait plus les hommes. Elle risquait à tout moment de faire une syncope et donc, la mort subite. C'était incurable et elle le savait. Désormais, Lis-Angela se comportait comme une morte en sursis. Etait-on si sûr de ce diagnostic ? Oui, mais il pouvait également ne rien lui arriver du tout. Et ce médecin, comment Roberta l'avait-elle contacté ?

Elle était allée chez son amie pour lui parler. Cela faisait longtemps, c'est vrai, qu'elle ne lui rendait pas visite. Mais l'acquisition de l'appartement avec Emilio l'avait totalement occupée. Lorsqu'elle était arrivée devant chez Lis-Angela, avenue Benavides, le gardien l'avait informée qu'elle devait être sortie. Elle ne répondait pas au téléphone. L'ayant reconnue, il la laissa monter néanmoins. Personne ne répondit lorsqu'elle sonna à la porte. Avec insistance, sans doute, car un bel homme ouvrit la porte de l'autre côté du palier. Qu'Emilio l'excuse! C'était une vraie apparition. Pas particulièrement jeune mais extrêmement élégant. C'est lui qui lui donna le nom du médecin de L.A. Ils parlèrent un long moment. Sur le palier, oui, oui sur le palier. Cela faisait des années que Lis-Angela et lui étaient voisins. Il semblait bien la connaitre. Roberta supposa qu'ils avaient sans doute été très proches un moment donné, d'une autre manière que par vis-à-vis interposé. Elle avait changé, oui, ces derniers mois. Elle était devenue un peu fuyante. Elle restait aimable, pratiquait toujours sa fameuse ironie mais dès qu'il lui proposait de rentrer boire un café, de partager le lunch, elle avait toujours une excuse. Et il ne l'apercevait que seule, ce qui n'était pas le cas auparavant. Il ne voulait pas dire qu'elle avait beaucoup d'amants, bien sûr.

Ça n'avait pas été facile de parler avec le Dr Moreno. Il avait fallu qu'elle prenne rendez-vous pour elle-même à la Clinique anglo-américaine. Elle

en avait profité pour faire un électrocardiogramme. Dieu merci, on ne lui avait rien trouvé; cela aurait été le comble! A la fin de la consultation, alors que le Dr Moreno rechaussait ses lunettes pour remplir une ordonnance avec ses hiéroglyphes de médecin, - il avait tout de même fini par lui conseiller des vitamines qui, après tentative d'acquisition dans une pharmacie, s'avéraient aussi hors de prix que ses consultations – Roberta lui parla de son amie Lis-Angela. C'était elle qui lui avait donné son nom. Elle avait été surprise puis s'était inquiétée que son ami voie un cardiologue. Elle qui semblait toujours en forme. On pouvait être en forme et tout à coup découvrir qu'on était menacé de mort. Le médecin sembla regretter ses paroles un peu hâtives. Elles lui avaient échappées comme une sentence qu'un spécialiste aurait assénée à un amateur un peu trop crédule. Mais l'amateur en question en avait profité pour obtenir des explications. « Docteur, vous en avez trop ou pas assez dit. » Quelle était la maladie de Lis-Angela? Etait-elle si grave? Il n'y avait rien à faire? Roberta obtint une réponse lorsqu'elle argumenta que son amie vivait seule, qu'elle avait besoin de savoir pour l'aider.

Le syndrome de Brugada était une maladie génétique qu'un électrocardiogramme fortuit avait décelée sans contestation possible. Le danger de mort était bien présent. De nombreux patients mouraient dans leur sommeil. Le Dr Moreno avait fortement recommandé la pose d'un stimulateur cardiaque qui réduisait considérablement les risques, un défibrillateur automatique implantable. Mais il n'avait jamais revu Lis-Angela. Cette opération avait un coût assez élevé et il y avait une longue attente. C'est bien pour cela qu'elle devait commencer les démarches au plus vite. Le médecin en avait conclu qu'elle n'avait sans doute pas beaucoup d'argent.

La situation n'était pas brillante. Lis-Angela était en danger de mort et ne voulait pas ou ne pouvait pas se faire soigner.

- Mais as-tu réussi à en parler avec elle, Roberta?
- J'ai essayé bien sûr, mais elle nie l'évidence. J'ai fini par l'avoir au téléphone et je lui ai dit que j'ai vu son cardiologue, que c'était une coïncidence, que j'étais allée le voir pour moi et qu'on avait parlé d'elle par pur hasard. Je doute qu'elle m'ait cru. J'ai essayé de la voir. Je l'ai invitée à venir dîner à la maison. Elle m'a dit qu'elle me rappellerait, qu'elle était occupée. Ce qui est faux puisqu'avec toi, elle passe du temps. Je pense qu'elle ne veut pas que je l'interroge sur sa maladie.

Ces mauvaises nouvelles m'avaient laissé pensif. Je devrais faire attention à ne pas la brusquer et réussir à lui en parler.

Dans Le livre du même nom, Allan Kardec évoque la vie parmi les esprits. On ne le sent pas trop à l'aise avec le sujet. C'est vague et comme fantomatique. On comprend que les esprits sont errants tant qu'ils doivent encore se réincarner. Les purs esprits ne le sont plus. Avant cette pureté, dont la durée n'est pas quantifiable, car le temps n'est pas ailleurs que sur la terre calculé de la même façon, et le chemin vers la pureté, variable, les esprits ont plus ou moins des défauts et des qualités, à l'image des hommes. Leur sort n'est pas très différent : « Les uns sont très heureux, d'autres malheureux, quelques-uns même endurent d'horribles tourments, selon la manière dont ils ont vécu, et l'emploi bon ou mauvais, utile ou inutile, qu'ils ont fait de la vie. En les observant dans toutes les phases de leur nouvelle existence, selon la position qu'ils ont occupée sur la terre, leur genre de mort, leur caractère et leurs habitudes comme hommes, on arrive à une connaissance sinon complète, du moins assez précise du monde invisible pour se rendre compte de notre état futur, et pressentir le sort heureux ou malheureux qui nous y attend. »

Une transformation est signalée, toutefois, au moment du passage de l'état de vivant à celui d'esprit. Les idées changent, elles deviennent plus claires. Les peines et les jouissances changent de forme. Elles ne peuvent plus revêtir un aspect matériel puisque l'âme n'est pas matière. « Elles [...] n'ont rien de charnel, et pourtant elles sont mille fois plus vives que celles que vous éprouvez sur la terre, parce que l'Esprit, une fois dégagé, est plus impressionnable ; la matière n'émousse plus ses sensations. » Je lis la même chose bien des mois plus tard dans le témoignage du neurologue

Eben Alexander, dont je reparlerai. Bonne Maman, alias Rufina Noeggerath, rapporte (n'oublions pas que son livre La survie lui a aussi été dicté par des esprits) que les talents développés ici-bas sont encore présents dans l'au-delà : « En quittant la terre, l'homme emporte avec lui la généralité des connaissances qu'il a pu acquérir dans ses incarnations. » L'esprit a, en outre, une vision panoramique de l'ensemble de ses existences qu'il perd en se réincarnant. L'ensemble de ces existences n'a pas de commencement précis. On se retrouve face à la question de l'infini et de la première impulsion qui a créé le monde. Comment le cerveau humain peut-il le concevoir ? « L'existence de chaque être est un livre dont les premières pages ne retracent que la vie élémentaire de l'âme dans les régions inférieures ; il relate un lointain incalculable, un lointain incommencé et infinissable. » La survie dit que les intelligences développées ne comptent plus le temps.

Chez Kardec, on en apprend un peu plus sur le moment de l'arrivée à l'état d'esprit. Le nouveau défunt y retrouve des gens qu'il a connus et qui l'accueillent, en fonction de l'affection qu'il avait pour eux : «[...] souvent, ils viennent le recevoir à sa rentrée dans le monde des Esprits, et ils aident à le dégager des langes de la matière ; comme aussi il en est beaucoup qu'il retrouve et qu'il avait perdus de vue pendant son séjour sur la terre ; il voit ceux qui sont errants ». Il peut également rendre visite à ceux qui sont incarnés. Dieu soit loué — sans ironie aucune, si ce fait était avéré on reconnaît les personnes qui ont été familières, malgré le fait qu'ils n'ont plus leurs traits, ni leur corps. Comment ceci se produit-il ? « Nous voyons notre vie passée et nous y lisons comme dans un livre ; en voyant

le passé de nos amis et de nos ennemis nous voyons leur passage de la vie à la mort. »

Le retour sur la terre est évoqué plus en détails. Il apparaît que l'esprit bénéficie, comme l'homme, du libre-arbitre. Il choisit l'existence qui sera la sienne lors d'une nouvelle réincarnation. Et donc les épreuves qui risquent d'aller avec. Le livre des esprits rapporte qu' « à mesure que l'esprit se purifie, le corps qu'il revêt se rapproche également de la nature spirite ». « La matière est moins dense, il ne rampe plus péniblement à la surface du sol, les besoins physiques sont moins grossiers, les êtres vivants n'ont plus besoin de s'entre-détruire pour se nourrir ». On note l'analogie entre l'évolution spirite et l'évolution de l'homme sur la terre. On n'en serait qu'à la moitié de l'évolution puisque nous continuons à dévorer les animaux. A plusieurs reprises dans son livre-phare, Kardec indique d'ailleurs que notre terre n'est ni la plus ni la moins évoluée. Encore une fois, quelle belle évolution que le 20e siècle avec ses deux guerres mondiales, ses génocides arménien, cambodgien, rwandais, ses guerres civiles, ses bombes atomiques et la fin de toutes les utopies politiques! N'importe quel historien le relèverait. Le spiritisme, toutefois, est né d'une certaine objectivité positiviste. La personnalité de Kardec, je l'ai dit, ne m'apparaissait pas repoussante, comme l'auraient été des discours trop catholiques...

La théorie spirite, ainsi que l'écrivait Léon Rivail, est basée sur l'observation. Dans son livre, La genèse. Les miracles et les prédictions selon le spiritisme, il insiste sur la proximité de cette nouvelle science avec les positivistes : « C'est-à-dire qu'il [le Spiritisme] applique la méthode expérimentale. Des faits d'un ordre nouveau se présentent qui ne peuvent s'expliquer par les lois connues ; il les observe, les compare, les analyse,

et, des effets remontant aux causes, il arrive à la loi qui les régit ; puis il en déduit les conséquences et en cherche les applications utiles ».

Les réincarnations, ou incarnations, concrétisations en êtres de chair, interviennent dans la Bible kardéciste comme la mort. Tout d'abord dans une sorte de processus inversé, l'existence spirituelle étant meilleure que la vie, retourner dans cette dernière n'est pas un plaisir. Comme l'homme sait qu'il va vers la mort sans en connaître la date, l'esprit sait qu'il se réincarnera mais ignore quand. Il vivrait une sorte de trouble, comme l'être humain à l'agonie. Quelle fatigue de repasser par l'enfance! Heureusement que Le livre des esprits décrivait des mondes où l'être réincarné ne passait pas par cette phase. Je ne voyais pas bien comment... Par ailleurs, Rufina Noeggerath rapporte que plus l'esprit est évolué, plus les durées entre les réincarnations sont longues. « Plus l'être s'élève, plus longtemps son séjour peut durer dans l'espace. Il lui faut s'habituer à l'espace pour prendre le temps de se ressouvenir de tout son passé. Sur la terre, le vieillard aussi cherche à se ressouvenir de son existence terrestre, s'il faut vous donner une comparaison. On reste désincarné suivant ses besoins; plus l'être a acquis sur cette terre, plus longtemps il peut rester dans l'espace, car alors il est capable d'y puiser des connaissances nouvelles ».

Dans son bréviaire, Léon Rivail Kardec explique que les incarnations ne sont pas une punition imposée à l'esprit mais des étapes nécessaires à l'évolution de celui-ci. L'incarnation est en quelque sorte la mise en pratique des chemins décidés à l'état d'esprit. « Il [l'homme] prend les résolutions qu'il cherchera à mettre en pratique dans sa prochaine incarnation et choisit lui-même les épreuves qu'il croit les plus propres à

son avancement : mais quelquefois il se trompe, ou succombe en ne tenant pas comme homme les résolutions qu'il a prises comme Esprit ». D'après La survie, les esprits peuvent prévoir de se retrouver lors d'une incarnation. Les attirances entre les êtres humains peuvent s'expliquer par des fluides précédant la naissance : « Tout se lie, tout s'enchaîne, et, si la sympathie vous attire les uns vers les autres, c'est que cette sympathie tient beaucoup du passé. Les fluides s'attirent; c'est pour cela que les personnes sont amenées les unes vers les autres sans qu'elles s'y prêtent et par le plus grand des hasards; mais il n'y a point de hasards ». Comment ne pas être séduits - je l'étais en tout cas - par cette idée que des rencontres passées se revivaient dans l'au-delà ? De plus, retrouver les personnes aimées sous l'apparence de leurs meilleures années terrestres, quelle joie ce serait !

On aura compris enfin qu'on peut s'incarner plusieurs fois sur notre terre. Kardec ajoute qu'on peut passer également par d'autres mondes. Lis-Angela pensait qu'Eduardo Pastor avait une relation bizarre avec sa fille. Nous l'avions croisée alors que nous partions, par le bord de mer, boire un verre à Larcomar. J'aimais, je l'ai dit, parcourir l'enfilade de parcs du Malecón et Lis-Angela déguster un milk-shake de lúcuma au Mangos, une cafétéria qui avait une terrasse au bord des falaises. Il n'aurait pas été opportun de s'y trouver un jour de tremblement de terre. Lis-Angela avait haussé les épaules. Peut-être attendait-elle une autre mort, plus certaine? On n'en avait pas encore explicitement parlé. Il était plus commode de se référer à d'autres.

- Elle ne travaille pas apparemment, la fille d'Eduardo, avait dit Lis-Angela. Comment s'appelle-t-elle déjà ?
- Julia. Mais tu t'avances un peu. Elle a peut-être des horaires nocturnes ou peut-être qu'elle est à mi-temps.
- Elle a un visage avenant, en même temps une expression un peu bizarre, que j'ai déjà vue sur quelqu'un d'autre, mais je ne me souviens plus qui.
- Lis-Angela, dis-je après avoir allumé une cigarette dont les volutes remontaient en direction du restaurant. Pourquoi est-ce que tu refuses de parler de toi?

Elle ne parut absolument pas se démonter.

- Le monde est plein de gens qui parlent d'eux. Et il y aussi ceux qui font semblant d'écouter pour pouvoir parler.
- Tu ne parles même pas de toi à tes plus proches amis, d'après ce que j'ai pu comprendre.

Elle pâlit.

- Je n'aime pas parler de moi et je n'aime pas non plus qu'on enquête sur moi. Qui as-tu interrogé à mon sujet ?
- Peu importe. Je sais que tu es malade et je voudrais t'aider.

Elle blêmit encore un peu plus. Incroyable comme son visage avait pris tout à coup un rictus grinçant. Elle était devenue laide et dure en un instant.

- Tu as de la chance que nous soyons dans un lieu public et que je déteste les scandales. De quel droit tu mets ton nez dans mes affaires ? J'aurais dû m'en douter. Tout ce travail d'enquête que tu fais. Si je ne parle pas à mes amis, pourquoi je te parlerai à toi ? Tu n'es pas mon ami, que je sache, même pas mon petit ami.
- Ça, ça peut s'arranger.
- Tu veux coucher avec une femme qui va mourir, c'est ça ? Cela fait partie de tes recherches ?

Elle avait haussé la voix, sans se préoccuper qu'on nous entende. Un homme nous regarda, que je saluai de la main. Sur ces mots, elle se leva et disparut en direction de l'escalier de la sortie. Je terminai ma cigarette, me demandant si j'avais bien agi. Je n'avais pas le choix. Il fallait provoquer cette discussion. Comment l'aider autrement ? Lorsque je sortis et voulus payer l'addition, la préposée à la caisse me dit qu'elle avait déjà été réglée. Cela ne me plut qu'à moitié. Je vivais depuis trop longtemps au Pérou pour apprécier qu'une femme paie à ma place. Ça avait un sens trop évident qui ne me convenait pas.

Je revis toutefois Lis-Angela quelques semaines plus tard. Eduardo Pastor m'avait appelé pour m'inviter à un nouveau déjeuner. Je refusais catégoriquement et insistais lourdement jusqu'à ce qu'il finisse par accepter de se rendre chez moi avec Gertrudis. « Ça va te faire du

dérangement ». Je ne disais pas que mon employée serait absente car il aurait aussitôt jugé l'invitation impossible. Comment un homme pouvait-il recevoir s'il était seul? Je connaissais des Français qui le faisaient régulièrement mais, en vérité, je m'en sentais moyennement capable. J'eus l'idée d'appeler Lis-Angela. Je voulais absolument me réconcilier avec elle et je pouvais lui demander son aide sans détour puisqu'elle avait horreur qu'on s'apitoie sur son sort. Son ton n'était pas très amical mais elle consentit rapidement, sans faire allusion à nos derniers échanges. Elle arriva vers 11H et on se croisa dans l'entrée de mon immeuble. J'avais les bras chargés des courses qu'elle m'avait confiées. On se mit tous les deux à la cuisine. Pendant que Lis-Angela coupait les oignons pour préparer la tartiflette, je débouchai une bouteille de vin. Elle prépara une sauce à la huancaina, qui serait servie en apéritif avec des carottes crues coupées fines en longueur et des petits quartiers de tomates. Après la tartiflette, que je voulais faire découvrir à mes hôtes, nous terminerions le repas par une belle salade d'épinards aux croutons et aux lardons. Nous étions déchargés du dessert. Gertrudis avait téléphoné pour me demander si j'apprécierais un gâteau à la chirimoya. J'adorais la saveur de ce fruit, qui poussait dans la basse montagne andine – j'en avais vu près de Lima. Il ressemblait au corossol mais était beaucoup plus savoureux. Je l'informai qu'une amie serait présente et elle me dit qu'elle aimerait aussi

- A côté de chez nous, en Californie, il y avait une famille que je trouvais parfaite lorsque j'étais enfant, me raconta Lis-Angela. Un couple uni. Lui dirigeait une entreprise de transports, et elle était institutrice à l'école privée où mes parents m'ont inscrite. Je l'ai eue

proposer à sa fille de se joindre à nous, ce que j'affirmais être une très

bonne idée.

une année et je peux confirmer qu'elle était douce et qu'on l'aimait tous. Ils avaient deux enfants, plus âgés que moi. J'étais amoureuse du garçon. Mes premiers émois romantiques. Nos jardins étaient mitoyens et jamais on ne les entendait se disputer. Ils riaient tout le temps. Moi qui étais une enfant solitaire, sans frère ni sœur, je trouvais même ça gênant. Et puis un jour, ça s'est arrêté. On ne les a plus entendus. On a d'abord cru qu'ils avaient déménagé mais on a continué de les croiser. Ils nous traitaient avec la même politesse mais leur joie avait disparu. Quelque temps plus tard, ils ont quitté notre quartier. Nous avons appris bien après que c'était pour se rapprocher de l'hôpital où leur fille devait recevoir des soins. On lui avait diagnostiqué une maladie psychiatrique, je ne sais pas laquelle. Et bien, cette fille avait la même expression que celle de Gertrudis et Eduardo. Comme un air absent, vide.

- Tu m'étonnes. Je ne l'ai pas remarqué la deuxième fois que nous l'avons rencontrée. Et la première fois, au Vivanda, avec sa mère, j'ai vu une belle jeune fille, discrète, certes, mais pas absente.
- Evidemment, comme elle est jolie, tu n'as vu que les apparences...

Les trois invités arrivèrent habillés chaudement. La saison du gris avait commencé à Lima et l'humidité s'insinuait dans les corps, principalement dans les quartiers proches de l'océan. A mon grand soulagement, Lis-Angela ne manifesta aucune intention d'en savoir plus sur Julia, qui semblait répondre volontiers lorsqu'on lui adressait la parole. Elle expliqua qu'elle suivait un cours de photographie à l'université Jaime Buasate y Meza de Jesús María.

- D'ailleurs, Julia va participer à une exposition collective dans son université, le mois prochain, dit sa mère.
- Il y aura un vernissage le 13 juin. Je demanderai qu'on vous invite, s'anima-t-elle.

Nous n'eûmes aucune autre information sur l'exposition. Nous irions avec plaisir et confirmâmes a priori notre disponibilité.

Gertrudis expliqua que le mois suivant, elle partirait avec Eduardo à Orlando. Le père et le fils passeraient leur temps à parler affaires et ça la fatiguait mais elle aurait les petits enfants dès le début des vacances scolaires, fin juin. Eduardo, en revanche, paraissait comme désorienté. Il donnait l'impression d'avoir besoin de son territoire pour raconter ses histoires et vanter les produits de son pays. Ce fut Gertrudis qui me demanda où en étaient mes recherches. Je conclus en disant qu'il me fallait désormais des témoignages des représentants des grandes religions.

- C'est dommage que le Père Fortuna ne soit plus à l'Eglise Santa Rosa de Lima. Tu aurais pu aller le voir.

Gertrudis était dévote sans doute. Ce qu'elle dit continua toutefois de modifier l'image discrète et conventionnelle que je m'étais forgée d'elle.

 Lorsque j'étais jeune, dans les années 80, le prêtre principal de Santo Domingo était de la Théologie de la libération. Je l'ai connu de façon assez bizarre.

Lis-Angela ignorait ce qu'était la Théologie de la libération.

 Tu as sans doute entendu parler des prêtres de gauche, des prêtresouvriers, même en Europe, qui ont défendu dans la mouvance post années 70 une église proche des classes populaires, expliquai-je. Ils ont été écrasés dans le flot des dictatures qui ont favorisé la venue des évangélistes nord-américains. Les Etats-Unis, qui considéraient — je ne sais d'ailleurs pas si on doit employer l'imparfait — l'Amérique Latine comme leur arrière-cour, avaient tout intérêt de se débarrasser de ces mouvements qui étaient en faveur de la libération sociale. Cuba suffisait à les empêcher de dormir. Désolé, Lis-Angela, ton pays d'origine n'est pas vraiment un ami du sous-continent. Et le hasard des initiales de ton prénom ont amené en plus ce surnom de L.A...

- Je m'y suis habituée. Quant aux actions des Etats-Unis en Amérique
 Latine, je ne me fais guère d'illusion, rétorqua l'interpellée.
 D'ailleurs le fait qu'on ne m'ait jamais rien dit, à l'école
 californienne, sur ce mouvement catholique, est révélateur. Mais
 continue ton histoire, Gertrudis.
- Un jour, en sautant d'une radio à l'autre sur ma chaîne stéréo, je suis tombée sur une émission de musique. L'animateur était un Français et il invitait les auditeurs à le rejoindre pour faire avec lui l'émission la semaine suivante. Il devait savoir qu'il n'y en avait pas beaucoup. Quand j'ai compris que ce serait en espagnol et pas en français, je téléphonai pour proposer mon nom. Le Français me répondit lui-même. La semaine suivante, je me rappelle bien, je suis arrivée à la radio à 19H. L'émission débutait à 19H30. J'avais bien fait de partir tôt car j'avais pas mal erré avant de constater que le petit studio était dans le couvent lui-même. L'émission ne m'a pas laissé un grand souvenir. Je dis quelques mots sur la musique française, que je ne connaissais pas et qui ne m'a jamais vraiment intéressée. Ce qui me parut le plus surprenant, c'est que l'émission débutait juste après la messe. Cela faisait un drôle de contraste. A la

fin du programme, le curé principal entra dans le studio. Le Père Fortuna, il s'appelait. Un bel homme d'environ 45 ans, extrêmement sympathique, qui bavarda avec nous de choses et d'autres. Il paraissait extrêmement ouvert et content que la radio de l'église accueille un programme culturel jeune. Ça m'a plu et j'ai gardé contact avec Santo Domingo. Avec les années, je me suis moins intéressée à la politique qu'au réconfort de l'église. Je vais voir régulièrement le Père Machado, qui connaît bien la théologie. Je pourrai lui demander de te recevoir si tu veux.

Gertrudis était décidément surprenante. Je compris qu'elle n'était pas la femme d'intérieur soumise qu'elle donnait l'impression d'être. Elle avait d'ailleurs obtenu une Licence de lettres, ce que j'appris incidemment en lui posant des questions sur sa vie.

J'étais déjà passé plusieurs fois devant le couvent Santo Domingo. En retrait de la place d'Armes, avec ses murs roses-ocres salis par la pollution, le bâtiment n'avait jamais attiré mon attention. Je préférais amener les touristes qui me rendaient visite devant le Palais présidentiel au moment du changement de la garde ou marcher un peu plus loin dans la rue Junín pour qu'ils admirent les vieux balcons coloniaux. Lorsque je franchis le porche, je fus saisi par cette odeur caractéristique des églises coloniales liméniennes: l'encens mêlé à la pierre froide. Je ne savais pas trop comment on était introduit à un rendez-vous ecclésiastique. Y aurait-il dans les couloirs du couvent des panneaux indiquant où se trouvaient les bureaux de « l'administration », une secrétaire devant son ordinateur, ou racontant sa dernière séance chez le coiffeur à une de ses collègues en attendant l'heure de la pause-café, dans un petit bureau attenant à celui

du Père Machado? Je n'eus pas à m'interroger plus avant. Un homme grand, d'une soixantaine d'années, avec un léger embonpoint et un discret costume, où je ne distinguai la croix qu'une fois à proximité, s'approcha de moi dans la première travée du cloître. « M. Rosso, n'est-ce pas ? Ainsi, vous êtes professeur d'histoire à la PUC ? J'adore l'histoire moi aussi. » Il était logique de commencer par une visite du lieu. Mais sans doute que je devais déjà bien le connaître... Je me gardai bien de contredire mon hôte. Bien sûr, j'avais une vision globale de l'histoire coloniale liménienne mais ma spécialité était l'histoire contemporaine. Le premier cloître, dans lequel nous nous trouvions, était assez joli avec ses azulejos sévillans sur les murs et les piliers. L'histoire du fondateur de l'ordre des Dominicains, Santo Domingo de Guzmán, y était représentée. L'édifice, fondé en 1535, était considéré comme le plus ancien du Centre historique de Lima. Cela ne souffrait pas de conteste puisque Francisco Pizarro avait fait édifier la ville justement à cette date. Je tendis l'oreille lorsque le Père Machado dit que la plus vieille université d'Amérique, la San Marcos, était née là en 1551. Les premiers cours avaient lieu dans la salle du chapitre. L'histoire était étrange. Imaginer les prédécesseurs des étudiants que j'avais connus dans un endroit comme celui-là où les moines, habituellement, se réunissaient... Je me souvins de la visite que j'avais effectuée dans les locaux actuels, en 1987, avec Claudio Pérez. Comme un film, je revis un étudiant agressif qui voulut nous chasser du lieu. L'université San Marcos, dans les années du Sentier Lumineux, bouillait comme un chaudron. L'effigie du Président Abimael Guzmán avait remplacé les représentations saintes et christiques. Quel abime entre ces images! Deux choses me vinrent instantanément à l'esprit, si soudaines et rapides que je ne perdis même pas le fil des explications du Père Machado. J'eus même le temps d'observer mes propres pensées et de percevoir, une fois de plus, que mes recherches me faisaient involontairement évoluer sur ma considération des choses. La première réflexion était qu'il y avait incontestablement une vision manichéenne du ciel et de l'enfer dans la juxtaposition des images du Christ et du leader du Sentier Lumineux. Quel dessein pouvait poursuivre une entité supérieure en permettant l'incarnation d'un être comme lui? Je me demandai également, en constatant que j'avais revu la rencontre de 25 ans auparavant avec l'étudiant de San Marcos comme un film, si la fameuse révision de vie des EMI ressemblait à cela. Je me pencherais de nouveau sur cet épisode récurrent des narrations d'EMI.

A ce moment de mes pensées, nous étions toujours dans le premier cloître. Le jardin central comportait des palmiers, des arbustes et des fleurs. Il aurait été agréable de s'y asseoir pour interroger le Père Machado, si la brise froide et humide de l'hiver liménien ne l'avait pas interdit. Dans le second cloître, influencé par le style mudéjar, maure espagnol de la fin du Moyen Age, le prêtre me conduisit à une chapelle où reposaient les restes de San Martin de Porres. On y trouvait décidément les célébrités parmi les saints péruviens car Santa Rosa de Lima y avait aussi sa crypte. La construction dédiée à San Martín était sur le lieu de l'ancienne infirmerie, où le Saint recevait des malades. C'était un métis, fils d'un noble espagnol et d'une esclave noire, ce qui ne manque pas d'attirer l'attention dans un pays où les différenciations sociales suivent encore au XXIe siècle celles de la pigmentation de la peau. Je savais que San Martín était entré dans ce couvent pour effectuer les tâches domestiques les moins nobles. Que pouvait conduire un être humain à un tel sacrifice ? Santa Rosa de Lima, quant à elle, se trouvait sous la salle capitulaire, là précisément où les premiers étudiants de l'université San Marcos avaient leurs cours. Le Père Machado rappela que, canonisée en 1671, elle était la première sainte du Nouveau Monde. « Le jour de sa mort, c'était en 1617, son corps a été transporté de la rue du Capón, qui se trouve au bout du Jirón Ucayali, jusqu'à notre couvent. On raconte qu'une foule bigarrée avait envahi les rues, les balcons et les terrasses des neufs pâtés de maison de distance ». « En quelque sorte, le star-system existait déjà à l'époque, ajouta le prêtre malicieusement ». A ce propos, il ne voulait pas manguer de présenter les petits studios de la radio qu'hébergeait le couvent, qui s'appelait justement Radio Santa Rosa. Oui, j'en avais entendu parler. Je ne dis pas en quelles circonstances. Nous étions arrivés devant une porte beige-foncé avec une affichette qui indiquait l'entrée de la radio. Avant de pénétrer dans le studio, j'entendis le son de la retransmission. Pendant que mon œil parcourait le lieu, je pus écouter le direct. Une table en formica placée devant la vitre séparait la partie technique du studio proprement dit où se trouvaient les animateurs, Un technicien entre deux âges officiait. Les deux animateurs, un homme et une femme installés dans le studio bleu laid, n'étaient pas des ecclésiastiques. Il étaient en tout cas habillés en laïcs. Ils adressaient apparemment des dédicaces de prières à des auditeurs ou quelque chose comme ça. Je ne voulus pas solliciter du Père Machado une réponse qui finalement m'importait peu. Pendant que celui-ci parlait avec le technicien, qu'il me présenta comme Carlos Venturini, et auquel j'associai aussitôt le qualificatif « haut en couleurs », je lus la programmation affichée sur un des murs glabres. Je constatai, surpris, qu'il y avait encore une émission en rapport avec la France, le dimanche à neuf heures, qui s'appelait « Amigos de Francia ».

Le Père Machado proposa que nous nous rendions à la Bibliothèque du couvent, que j'admirerais sans doute et où il pressentait que j'aimerais que se déroule l'entretien. Je n'aimais pas les enthousiasmes inutiles mais cette bibliothèque, effectivement, m'emplit de sa grandeur. Le bois des rayonnages, du parquet et du plafond, brillait sous l'effet conjugué de la lumière des grandes fenêtres du fond de cette gigantesque salle rectangulaire et de l'éclairage artificiel. L'odeur d'encaustique, mêlée de l'humidité typique des maisons coloniales liméniennes et des demeures bourgeoises plus récentes, afflua à mes narines. Nous passâmes près de deux pupitres où reposaient deux grands livres assurément très anciens. Le prêtre m'indiqua un fauteuil sur la grande table face à lui. Je le déplaçai avec difficulté pour m'y asseoir. L'Eglise de la Contre-réforme savait décidément impressionner ses fidèles.

- Normalement, à ce moment précis, je devrais prendre un air profond, dit le Père Machado et vous dire quelque chose comme :
 « Alors mon fils, quel secours l'Eglise peut-elle vous apporter ? »
- Le petit moment de dérision contrastait avec la solennité du lieu et eut la vertu instantanée de me mettre à l'aise. Le prêtre facilita encore la discussion en mentionnant que Gertrudis l'avait informé de mes recherches. Il comprenait qu'un historien s'intéresse à la vie après la mort. Après tout, l'histoire des religions n'était pas assez enseignée, et particulièrement en Europe, n'est-ce pas ? La séparation de l'Eglise et de l'Etat n'avait pas favorisé en France cet enseignement, effectivement.
 - Je n'ai pas osé aller jusque-là, répondit le Père Machado. Mais puisque vous le dites. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'on soit laïc. Ce peut même être sain. Mais qu'est une vie sans

- transcendance? Notre siècle l'a souvent un peu oublié même si dans le passé, on était croyants sans doute par habitude.
- Dans les siècles passés, on cherchait aussi des raisons d'espérer car on était assurés de ne pas rester bien longtemps dans ce bas monde, remarquai-je.
- Bien sûr mais ce n'est pas à vous que je vais apprendre que de par le monde, de nombreuses gens sont encore dans une telle situation d'insalubrité, de faim, de violence que leur espérance ne dépasse guère celle des siècles passés en Occident. Ici même...
- Oui, mon père, ici même, avec l'aide de l'Eglise d'ailleurs...
- Je savais bien que si vous disiez « mon père », vous ajouteriez une impertinence. L'Eglise, dans son travail d'évangélisation, a dans le passé commis des erreurs mais elle est aussi au service des pauvres. L'histoire de notre couvent le démontre bien. Mais, mon cher, notre débat est bien dérisoire. Je dirais même qu'il n'est pas à notre niveau, en tout cas pas au vôtre. En quoi je puis précisément vous être utile?

Ma requête était simple, je m'en excusais par avance puis l'exposai. « Mais voyez-vous, mon père, entendre de la bouche d'un représentant de l'Eglise ce qu'il faut comprendre de l'au-delà catholique est important pour mon travail ».

Vous avez accordé trop de crédit à ce mouvement du spiritisme.
 Car, enfin, n'est-il pas né et mort au XIXe siècle ? Il y a des erreurs manifestes dans cette croyance qui, de plus, se dit scientifique. Pour ne prendre que le dialogue avec les esprits, il ne faut pas confondre « invocation » et « évocation ». Nous les catholiques demandons à nos défunts de prier pour nous. L'invocation à des séances de

spiritisme correspond difficilement aux desseins de Dieu. Pourquoi pourrait-on convoquer les défunts de la sorte ? Le Deutéronome de l'ancien testament nous dit : « Ne vous tournez point vers ceux qui évoquent les esprits, ni vers les devins; ne les recherchez point, de peur de vous souiller avec eux.» J'ajouterais qu'il faut une certaine outrecuidance pour réécrire les textes sacrés, comme le fait Allan Kardec dans L'évangile selon le spiritisme et La Genèse selon le spiritisme.

- En gros, le spiritisme, c'est le diable incarné?
- C'est une évocation que vous faites qu'ils pourraient invoquer, en effet, sans même le désirer d'ailleurs. Les prêtres exorcistes nous disent qu'il faut se garder d'attirer à nous les esprits malins.
- Mais, mon père, n'est-il pas normal de chercher en savoir plus sur la mort ? C'est humain après tout ? Et religieux, d'ailleurs. C'est un chemin spirituel.
- Il est des chemins qui sont des errances. Mais naturellement, chaque homme s'interroge sur sa mort.
- Que dit l'Eglise des nombreux témoignages sur les visions après la mort racontées par ceux qui en sont revenus ?
- Elle n'ignore pas que les Near Death Experiences sont en vogue.
 Toutefois, on trouve déjà une représentation du fameux tunnel de lumière dans un tableau de Jérôme Bosch, qui date du 15e siècle.
- Oui, qui fait partie du diptyque *Le Paradis terrestre*, *L'Ascension vers l'Empyrée*, et qui se trouve au Palais des Doges de Venise.
- L'Eglise ne s'est jamais prononcée sur ces expériences en tant que telles. Ces phénomènes ont une importance qu'il ne faut pas surestimer. Ils révèlent surtout que nous avons une connaissance

partielle des choses de ce monde. A l'approche de la mort, il semble que la perception du réel s'élargit. Si les expérienceurs choisissent de dire que cette lumière est Jésus, j'en suis heureux.

- Je pense aux points communs entre les Expériences de Mort Imminente et le dogme chrétien. La revue de vie, par exemple, qui fait penser au jugement dernier.
- La bible dit qu'« amour et vérité se sont unis en Jésus », comme la revue de vie des expérienceurs avec l'être de lumière. Ça ne doit pas servir cependant à prouver la vérité de la foi, l'immortalité de l'âme. Ce serait une erreur théologique. Je n'ai pas besoin de cela pour prouver qu'il y a une vie après la mort. Tout est inscrit dans la tradition et dans la Bible. Tout est donné aux croyants par la révélation. L'Eglise ne recherche pas une preuve de la foi.

Avec le padre Machado, j'eus l'impression d'être un mauvais élève qui, élevé dans une culture chrétienne, en aurait oublié les bases. Nous parlâmes sur le même ton encore un quart d'heure. Il resta courtois mais à la fin de chacune de ses phrases, on sentait nettement qu'il prononçait le point final. Il opposait bien évidemment la résurrection à la réincarnation.

En me raccompagnant, il se montra de nouveau le parfait hôte qu'il avait été à son arrivée. La bibliothèque dans laquelle se terminait notre entretien contenait près de 25.000 volumes et, parmi eux, « des collections bibliographiques de grande valeur ».Il évoqua le tremblement de terre de 1678 qui détruisit complètement la première église. Je me demandai s'il n'y avait pas une parabole dans ce dernier point.

Le Père Machado rejetait le spiritisme au rang des simples superstitions. L'Eglise catholique n'avait nul besoin d'explorer les phénomènes surnaturels. Quant à moi, je commençais à me demander si ce point de vue n'était pas une erreur fondamentale, s'il n'empêchait pas de soulever le voile qui nous entourait. L'Eglise n'en avait pas moins foi en un au-delà où la réincarnation de l'homme serait son immortalité dans un monde du bien ou du mal. Et la résurrection à la fin des temps n'était pas moins incroyable. L'Eglise catholique ne disait-elle pas : « Il existe un corps physique et il existe un corps spirituel » ⁵² ? L'âme, ici, se rapprochait beaucoup de la description faite dans les écrits de Kardec.

L'Eglise, enfin, n'avait-elle pas poursuivi les revenants et autres fantômes,

avec force eau bénite et exorcistes dont Hollywood s'était régalé? Intéressant de constater que quelques pères catholiques avaient finalement une réflexion proche de celle de Léon Denizard Rivail, dit Allan Kardec. Une antienne se répète dans ses biographies : « En démontrant que les faits faussement qualifiés de surnaturels sont soumis à des lois, il les fait entrer dans l'ordre des phénomènes de la nature, et détruit ainsi le merveilleux des dernier refuge du et l'un éléments de la superstition ». Dans la Genèse selon le spiritisme, en 1868, Kardec s'efforçait en particulier d'inscrire le mouvement dont il définissait les

principes dans une démarche scientifique. Il faut dire, et nous l'avons fait

à plusieurs reprises, que l'époque était au scientisme, que la science

devait interpréter le monde. Il écrivait : « comme moyen d'élaboration, le

_

⁵² Première Épître de Paul aux Corinthiens (15-44)

spiritisme procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale.». Ainsi « la théorie était née de l'observation ». Il est vrai que Kardec n'avait de cesse de répéter que tous ses écrits étaient des récits des esprits. Rufina Noeggerath, « Bonne maman », fit de même. Je me dis que l'obscurantisme était peut-être du côté des matérialistes qui refusent catégoriquement toute tentative d'explication spirituelle.

Pour la première fois, auparavant toujours du côté des agnostiques moquant les croyants, je me demandais si l'attitude la plus ridicule n'était pas celle de déni total. J'avais notamment été frappé par une courte discussion avec un homme d'un grand âge, qui habitait dans mon immeuble. Il faisait de fréquents séjours à l'hôpital et ses forces visiblement l'abandonnaient. Je l'avais croisé deux fois sur la petite terrasse au-dessus de la piscine. Etendu sur un fauteuil. On l'avait sans doute mis là pour prendre le soleil. A sa demande, sans aucun doute, tant il m'apparut évident, lorsque je lui parlais, qu'il avait gardé toute sa tête et son autorité. Les échanges furent aimables. Il ne se gêna pas pour me dire qu'il m'avait jugé comme un interlocuteur digne de ce nom. Il avait 87 ans, était manifestement proche de la fin. Athée bruyant, il me dit combien les croyances étaient des sornettes.

Pourquoi n'envisageait-il pas, même comme une simple hypothèse intellectuelle, qu'un au-delà puisse exister? Je pensai à lui comme un paradigme de ce rejet que les non-croyants exercent contre toute spiritualité. Et je me reconnaissais dans cette attitude. N'était-ce pas également un aveuglement, tout du moins un conditionnement, au même titre qu'on pouvait considérer que la religiosité était « une marque » du milieu comme disaient les bouddhistes ? Si j'étais né dans la même société

mais des années auparavant, ou ailleurs que dans la France laïque, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, n'aurais-je pas soutenu des idées contraires ? Dans un effort inhabituel d'entrer dans un autre point de vue, ne devais-je pas reconnaître que souvent les croyants, à l'exception des fanatiques, étaient moins bornés que les athées ? Je faillis dire au vieil homme qu'il pourrait peut-être s'intéresser aux religions mais je me ravisai. De quel droit l'aurais-je fait ? En y repensant, je ne me reconnaissais pas. Ne devais-je pas m'interroger moi-même sur le chemin que je faisais au contact de mes recherches, sans en prendre vraiment conscience ?

Le spiritisme devait marcher avec son temps, avait écrit Kardec. Car « il ne serait jamais débordé ». « Si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il était dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révélait, il l'acceptait ».

Il ne m'apparaissait pas certain que le mouvement ait vraiment réussi cette adaptation. Hormis au Brésil, il était ancré dans le XIXe siècle. Pour commencer, le retour annoncé de Kardec au XXe siècle s'était fait attendre. Son esprit familier, dans Le livre des esprits avait prédit qu'il reviendrait terminer une mission « qui ne pouvait être achevée dans cette existence ». « Tu seras absent pendant quelques années, et quand tu reviendras, ce sera dans des conditions qui te permettront de travailler de bonne heure ». On pourrait rétorquer qu'il avait très bien pu se réincarner dans un autre pays, avec un comportement radicalement différent qui empêcherait de le reconnaître. Il y avait eu Chico Xavier au Brésil dont on disait qu'il était sa réincarnation. Né en 1910 et mort en 2002, il était extrêmement célèbre dans son pays. Mais pouvait-on dire qu'il avait

parachevé une œuvre universelle? Je me rappelai avoir lu que 1910 était justement l'année où Kardec était apparu dans une séance de spiritisme. La science et l'histoire avaient cruellement démenti le spiritisme. L'astronomie, les recherches spatiales rendaient ridicule l'affirmation que l'on trouvait dans le Livre des esprits: « Selon les Esprits, de tous les globes qui composent notre système planétaire, la Terre est un de ceux dont les habitants sont le moins avancés physiquement et moralement; Mars lui serait encore inférieur et Jupiter de beaucoup supérieur à tous égards ». En ce qui concerne Mars, dans tous les cas, elle n'était pas habitée même si les scientifiques du XXIe siècle s'accordaient à dire qu'elle avait pu l'être. Enfin, encore une fois, l'histoire du XXe siècle insultait la prédiction que ce serait l'avènement d'une harmonie globale. Les millions de morts des guerres mondiales et des génocides pouvaient en témoigner.

Parmi les Pères catholiques qui, sans idée préconçue, cherchèrent à comprendre les phénomènes paranormaux, il y avait le Révérend jésuite Herbert Thurston. Il étudia des dizaines de cas d'apparitions de fantômes et conclut que « ces manifestations étaient certainement dues à des forces naturelles inconnues que nous ignorons au même titre que les Romains ignoraient l'électricité ». Un Missionnaire apostolique français, le Révèrend Père Jouët, fonda même à Rome, au tout début du XXe siècle, le Musée des Âmes du Purgatoire, que l'on pouvait toujours visiter au n° 12 du Lungo Tevere Prati. On y trouvait principalement des traces incandescentes imprimées par des mains dans des livres ou des objets. Le Révérend était parti à la recherche de témoignages d'apparitions Il menait lui aussi une enquête.

Je trouvai notamment ce récit qu'il avait recueilli⁵³: « Le brave curé d'Ellingen, près de Metz, accueillit avec scepticisme en 1815, Marguerite Demmerlé, venue lui confier qu'une femme qu'elle ne connaissait pas était apparue dans sa ferme, et que, terrorisée, elle avait constaté qu'une grande tristesse se lisait sur le visage de l'apparition. Le prêtre confessa Marguerite et lui donna la communion, en lui recommandant de ne plus avoir peur. Rentrée chez elle, la fermière se trouva face à face avec l'inconnue surgie d'un autre monde. Suivant les conseils de son curé, elle s'approcha de l'apparition et lui demanda ce qu'elle semblait chercher et pourquoi tant de douleurs marquaient ses traits. L'inconnue lui révéla alors qu'elle était sa propre belle-mère, morte en couche trente ans auparavant. [...] La défunte désirait qu'un pèlerinage, suivi de deux messes pour le repos de son âme, soient effectués au sanctuaire de Notre-Dame de Marienthal. La famille réalisa le vœu de la morte. Quelques jours plus tard, cette dernière rendit une ultime visite à sa bru, pour la remercier, et lui confia que Dieu l'avait maintenant appelée au ciel. [...] L'autorité religieuse avait suivi toute l'affaire avec beaucoup de prudence, et le curé d'Ellingen avait suggéré à Marguerite, au retour du pèlerinage, de demander à sa belle-mère un signe de son passage, si toutefois elle revenait... La fermière demanda donc à la revenante la preuve en question. La défunte eut un geste de tristesse, puis elle posa doucement la main sur la traduction allemande de L'Imitation de Jésus-Christ que la jeune femme était en train de lire. Ses cinq doigts marquèrent comme un stigmate de feu la double page du livre qui figure lui aussi, dans les archives du musée du 12 Lungo Tevere Prati. »

_

⁵³http://les-archives-du-savoir-perdu.webnode.fr/news/fantomes-des-preuves-volontairement-oubliees-les-fantomes-nexistent-pas-les-contacts-avec-le-monde-invisible-doit-changer-de-nom

Un soir, un peu plus tard, je repris ce récit devant Lis-Angela. Les histoires en amènent d'autres et il lui vint à la mémoire ce que lui avaient raconté ses parents. Leurs voisins – cela se passait en Californie quand Lis-Angela était une enfant, et décidément ils ne manquaient pas d'histoires de voisins - avaient racheté une ferme à quelques kilomètres de chez eux. C'était au milieu des années soixante. La bâtisse était grande, rustique mais belle. Lors d'un apéritif qu'ils prenaient avec les parents de Lis-Angela, une belle soirée d'été, ils confièrent qu'ils ne se sentaient pas très à l'aise dans la pièce principale. Effectivement, leurs convives se dirent ensuite qu'ils ne s'y étaient pas attardés lors de la visite. Une année et quelques mois plus tard, le hasard voulut qu'ils se retrouvent chez ces anciens voisins, pour un nouvel apéritif. Il faisait froid et on s'installa dans la grande salle à manger. Le père de L.A. remarqua, sans réfléchir, qu'il trouvait la pièce accueillante. Il se rappela alors que la première fois elle lui avait fait une impression différente. Ils buvaient, il faisait nuit. Le moment était propice aux confidences ou aux histoires étranges.

La femme se sentait très agitée dans cette pièce. Une nuit alors qu'elle s'était levée, trouvant difficilement le sommeil, elle se sentit soudain saisie par l'impérieuse nécessité de se coucher sur le sol. Elle fut saisie d'un grand malaise, proche de l'écœurement et elle eut aussitôt la sensation précise qu'il y avait un corps enfoui sous elle. Elle ne pouvait pas dire comment elle communiqua avec lui. Elle n'entendit pas de voix mais elle sut que c'était un homme qui était mort très longtemps auparavant et qu'il voulait une sépulture. Très troublée, elle n'osa d'abord pas en parler à son conjoint mais sa tension redoubla et elle ne put bientôt faire autrement. Ils hésitèrent longtemps puis se décidèrent à faire un trou dans la salle à manger. Le trouble que le mari éprouvait dans le lieu n'était

pas pour rien dans sa décision. A 2 mètres cinquante de profondeur, son piolet mit effectivement à jour un os puis l'ensemble d'un squelette. Une fois qu'il eut réussi à faire cesser ses tremblements, il réfléchit à ce qu'ils devaient faire. En parler à la police ? Le squelette paraissait très ancien et ils appartenaient à la population jeune, cultivée et libertaire. La propriété était grande. Il fabriqua un caisson en bois et ils l'enterrèrent dans une petite clairière peu visible. Les parents de Lis-Angela s'y rendirent. Il y avait une croix en bois au-dessus de la tombe. Elle heurtait les croyances de leurs amis et ce n'était pas le meilleur moyen de se défaire discrètement du squelette mais comment répondre différemment à la prière du mort ? Effectivement, la salle à manger, une fois rebouchée, parut neutralisée et fut désormais habitable. Les parents de L.A., eux-mêmes, l'avaient senti.

Cette même soirée, Lis-Angela m'invita à une retraite. Du jeudi au dimanche de la semaine suivante, elle aurait lieu au Monastère Santa María de Santísima Trinidad, à Lurín. Elle s'y était inscrite à partir du samedi matin. Elle serait consacrée à la compassion, un bon sujet pour qui débutait dans l'étude du Bouddhisme et le lama Padma Samten serait présent. Comme son nom ne l'indiquait pas – les lamas prenaient un nom tibétain – il était brésilien. Il n'y avait donc pas de lama péruvien ? De cette sorte, non. Pas encore. Il serait accompagné d'un traducteur péruano-brésilien. Google Maps indiquait 45 mn pour arriver à Lurín mais nous préférâmes sortir à 7H30 afin de nous assurer que nous serions à 9H à la retraite. Comme à notre habitude, nous nous amusâmes à jouer avec les mots, entre les lamas qui n'existaient pas au Pérou et la retraite qui s'annonçait. Lis-Angela souhaitait qu'on ne la sonne pas. Après Angamos,

nous prîmes la Panaméricaine sud. Mon pick-up hoqueta quand j'accélérai, peu habitué qu'il était à fréquenter les grandes routes. Pourquoi avais-je besoin d'un tel véhicule alors que mes seuls transports étaient intellectuels ? Quand j'étais marié avec Roberta, nous faisions de fréquents voyages dans les Andes : Huánuco, la ville de l'éternel printemps où elle était née mais n'y avait jamais habité, Santa Eulalia où parfois, le week-end, quand nous voulions être tranquilles, nous allions à la pension Los Girasoles. Nous n'avions pas peur non plus des grands périples vers Cajamarca, Cusco et même jusque dans la forêt amazonienne. Nous nous étions rendus à Ayacucho alors qu'elle était encore l'épicentre du soulèvement du Sentier Lumineux. Je voulais être au cœur de l'action. J'écrivais encore mon doctorat. Je me souviens surtout que dans plusieurs villages alentour, on me cria « pishtaco »⁵⁴. En 1987, la ville s'était tellement isolée que certains paysans avaient renoué avec la peur de l'envahisseur blanc.

Après une cinquantaine de kilomètres, nous quittâmes la Panamericana pour prendre une route qui bordait de larges terrains secs et arrivâmes devant le portail vert du Monastère.

- Qu'est-ce qu'ils attendent pour l'ouvrir leur portail ?
- Je crains qu'il va falloir que tu ailles sonner. Que veux-tu, les mesures de sécurité...
- Je ne vois pas de quoi ils ont peur, au milieu de nulle part.
- Justement, peut-être.

_

⁵⁴ Dans la tradition "quechua" précolombienne, le pishtaco est un prédateur qui égorge ses victimes pour manger leur viande et qui prélève leur graisse.

On sonna, le portail s'ouvrit et nous nous garâmes dans l'allée. La végétation était abondante à l'intérieur de l'enceinte, comme les alentours ne le présageaient pas. On se trouva un peu embarrassés, avec nos bagages du week-end, à l'entrée des bâtiments. Du bruit parvenait de ce qui semblait être le réfectoire où les « retraités » prenaient leur déjeuner. J'eus un haut-le-cœur devant cet étalement de la vie collective. Les joyeuses colonies de vacances, même à la sauce spirituelle, très peu pour moi. Lis-Angela ne semblait guère plus à l'aise.

- Bienvenue, dit une voix mâle et douce.

Elle provenait d'un petit homme chauve debout derrière une petite cabine que la porte nous avait empêché de voir. Nos noms étaient bien dans la liste. Nous nous sentîmes mieux à notre place. Après nous avoir demandé, avec cette voix chaude qui devait être une des étapes avancées de l'illumination, si c'était notre première retraite, il dit avec le plus parfait naturel comment s'était déroulée sa première et combien il ne pourrait plus se passer de ces rencontres. Elles étaient en effet étonnantes. Pendant le court trajet pour prendre nos bagages dans la voiture, puis la montée des escaliers dans la chambre, toutes les personnes que nous croisâmes nous saluèrent.

- Jamais vu ça au Pérou, murmura Lis-Angela
- Jamais vu ça non plus ailleurs, ajoutai-je.

La chambre, elle, était plus froide. Monacale, c'était bien normal. On se retrouva dans la même chambre sans se consulter. Lis-Angela l'avait réservée pour elle. Quand elle m'avait inscrit, il n'y avait plus que des chambres de deux ou trois places. Afin d'éviter, officiellement, que nous nous retrouvions avec des inconnus, elle avait indiqué que nous partagerions une chambre. Ce n'en était pas moins insolite. Nous

déposâmes nos affaires avec gêne. Il y avait bien deux lits mais la chambre était étroite. Lis-Angela attendit sans rien dire tandis que je pris le second. Une odeur de pieds nous confirma que nous étions à l'entrée de la grande salle où de nombreux participants, déjà déchaussés, avaient pris la position du lotus. Nous occupâmes prudemment des tapis périphériques. Lis-Angela s'était munie de coussins qui facilitèrent une tentative de position bouddhique. Il y avait des bannières en plastique avec des dessins et des textes, comme dans un congrès de marketing des années 70. Les personnes présentes formaient un demi-cercle plein qui se concentrait sur un petit piédestal recouvert d'un tapis. Je me demandai si ce n'était pas une malle comme celles disposées dans mon appartement d'étudiant et qui servaient de table, de fauteuil et de meuble de décoration. Au-dessus, il y avait une image kitsch d'un bouddha. A côté, c'était une photo du Dalaï Lama. Une jeune femme assise au plus près du monument, armée d'un petit récipient de laiton qui contenait son portable tandis qu'elle arborait un petit pilon de l'autre main, se retourna. Elle nous demanda, souriante, si nous avions déjà médité. L.A. n'était pas tout à fait novice, moi si. C'était simple. La position du lotus était la plus confortable, qui permettait le mieux que l'esprit ne soit pas gêné par le corps. L'objet en laiton servait à marquer les pauses. Toutes les 20 mn, elles permettraient de se dégourdir. Mais nous étions libres d'interrompre la méditation quand nous le voulions. Se concentrer sur la respiration permettait de chasser ses pensées. Car la méditation était le contraire de son sens commun. Il s'agissait de faire le vide. On s'apercevrait qu'une foule de pensées nous assaillent et combien elles nous tourmentent, alors qu'en soi, elles ne sont pas bien importantes, qu'illusion. La méditation permettait de tenter de s'approcher de sa vraie nature. Je me demandais comment je tiendrais en place ne serait-ce que quelques minutes. Cela ne se passa pas si mal malgré les allers et venues des participants.

Le Lama Samten ne fit son apparition qu'une heure et demie plus tard.

Une tête s'encadra dans l'une de portes :

- Le lama arrive.

Aussitôt, un homme grand d'environ soixante ans, fit son entrée. Il avançait d'un pas hâté dans sa tunique tibétaine. Il parcourut sa barbe pleine de magnanimité parmi l'assistance qui commença à s'agiter de haut en bas et de bas en haut. Ces prières me saisirent de court. Le charme se rompait au fur et à mesure que les fidèles psalmodiaient en tibétain. Le reste de la matinée me parut de meilleure facture. Le lama discourut sur la compassion. Il était habile, répondait aux questions diverses tout en recentrant sur le thème du jour. La traduction ne facilitait pas l'interaction cependant. Un homme à sa gauche s'en occupait tandis qu'à sa droite, une femme, qu'on nous présenta ensuite comme sa secrétaire, lui versait de temps en temps de l'eau pour son thé.

Je pris des notes que j'ordonnai le soir. Je sus après, en consultant Internet, que le lama, avant de prendre le nom de Lama Padma Samten, s'appelait Alfredo Aveline. Il avait été professeur de physique quantique dans une université du sud du Brésil. Il faudrait revenir à cette question de la physique quantique!

Parmi les déclarations du Lama Samten, je notai ce qui avait trait aux rêves. J'avais en tête ce que Kardec écrivait, qu'ils étaient la métaphore de la mort. Le moment où l'esprit s'endormait était propice à l'effacement de l'illusion de la vie. Le rêve était aussi faux que le monde que l'homme percevait. Notre réalité était onirique. La meilleure façon de ne pas être pris dans le piège de l'illusion était d'observer les choses comme elles

étaient, y compris le processus et les afflictions de sa propre mort. Observer comment il mourait permettrait à l'homme de s'en éloigner. Le passage de la mort, de plus, était plus fluide si l'esprit était fort. Les cinq sens étaient alors moins en éveil et ils s'éteignaient vers le silence. Cette question de l'observation au plus près, avant et afin de prendre du recul, était également valable pour les choses en général. Leur solidité était illusoire et cela aidait à les purifier et à les remettre à leur vraie place. Etre dans la vacuité permettait de mieux voir. Le Bouddha de notre ère, Siddhārtha Gautama, qui naquit en fait quelques siècles avant celle-ci, avait laissé 84.000 enseignements, qui étaient tous des portes pour la rupture de l'illusion. Samten dit également que l'intelligence elle-même était une habileté de l'illusion.

Mais ce qui m'intéressa le plus, ce qui fit écho en moi, à ma surprise, fut la question de la compassion. Faire l'aumône, prendre les autres en pitié, les éloignait nécessairement de nous et était une expression de notre ego. Il fallait les aider, et on trouverait de la joie, comme Mère Teresa qui avait vécu au milieu des lépreux. A la question d'un participant qui s'étonnait, avec « l'illusion » de l'à-propos, qu'on puisse y parvenir avant des années de pratique qui nous auraient déjà conduit à un autre monde où à une autre existence, bouddhistiquement parlant, le lama répondit qu'il fallait commencer par développer la capacité à se mettre à la place des autres. Il ajouta que l'attitude à développer était celle de l'équanimité.

- Bizarrement, ça me parle, dis-je à Lis-Angela, pendant la pausedéjeuner.

Nous étions assis dans une grande table à côté d'un groupe de cinq personnes, assurément de la classe moyenne intellectuelle péruvienne, à laquelle nous appartenions en quelque sorte nous-aussi. Le déjeuner était

syncrétique, comme d'ailleurs la salle de réunion d'où nous venions de sortir et où nous retournerions l'après-midi. Une statue de la vierge regardait, d'un mur perpendiculaire, le portrait du Dalaï Lama. Une croix était accrochée derrière le Lama Padma Samten, et qui se découvrait chaque fois qu'il se penchait pour saisir le thé que sa secrétaire empressée maintenait chaud. Le buffet du réfectoire était alimenté par des sœurs frêles et souriantes. Chacun des bouddhistes ou apprentis faisaient leur part dans la paix des religions en rangeant soigneusement sur le chariot disposé à cet effet, à la fin de leur repas, les assiettes d'un côté, les couverts de l'autre et les déchets dans les récipients derrière lesquels souriaient les officiantes catholiques. Celles-ci cuisinaient bien de surcroît. Des mets simples mais goûteux.

La nuit fut bien peu catholique. Tout d'abord, nous manquâmes la dernière apparition du Lama. Nous avions mal lu le programme. Vers 20H, nous entendîmes des rires par vagues, qui déferlaient dès que la voix du locuteur s'élevait puis s'interrompait.

- Il y a quand-même un côté « adoration du chef » qui ne me plaît pas beaucoup, dit Lis-Angela.
- A moi non plus. On dirait qu'on a affaire à un gourou. En France, ce terme fait peur. On pense tout de suite aux sectes. Mais c'est vrai qu'en Inde, dans l'hindouisme, ce sont des maîtres respectables.
- J'ai du mal à prendre les prières au sérieux...

Elle n'eut pas le temps d'aller beaucoup plus loin. Je m'étais assis, à côté d'elle, sur l'étroit lit de fer qui condamnait à la plus grande promiscuité. Je l'embrassai puis lui caressai les seins, qu'elle avait proéminents. On se retrouva nus sans plus nous poser de questions.

Au petit matin, le réveil et la blafarde lumière extérieure qui filtrait par les persiennes, nous força à voir nos habits éparpillés aux côtés de nos deux lits réunis, les draps et les couvertures en champ de bataille.

Je désignai le crucifix face à nous.

- On l'avait un peu oublié celui-là.
- Il n'est pas tombé et n'a pas été retourné, dit Lis-Angela qui se leva sans me cacher sa nudité tandis que je me rhabillais dans le lit. Et puis nous n'avons pas fait beaucoup de bruit. Les voisins n'ont rien entendu et Dieu nous pardonnera. J'ai faim, moi, pas toi ?

Ses paroles éveillèrent mon appétit, tapi dans l'étrangeté de cette matinée.

- Il est quelle heure?
- Six heures et demie. Ils ouvrent le restaurant à 7H, si je me souviens bien. Le temps qu'on prenne une douche.

Pendant que je me lavais, je me demandais comment Lis-Angela pouvait avoir un cœur qui lâchait et être parfaitement normal dans l'acte sexuel. Peut-être aurait-elle pu mourir la nuit même? Je profitai de l'ambiance presque mystique du déjeuner pour le lui demander. Deux bonnes-sœurs disposaient silencieusement le buffet. Une odeur de café s'élevait dans la salle où nous étions les seuls convives. J'avais craint qu'elle ne se fâche. Elle eut un sourire sans joie.

- J'aurais pu avoir une syncope et mourir cette nuit, oui. Mais je peux mourir aussi en dégustant cette tranche de pain, pas tout à fait fraîche à mon goût. Si tu veux bien, on pourrait changer de sujet. Je suis sûre que ni toi ni moi sommes du style à dire que mourir en faisant l'amour est romantique etc etc. Pour résumer, avec cette

saleté de Brugada, je peux aussi bien piquer du nez dans cette assiette de fruits.

Les tranches d'ananas et de papaye disposées devant moi prirent une allure sinistre.

 C'est pour ça que ça ne sert à rien d'en parler. Il te suffit de le savoir et c'est tout.

Je ne me sentis pas autorisé à en dire plus.

Ce fut Lis-Angela qui en reparla lorsque nous regagnâmes Lima, en début d'après-midi. La matinée s'était déroulée à peu près comme le samedi. Après une heure et demie de méditation, qui je passai moins bien que la veille – je ne parvenais pas à ne pas trouver le temps long – Padma Samten fit son apparition, flanqué de sa secrétaire. Son interprète, lui, avait accompagné la méditation. Comme la veille, le lama orienta habilement ses propos autour du thème prévu tout en répondant aux questions. La méditation n'était pas un chemin si facile. Parvenir à la shamata pure, se libérer de ses pensées, nécessitait une pratique répétée. Il fallait persévérer. L'important n'était pas la qualité de la pratique mais sa régularité. Tous les êtres vivants avaient une nature bouddhique. Plus tôt il débutait la pratique, moins l'homme aurait besoin de se réincarner pour continuer le travail. L'ex-professeur de physique parla aussi des bactéries thermophiles, qui traversent l'espace comme l'esprit pouvait le faire. Je lus un peu plus tard que ces bactéries, dont je n'avais jamais entendu parler, manifestaient des signes de vie dans des endroits inattendus, comme au fin fond du Lac Vostok, une étendue sub-glaciaire de l'Antarctique.

L'atmosphère, au retour du monastère, quant à elle, se dégela. Tandis que la voiture cahotait encore dans le chemin accidenté qui nous conduisait vers la Panamericana, Lis-Angela s'excusa de son ton brusque du matin. Elle avait recouvré son humour. Il n'était pas facile de parler de la mort après l'amour, surtout quand il s'agissait de sa propre fin. Comme je la voyais régulièrement et même désormais « intimement », je devais m'habituer à l'éventualité qu'elle soit expédiée ad patres devant mes yeux. D'ailleurs, l'éventualité ne concernait que la date, tant le mode de sa mort était connu. Peut-être qu'elle verrait le tunnel qui m'intéressait tant. Et dans ce cas-là, tant mieux!

- Tu prends tout ça d'un ton bien léger...
- Et que veux-tu que je fasse?

Je sentis que ce n'était pas le moment indiqué pour lui parler du défibrillateur.

- L'ironie est la politesse du désespoir, c'est ça?
- Je ne connaissais pas c'est pas mal trouvé, oui.

Une idée avait germé dans ma tête, qui me tracassait, que je jugeais inexprimable et que je ne parvenais pas à chasser.

- Et si on admettait qu'il y ait une chance qu'il y ait quelque chose après la mort, toi et moi? Après tout, tu as commencé cette recherche spirituelle avec les bouddhistes.
- Ça m'arrangerait bien, oui.
- Et ceux qui t'aiment seraient heureux de le savoir.
- Ça va être difficile à moins que je ne vienne leur gratter les bouts de pied dans leur sommeil.
- C'est à peu-près ce que je voulais te demander.
- C'est moi la mourante mais c'est toi qui débloques.

- Tout d'abord, je ne crois pas que tu sois mourante. Mais imaginons, et à supposer qu'il n'y ait pas de remède à ton problème.

Je continuai avant que le mot que je ne voulais pas prononcer ne sorte de mes lèvres. Elle ne voulait pas d'apitoiement. Il fallait garder le cap.

- Toutes ces histoires d'esprits sont difficiles à croire d'emblée. Mais même s'il existe une chance infime qu'elles soient réelles, il peut être important d'en tenir compte, tu ne crois pas ? C'est presque une démarche scientifique.
- Admettons.

Une secousse ne me permit pas d'entendre la dernière réplique de ma passagère. J'allai quand-même plus avant :

- Et si on faisait une sorte de pacte tous les deux?
- Laisse-moi deviner. Je crois que je vois où tu veux en venir. Si la vie après la mort existe, ce serait bien que je te laisse un petit message.
 C'est ça ?
- Je sais. Cela paraît absurde. Mais je voudrais que tu le considères comme une simple hypothèse, très, très lointaine.

Après cette retraite, je fis deux choses importantes. Je commençai à méditer, au début quinze minutes par semaine, puis plus souvent. Je n'y trouvai ni un plaisir, ni une impatience mais cela me paraissait, comment dire ? Aller de soi.

Et je lus *Le livre tibétain de la vie et de la mort*⁵⁵.

Je fus littéralement fasciné. Je le téléchargeai le lendemain de mon retour de la retraite de Lurín. Lis-Angela m'en avait conseillé la lecture, après nos échanges sur l'ultime preuve que je proposais d'obtenir. L'auteur, Sogyal

⁵⁵ Sogyal Rinpoché, *Le livre tibétain de la vie et de la mort*, Editions de la Table ronde, 1993

Rinpoché, avait lui aussi une démarche pragmatique, comme celle que Kardec avait défendue et que j'essayais de suivre. J'avais pris mon ordinateur portable au lit et avais ouvert le fichier pour un examen général après une journée qui ne m'avait pas permis de me remettre complètement du week-end.

Aussitôt, les phrases me parurent limpides, défaites des oripeaux orientaux ou tibétains que je craignais. L'auteur avait fait ses études à Cambridge et cherchait à toucher un public occidental. « Où que j'aille en Occident écrivait-il, je suis frappé par la grande détresse psychique que provoque la peur - avouée ou non - de mourir ». Je repensai au livre de l'historien Philippe Ariès, L'homme devant la mort. La mort se cachait, au 20e siècle, en Occident. Plus elle intervenait tardivement, plus on la refusait. Les antichambres de la mort, qu'étaient les hôpitaux et les maisons de retraites, étaient exécrables. J'aimai le fait que Sogyal Rinpoché affirme que « le Christ et Bouddha étaient tous deux des manifestations de la vérité, apparues par compassion sous des formes différentes afin d'aider les êtres ». Je lus une cinquantaine de pages d'une traite, comme si j'avais enfin dans les mains un livre depuis longtemps recherché, avant de m'endormir d'un sommeil sans rêve.

Le lendemain-soir, de retour de l'université, je m'apprêtais à dîner devant mon ordinateur et Le livre tibétain de la vie et de la mort quand mon interphone sonna. La visite annoncée me surprit. C'était Julia Pastor.

 Quelle bonne surprise! lui dis-je en l'embrassant sur le pas de la porte, quelques minutes après qu'elle eut été annoncée, que l'ascenseur devenu efficace avait utilisé pour transporter la visiteuse. - Je suis venue t'apporter l'invitation pour mon vernissage, tu te souviens.

Bien entendu, je m'en souvenais. En fait, pas vraiment, mais je m'arrangeais pour lui faire redire. C'était l'expo collective dans son université, dont elle avait parlé lorsqu'elle était venue avec sa mère. Cette petite avait de la suite dans les idées. Voulait-elle partager mon dîner? Elle rougit, comme si cela lui paraissait inconvenant. Il est vrai que son père, sa mère, son frère, qui sais-je encore... auraient peu apprécié cette visite à un homme qu'elle connaissait à peine. Elle accepterait au moins un verre? Je dois avouer que l'idée de garder encore un peu cette jolie fille m'émoustillait. Et je me demandais bien quel était le véritable motif de sa visite.

J'avais des bières au frigo. Pendant qu'elle s'asseyait, jetant des regards curieux à l'appartement, je disposai ce que j'avais préparé à dîner pour un apéritif. Je découpai les carottes crues en fines lamelles que je servirais avec la sauce à la Huancaina, selon ma recette éprouvée, je mis le jambon fumé sur des tranches de pain de mie dorées et beurrées, et fis bouillir des petites saucisses fumées.

J'assurai Julia que j'essaierais de me rendre à son vernissage. Quand la bière la rendit plus volubile, elle commença à me parler de son père.

- Tu ne le vois pas beaucoup ton père, on dirait ?

Elle eut un frémissement.

- Qu'est-ce que tu penses de lui ?
- Je ne le connais pas beaucoup mais il ne ressemble pas aux militaires que j'ai connus. Il est sympathique, drôle parfois.
- Et que dirais-tu de lui si tu savais qu'il ne s'occupe pas de sa fille qui est malade ?

La réflexion de la jeune fille me troubla plus que je ne l'aurais voulu.

- Je ne savais pas que tu étais malade, Julia...
- Allons, ma mère ne t'a rien dit ? Je suis sûre que si.

Ses yeux s'embuèrent. Elle mit sa tête entre ses mains.

- Je suis vraiment désolée. Je ne voulais pas pleurer devant toi. Je n'arrive pas à me contrôler. Et puis je suis venue t'inviter à une exposition qui est nulle. Je suis incapable de faire quelque chose de bien. Il vaut mieux que tu n'y ailles pas, Jim.

Les larmes coulaient désormais sans s'interrompre sur ses joues. Je m'approchai et la pris dans mes bras. Elle fut secouée de sanglots et me pressa convulsivement. Elle se calma progressivement mais ne me lâchait pas. Puis, à ma grande surprise, elle commença à m'embrasser les joues puis s'approcha de mes lèvres. Je la laissai m'embrasser, pris de surprise mais aussi troublé par la beauté de cette fille. Sa chaleur, son élasticité me faisaient céder à ce rapprochement inattendu. Elle sentait bon; elle m'excitait.

- Je t'aime, je t'aime, murmura-t-elle tout d'abord comme pour elle-même puis plus fort.

Ce message d'amour, prononcé comme une plainte, coupa court au désir de son corps. Elle avait vraiment le don de prononcer exactement les mots qu'il ne fallait pas. A temps...Je la repoussai doucement. Elle se laissa faire, comme un mannequin sans vie.

Quelques minutes plus tard, la crise était passée et elle semblait complètement avoir oublié les mots qu'elle avait prononcés.

Elle me raconta son histoire. Elle commença à montrer au milieu de l'adolescence des difficultés de concentration. Elle passa d'élève modèle à médiocre. C'était comme passer du beau fixe à la dépression. Elle avait

l'impression d'être deux personnes. Elle devenait idiote. Elle s'entêtait sur des bêtises. Elle était incapable d'étudier sérieusement, de travailler parce qu'elle ne retenait pas ce qu'on voulait lui faire faire.

- J'essaie de bien faire et je n'y arrive pas. Je n'arrive même pas à t'expliquer clairement les effets de la schizophrénie.

Tout s'expliquait. Elle était schizophrène. Je n'avais pas l'habitude de cette maladie. Je me souvins de ce que disait Lis-Angela de l'étrangeté de son regard...

Difficile de trouver des mots.

- Cela ne t'empêche pas d'avoir la vie devant toi, Julia. Tu es une jolie jeune fille, tu étudies... Tu n'es pas la seule à être malade...
- Une schizophrène n'a pas de vrai petit ami. Je n'arrive rien à construire avec des garçons. Dès qu'ils comprennent que je suis bizarre, ils m'abandonnent. Heureusement qu'ils ne savent pas ce que j'ai parce qu'ils le savaient, ils partiraient encore plus vite en courant. Et même avec mes parents, je n'ai pas une relation normale. Ma mère me protège et je sais très bien que je suis une terrible déception pour mon père.
- Comment tu peux être une déception ? Ce n'est pas ta faute si tu es malade.
- Je ne sais pas. Il ne peut pas croire que je suis malade... Moi aussi j'ai du mal à y croire... Quand ma maladie s'est déclarée, il a commencé à me punir en disant que j'étais devenue une adolescente capricieuse. Quand j'ai arrêté mes études, il ne me parlait presque plus. Il me prenait pour une idiote. Je l'entendais se disputer avec maman. Elle, elle m'a toujours soutenue. Contre l'avis de mon père, elle m'a traînée chez les médecins. Et contre moi-

même aussi. J'avais horreur d'être traitée comme une malade. Ma mère s'est battue pour qu'on reconnaisse tous les deux que ce n'était pas ma faute. Et maintenant, j'habite toute seule dans mon appartement. Il a fallu que maman me le trouve parce que papa continue de dire que je ne veux pas travailler. C'est devenu impossible de vivre avec lui. Il pense que je le fais exprès. Maman m'a expliqué qu'il était très malheureux, qu'il ne peut pas admettre que je suis malade. Pour lui, il ne doit pas y avoir de faiblesse. Et moi, je le comprends... C'est pour ça que j'aimerais qu'il visite l'exposition. Il verrait au moins que sa fille peut créer quelque chose, sûrement pas grand-chose, mais quelque chose.

- Moi j'irai, je te le promets. Et sûrement qu'il ira, lui aussi.
- Et le pire, c'est qu'on se ressemble, papa et moi. Maman m'a dit qu'il t'a raconté ses visions.
- Oui, il m'a dit qu'il a vécu une Expérience de Mort Imminente. Et j'ai découvert qu'il y a de très nombreux cas. Tu sais ce que c'est ?
- Oui, oui, bien sûr. Mais ses visions n'ont pas commencé là. Et quand j'étais petite, je lui racontais ce que je voyais moi aussi.
- Toi aussi?
- Oui, pendant longtemps, chaque fois que je me couchais, au fond de ma chambre, j'entendais des gens qui parlaient, comme s'ils étaient nombreux. Et puis, toujours, après un moment, il y avait quelque chose qui me frôlait le visage et ça s'arrêtait. J'étais tellement habituée que je n'avais pas peur. Maman était persuadée que c'était dans ma tête mais papa, non. Bien sûr, maintenant, avec ce qui m'arrive, ça devait sûrement être dans ma tête. Mais quand j'en ai parlé, on a transformé ma chambre en dépôt à linge et je suis

allée dormir dans l'ancienne chambre de mon grand-père et ça s'est arrêté.

- Pourquoi tu m'as caché l'existence de ce livre, Lis?
- Comment ça, caché?
- J'aurais pu la lire bien avant!

J'usais peu le téléphone mais avais voulu partager mon enthousiasme qui se confirmait à sa lecture fiévreuse du *Livre tibétain de la vie et de la mort*.

- Je savais qu'il t'intéresserait. Tu en es où ?
- J'ai lu 150 pages environ mais l'édition en ligne est en gros caractères.
- N'empêche. Tu avances vite. Quel passage t'a donné envie de m'appeler ? Ou alors tu voulais vérifier si je n'étais pas morte ?
- Arrête de plaisanter avec cela. D'ailleurs, je ne pense pas que tu vas mourir. Tu as l'air en pleine santé. Qu'est-ce qui nous dit que ce diagnostic est le bon ?
- C'est toi qui dois arrêter cette fois. Bien entendu que j'ai été
 examinée plusieurs fois, et pas seulement par la sommité du
 domaine qu'est le Dr Moreno, que je mentionne en passant puisque
 tu le connais.
- Il ne me semble pas te l'avoir dit.
- Mais je le sais. Et évitons de nous fâcher encore une fois sur le sujet.
 Donc, j'imagine que tu voulais me parler de ta lecture ?
- J'ai relevé deux, trois choses qui établissent des ponts que je n'attendais pas. Tout d'abord, Sogyal Rinpoché rend hommage aux scientifiques qui ont exploré les EMI. Je sais que tu as lu le livre mais je chausse mes lunettes et te lis un extrait.
- Rien ne saurait t'arrêter...

- Je cite: « J'ai trouvé très encourageante la façon dont, ces dernières années en Occident, des pionniers tels que Elisabeth Kübler Ross et Raymond Moody ont ouvert aux recherches le domaine de la mort et de l'accompagnement des mourants. Après avoir exploré en profondeur la façon dont nous prenons soin des personnes en fin de vie, Elisabeth Kübler-Ross a montré que la mort peut s'avérer une expérience paisible, voire transformatrice, à condition que celles-ci bénéficient d'un amour inconditionnel et d'une attitude plus éclairée. Les études scientifiques portant sur les nombreux aspects de l'expérience de « proximité de la mort» et qui ont fait suite au courageux travail de Raymond Moody, ont offert à l'humanité la vive espérance, le ferme espoir que la vie ne s'achève pas avec la mort, qu'il existe bien une « vie après la vie ».
- « Il existe une vie après la vie ». J'apprécie ton réconfort. Si je me souviens bien, il y a un passage du livre où il parle d'une EMI qui date de l'antiquité.
- Oui, oui, j'ai ça. « Platon, dans le « Mythe d'Er », suggère une « explication » à cette perte de mémoire. Er était un soldat qui, laissé pour mort lors d'une bataille, connut, semble-t-il, une expérience de proximité de la mort. Il observa bien des choses pendant son « trépas » et reçut la mission de revenir à l'existence afin de dépeindre aux vivants l'état après la mort. Juste avant son retour, il vit ceux qui se préparaient à naître ; ils avançaient, par une chaleur torride et étouffante, dans la « Plaine de l'Oubli », un désert entièrement dépourvu d'arbres et de plantes. Le soir venu, les âmes campèrent au bord du fleuve de la Négligence, dont aucun vase ne peut contenir l'eau. Chaque âme doit boire une certaine quantité de

cette eau, mais celles que ne retient point la prudence en boivent plus que de raison. En buvant, on perd le souvenir de tout. Er n'eut pas la permission de boire de cette eau et revint à lui sur le bûcher funéraire, ayant gardé le souvenir de tout ce qu'il avait vu et entendu. »

- C'est pas la joie...
- J'ai fait une recherche dans le texte sur cette question des EMI et je voudrais encore te lire un extrait qui est à la toute fin du livre.
 Rinpoché écrit...
- Tu sais que Rinpoché veut dire maître? Il faut ajouter son nom.
- C'est bon. Sogyal Rinpoché écrit : « Je pense que le fait même de comprendre le sens des expériences de proximité de la mort va constituer un premier pas en vue de combler le fossé considérable entre science et religion, qui s'est creusé il y a presque trois siècles avec Isaac Newton. Informer les médecins, les infirmières, nous informer nous-mêmes sur ce que les personnes vivent en ces heures dernières, détruira les préjugés qui marquent notre façon d'appréhender la médecine et la vie ». En fait, il cite Melvin Morse.
- Tu as évidemment cherché qui était Melvin Morse.
- Comment as-tu deviné?
- Alors?
- C'est un scientifique. Encore une fois. Pas un religieux. Un pédiatre nord-américain. Il y a autre chose que je voulais te dire. Julia est venue m'inviter à son expo.
- Julia?
- La fille de Gertrudis, tu l'as déjà oubliée ? C'est mardi prochain. Tu veux m'accompagner ?

- A vrai dire, je n'ai pas une envie exagérée d'aller à une kermesse...

- L'exposition n'était pas extraordinaire mais ce que fait Julia Pastor n'est pas mal. Elle prend des visages en très gros plan. Cela donne des effets intéressants. On y lit des expressions, comme la distraction, l'étonnement mais aussi la grande joie. C'est rare qu'on observe l'allégresse de près. On dirait qu'elle a surpris ces émotions. Je ne sais pas exactement comment elle a fait...
- Avec un bon téléobjectif, ce ne doit pas être bien difficile. Sans doute que son père lui a ramené un appareil photo à l'occasion d'un de ses voyages aux Etats-Unis.

Lis-Angela était assise à côté de moi sur un banc du Parc Santa Teresa del Niño Jesús de Miraflores. Comme j'avais cette habitude de parcourir le bord de mer le vendredi après-midi, quel que soit le temps, je lui y avais donné rendez-vous quand elle m'avait appelé. « Décidément, avait-elle salué, en guise de premier sarcasme, ta toponymie continue d'être religieuse... ». Nous étions assis sur un banc. De temps en temps, une série de skate-boards dévalaient le chemin en béton derrière nous. Les cris des jeunes s'approchaient et s'éloignaient comme le ressac des vagues dont nous appréciions le grondement devant nous, en bas des falaises. Je me pris à penser que l'air iodé pourrait faire un peu de bien à L.A. Elle avait l'air fatiguée. Je la trouvai aussi un peu amaigrie. Mais je devais me tromper, cela ne faisait que quelques jours que nous ne nous étions pas vus. Je me mis à imaginer ce qui aurait changé dans son beau corps nu et

cela provoqua un désir que je réprimai. La combinaison « amour » et « mort » était belle dans le romantisme mais je n'étais pas sûr qu'elle soit bonne dans la vie courante. Julia, Lis-Angela, je rencontrais de belles femmes décidément peu accessibles...

- Je suis content d'avoir fait l'effort d'aller à ce vernissage. Figure-toi que j'ai réussi à convaincre Eduardo d'y aller.
- Eduardo, c'est le père de Julia, c'est ça?

J'acquiesçai. Je m'étais réveillé ce jour-là avec une sensation de mélancolie. C'était une impression d'une profondeur nouvelle. Je m'interrogeai toute la matinée, contre ma volonté, sur ce que je pouvais en faire. En écoutant distraitement un étudiant qui faisait un exposé sur la Présidence de Bustamente, une décision me vint à l'esprit. Le personnage de José Bustamente y Rivero ne me laissait pas indifférent, cependant. Elevé par les Jésuites dans sa ville d'Arequipa, c'était un professeur de grammaire et littérature espagnoles qui avait effectué des réformes dans la période difficile de l'immédiate après-guerre. Un coup d'état, celui du général Odria, l'avait déposé en 1948.

J'appelai Gertrudis Pastor dès le déjeuner pour lui demander à quelle heure je pouvais parler avec Eduardo. Pour aller à Lince en début de soirée, il valait mieux utiliser les transports en commun. Comme convenu, je trouvai Eduardo chez lui et Gertrudis s'arrangea pour que nous restions seuls.

Le jour du vernissage, Eduardo était bien là. Julia affichait une mine heureuse et à la fin de la soirée, je vis le père et la fille dans les bras l'un de l'autre.

- Un vrai conte de fées, dit Lis-Angela. A la fin, la belle jeune-fille retrouve son père grâce à Jim, le sorcier.

- Cela ressemblerait plutôt à une telenovela, mais bon. Au risque de continuer de te paraître stupide, cela m'a fait beaucoup de bien de permettre au moins ce rapprochement-là.
- Qu'est-ce que tu lui as dit à Eduardo?
- Je lui ai parlé de la visite de sa fille chez moi, de sa maladie. Je lui ai dit qu'elle avait besoin de son aide. Le fait qu'un étranger lui parle a dû avoir plus d'impact que si ça avait été sa femme ou quelqu'un d'autre de sa famille.
- Ce n'est pas un peu surprenant?
- Je ne sais pas. C'est toi qui es péruvienne, pas moi. Mais j'ai l'impression que les hommes de sa génération sont tellement habitués à être traités comme des patriarches qu'ils n'ont que faire des conseils de leurs proches. Les orientations, c'est eux qui les donnent.

A cet instant, un grand maigre frôla de trop près le banc où nous étions assis. Je m'énervai. Il n'avait qu'à apprendre à faire du skate avant d'aller dans un lieu public! Le livre tibétain de la vie et de la mort était un terrain de meilleure compréhension. Lis-Angela voulait bien en parler, avec plaisir. Elle en possédait une version imprimée qu'elle avait apportée. Je m'étais muni de mes notes, sans lesquelles, toute ma vie, je n'aurais jamais vraiment été moi-même.

- Après ton coup de fil, l'autre jour, dit-elle, j'ai recherché les passages qui traitent des expériences de mort imminente. J'en ai trouvé effectivement. C'est bizarre parce qu'ils n'avaient pas du tout attiré mon attention. Sogyal Rinpoché écrit carrément qu'il conseille à tous ceux qui s'y intéressent de lire les témoignages de ceux qui disent avoir connu une expérience de proximité de la mort.

Et c'est vrai qu'il est très clair sur l'analogie avec le bouddhisme. Je cite : « J'ai été touché par le fait que les expériences de proximité de la mort confirment, de manière saisissante et très précise, la vérité du karma. L'un des éléments que l'on retrouve régulièrement et qui a fait couler beaucoup d'encre, est la « revue panoramique » de toute notre existence passée. Je pense qu'il faut prendre ces témoignages très au sérieux. ». Il y a un bardo, dans la tradition du bouddhisme...

- Je ne suis pas sûr d'avoir bien saisi ce qu'était un « bardo ».
- C'est une sorte d'état intermédiaire entre la vie et la mort. Le bardo dont je voulais parler c'est celui qu'ils appellent « du devenir ». Il parle de cette revue de la vie des expériences de mort imminente. Il dit que nous revivons toutes les expériences de notre vie et même que nous passons en revue les moindres détails, même ceux que nous avons complètement oubliés.
- Je crois bien que sur cette question, il dit que cette revue montre que le karma est inéluctable.
- Oui, que nos actions, nos paroles et même nos pensées ont des conséquences.
- Ce qui est quand-même largement injuste, sauf le respect que je dois aux maîtres bouddhistes, remarquai-je. Parce qu'enfin, je peux contrôler mes actes mais mes pensées... A moins que ce soit en relation avec la méditation, maintenant que j'y pense...
- Dans laquelle on apprend à chasser ses pensées...
- Oui c'est ça. Cela veut dire qu'on les contrôle en quelque sorte. Il y a aussi une analogie intéressante, dans le livre, entre les EMI et la mort elle-même. Elles sont une répétition de celle-ci.

- Bof, rien de bien astucieux dans cette remarque.
- Madame est difficile. Permets-moi de te lire quelque chose de plus « transcendantal ». Le livre parle de façon intéressante des représentations des déités des autres religions: « Les déités peuvent revêtir les formes qui, dans notre vie, nous sont les plus familières. Pour des pratiquants chrétiens, les déités peuvent par exemple prendre l'apparence du Christ ou de la Vierge Marie. D'une façon générale, la manifestation éveillée des bouddhas ayant pour seul dessein de nous aider, ceux-ci peuvent donc assumer la forme qui sera la plus appropriée et la plus bénéfique pour nous. Mais quel que soit l'aspect sous lequel les déités apparaissent, il est important de reconnaître qu'il n'existe absolument aucune différence quant à leur nature fondamentale ». Ce n'est quand-même pas mal. On n'est pas habitués, avec le catholicisme, et encore moins avec l'Islam, pour ce que j'en sais, à une telle ouverture vis-à-vis des autres religions.
- Moi aussi je trouve que c'est un des messages étonnants de ce livre. Il conseille même de choisir le Dieu qui est le plus proche de nous, qui nous parle le plus. J'ai noté une phrase bien claire à ce sujet : « Lisez les grandes œuvres spirituelles de toutes les traditions, essayez de comprendre ce que les maîtres entendent par libération et éveil et découvrez quelle approche de la réalité absolue vous attire réellement et vous convient le mieux. Et il ne s'arrête pas là : « Aussi, lorsque vous aurez exploré les diverses traditions mystiques, choisissez un maître homme ou femme et suivez-le. S'engager sur le chemin spirituel est une chose ; trouver la patience

et l'endurance, la sagesse, le courage et l'humilité de le parcourir jusqu'au bout en est une autre ».

- La question de la lumière, ajoutai-je, est aussi œcuménique.
- Œcuménique?
- C'est un raccourci. Je veux dire qu'elle est récurrente dans plusieurs traditions religieuses. Concernant les EMI, j'ai lu quelque part...
- Ce n'est pas noté dans ton carnet ?
- Si, si, merci de t'en inquiéter. C'est parfaitement référencé mais à la maison... Bon, je continue, à moins que tu n'y voies un inconvénient ?.. Je disais que j'ai lu que les sceptiques avançaient pour prouver que les EMI n'étaient que des représentations, donc des hallucinations, le fait qu'en Occident, ceux qui les vivaient voyaient des lumières, influencés qu'ils étaient par les images du catholicisme tandis qu'en Asie, les récits ne mentionnaient pas les lumières ou bien moins. Le bouddhisme vient les contredire. Que je sache, il est né en Inde et s'est développé au Tibet et à Lurín, le lama a insisté sur les visions de lumière après la mort. J'ai même noté qu'il fallait choisir la plus forte et pas forcément la plus engageante. Je vais essayer de m'en rappeler.

Je ris et cherchai ma compagne du regard. Elle avait pâli.

Je n'avais pas été très adroit. Couché sur le canapé du salon de mon appartement, je n'arrivais pas à me concentrer sur mon livre. Je lisais l'essai de Gustavo Gorriti sur le Sentier Lumineux⁵⁶. Journaliste, il avait été inquiété à l'époque du Président Fujimori et sous l'action de son âme damnée, Wladimir Montesinos. Le livre m'aurait sans doute plus intéressé

_

⁵⁶ Gustavo Gorriti, Sendero, *Historia de la guerra milenaria del Perú*, Planeta, 2009

au moment où le sujet m'occupait. Les mots échangés avec Lis-Angela au parc étaient aussi pour beaucoup dans mon manque d'attention.

J'avais prononcé le nom de son ex-compagnon, Francisco, dont m'avait parlé Roberta. La fureur avait peint les traits de Lis-Angela. Ainsi, j'avais aussi mis mon nez dans sa vie sentimentale. Rien ne m'arrêtait! Et comment avais-je connu Francisco? Et pour quoi faire?

Francisco Borges était dans l'annuaire. Son nom était commun mais mon ex-femme Roberta avait su, par le voisin de Lis-Angela, rue Benavides, dans quel quartier il fallait le chercher. Un homme, qui me répondit au téléphone, me dit que je pourrais le trouver au théâtre de l'Alliance Française de Miraflores. Francisco était un homme d'une quarantaine d'années. Ses traits indiens mâtinés d'une ascendance européenne lui donnaient un charme et une certaine violence. Je l'invitai à boire un café à la cafétéria. Nous parlâmes de Lis-Angela sans détour. Il ne savait pas qu'elle était malade, il n'en avait jamais rien su. Je sentis qu'il était quelque part soulagé de comprendre la raison de son départ.

Lis-Angela ne s'expliquait pas une telle intromission et le bon sens lui donnait raison. Je cherchais des informations sans toujours me préoccuper des conséquences. Je ne dis pas que mes sentiments pour elle avaient largement autant dicté ma conduite que le réflexe du chercheur opiniâtre. De mauvaise foi, face à sa colère légitime, j'avais haussé le ton et fini par lâcher : « Tu te crois dans ce film... Je ne sais plus comment il s'appelle, où le héros abandonne sa famille parce qu'il est malade. Où tout le monde le prend pour un salaud alors qu'il veut cacher qu'il va mourir ! ». C'en était trop. Pour la seconde fois, Lis-Angela m'avait plantée, cette fois-ci sur mon banc, à la merci des skateurs maladroits.

Et elle avait raison. « Quel besoin avais-je de la provoquer de cette façon ?! », me disais-je en regardant depuis mon canapé le Gorriti échoué par terre. J'avais vérifié l'origine de ma référence intempestive en arrivant chez moi. Le film que j'avais jeté à la figure de Lis-Angela s'appelait Deux jours à tuer. Je l'avais vu en France trois ou quatre ans plus tôt. Le personnage principal était Albert Dupontel. Malgré ma distance de la France, je suivais la carrière de cet homme que je trouvais à la fois bon acteur et metteur en scène de films impossibles. Le film jouait aussi sur la dualité. Le personnage faisait tout pour se faire détester dans la première partie, en usant de grossièretés, d'accusations violentes, de cynisme et était auréolé comme un martyr lorsqu'on découvrait qu'il n'avait fait que protéger les siens de la douleur de sa disparition soudaine.

Mieux valait aller vers des considérations plus terre-à-terre, dans tous les cas moins sentimentales. Le livre tibétain de la vie et de la mort mentionnait la science comme une alliée. Le lama Padma Samten avait lui-aussi parlé de la physique quantique. On pouvait d'ailleurs se demander si la physique quantique l'avait mené au bouddhisme. Mon esprit littéraire s'accommodait mal des équations, théorèmes et règles scientifiques. Je dus me forcer à la concentration pour lire et visionner les articles et reportages que je trouvai sur Internet. Je pus établir assez rapidement que la physique quantique observait ce qu'il y avait derrière les objets. Ces objets qui nous paraissent concrets et solides et qui sont tous constitués, comme la matière humaine d'ailleurs, de milliers de particules en mouvement. Ces choses dont la solidité est faite de vide. Une vidéo était intitulée « Dix minutes pour comprendre la physique quantique ». ⁵⁷ Cela me convenait tout à fait. Philippe Bobola, docteur en chimie-physique et

-

⁵⁷ https://www.youtube.com/watch?v=2fJ2M9AEOIk

biologiste expliquait que la physique quantique offrait des propriétés impossibles dans la vie ordinaire. La plus grande était l'entrelacement, la connectivité entre toutes les choses. Max Planck, découvreur de la théorie des quanta en 1900, disait que « tout point du système se trouve à tout instant dans tout l'espace qui est mis à sa disposition. » Poursuivant ma navigation sur Internet, je lus que cela signifiait qu'un objet n'était jamais vraiment au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest. Hum... La question de l'entrelacement me fit penser aux contacts surnaturels des médiums et des morts, du spiritisme, mais aussi à ceux de la télépathie. Dans une autre vidéo, qui semblait semi-amateur⁵⁸, l'origine du monde était montrée comme un seul magma qui s'était séparé. Après ce qui ressemblait à un big-bang, le vide s'était créé. Mais ce vide donnait simplement l'impression que les choses étaient séparées alors qu'il n'en était rien. Mon absence d'intérêt, a priori, pour les sciences dures ne m'empêchait pas de savoir que l'expression big-bang était mal employée dans cette hypothèse hasardeuse. Il s'agissait plutôt d'une explosion. L'absence de localisation des objets, quant à elle, ne pouvait-elle pas être associée aux déplacements vertigineux des esprits décrits dans les EMI? Mais les esprits n'étaient pas des choses... Bref, je voyais bien que je faisais le grand écart en essayant de mettre en relation les concepts de la physique quantique avec les approches de la mort des EMI et les spiritualités. Et la physique quantique était bien difficile à saisir, même si elle devenait une façon désormais incontournable de comprendre le monde. D'ailleurs, les scientifiques des reportages visionnés le disaient. Même la nature physique des objets, bien que connue, était difficile à appréhender pour l'être humain : comment imaginer lorsqu'on regarde

⁵⁸ Sur *YouTube*, fleurissaient les productions personnelles, bricolées dont certaines étaient bien faites au point qu'on s'interrogeait sur leur origine, comme Wikipédia qui apparaissait en premier dans toutes les recherches de définition d'un mot, dont la seule caution scientifique était le contrôle de cette propre communauté d'amateurs.

une table, des chaises et qu'on se cogne à un meuble qu'ils sont en fait des électrons bouillonnant dans le vide ?

Les ponts entre la physique quantique et le bouddhisme étaient eux bien visibles. Il y avait le karma, le monde des illusions derrière lesquels les maîtres bouddhistes disaient qu'il fallait regarder pour trouver la lumière. J'avais pris des notes sans ambiguïté dans le livre de Sogyal Rinpoché : « Si vous y regardez de près, rien ne possède d'existence intrinsèque [...] Notre existence humaine n'est qu'une vision karmique parmi d'autres ». Et enfin : « La vie et la mort existent dans l'esprit et nulle part ailleurs ». Les moments les plus importants de notre existence, notre existence ellemême étaient ainsi une illusion de l'esprit! Les physiciens quantiques ne disaient pas autre chose. La réalité n'existe que sous notre regard. Un autrichien, le professeur Anton Zeilinger, écrivait : « C'est l'observation qui crée la réalité. Les choses n'existent pas réellement avant que je les observe ».

Je butai sur cette dernière phrase. Je fus transporté de mon canapé liménien de 2012 vers un lit français des années soixante. Je me souvins qu'à l'âge de huit ans – pourquoi avais-je retenu ce chiffre ? – avant de m'endormir, je m'interrogeais sur la réalité des choses. Et je me disais exactement que peut-être les objets observés n'existaient pas, que peut-être les autres voyaient autre chose que moi.

Donc, nous aurions une influence sur la réalité. Un documentaire-fiction intitulé « Que sait-on de la réalité ? »⁵⁹ expliquait que « personne ne peut modifier de façon importante la réalité qui l'entoure car personne ne se croit capable de le faire ». Ce qui paraissait absurde, tant le monde qui entoure les êtres humains semble tangible, se retrouvait, dit de plusieurs

_

⁵⁹ https://www.youtube.com/watch?v=rCluGf7GIMY

façons, à la fois dans les préceptes du bouddhisme et dans ceux de la physique quantique. Sogyal Rinpoché écrivait : « J'ai été amené, au cours des années, à rencontrer à maintes reprises des hommes de science appartenant à toutes les disciplines, et je suis de plus en plus frappé par la richesse des parallèles qui existent entre les enseignements du Bouddha et les découvertes de la physique moderne. » On ne saurait être plus clair. Il citait le physicien David Bohm, qui disait que dans l'acte même d'interpréter l'univers, nous le créions.

L'individu qui ferait la synthèse entre le bouddhisme et la physique quantique ne ferait-il pas alors un grand pas vers la connaissance ? C'était précisément la conclusion du Livre tibétain de la vie et de la mort : « Lorsque je pense à la remarquable explication de la réalité que propose David Bohm, je suis tenté de m'interroger sur ce que pourrait découvrir un grand savant qui serait en même temps un pratiquant spirituel réellement accompli, formé par un grand maître. Qu'est-ce qu'un savant et un sage, Longchenpa et Einstein tout à la fois, aurait à nous dire sur la nature de la réalité ? »

Quant à moi, je ferais sans doute un pas intéressant en parlant avec un théologien, duquel je pourrais obtenir une lecture synthétique des fondements des religions. Que disaient l'hindouisme, l'Islam, le judaïsme sur ces questions de l'esprit et du corps ?

(à suivre)

La deuxième et dernière partie de *II est mort, Jim* est accessible à titre gracieux par simple demande à l'auteur :

http://www.marcboisson.fr/contact/